JUL 10 1941

REVUE DE PARIS

1er NOVEMBRE 1939

ALEXANDRE ARNOUX	*Impressions du front*	601
ANDRÉ SUARÈS	*Miroir du temps*	618
GÉNÉRAL BROSSÉ	*Les opérations sur le front français*	636
ANDRE THÉRIVE	*Comme un voleur.* — IV. . . .	644
ANDRÉ ROUSSEAUX	*La littérature de guerre entre 1914 et 1919*.	682
JULES SUPERVIELLE	*Castor et Pollux*	692
E. MENDEZ CALZADA	*L'Amérique ibérique et la guerre de Hitler*	699
STÉPHANE LAUZANNE	*Bolchevisme et communisme.* .	709
ROLAND DE MARÈS	*La guerre en Europe : la deuxième phase du conflit*. . . .	718

P. D'ESPEZEL : *Vieux Paris*

LA LIVRAISON : 10 FRANCS

46e ANNÉE *NUMÉRO 21*

LES HOPITAUX AUXILIAIRES

se multiplient

Le nombre des hôpitaux auxiliaires mis par la Croix-Rouge à la disposition du Service de Santé militaire augmente chaque semaine ; on en comptera bientôt 150, contenant plus de 18.000 lits.

Ces hôpitaux, répartis sur tout le territoire, sont prêts à recevoir les blessés du front, les malades des corps de troupe et les victimes éventuelles de bombardements aériens.

Mais leur fonctionnement va exiger des sommes considérables; tous les Français doivent donc aider à leur entretien en adressant leur contribution au Comité central, 21, rue François Ier, Paris, 8e (compte de chèques postaux : Paris 2445-03) ou en la versant directement à un hôpital auxiliaire de la Croix-Rouge.

General Han. (P)

IMPRESSIONS DU FRONT

Au retour d'un voyage d'une petite semaine sur le front de l'est, on ne saurait prétendre, je pense, sans quelque outrecuidance, donner au lecteur des opinions définitives, porter des jugements qui touchent le fond des choses ni surtout, au début d'une guerre si complexe, où le jeu politique et la force des armées, la puissance morale des arrières et l'effort économique des adversaires composent une partie si étrangement embrouillée, se risquer à prophétiser l'avenir. On ne peut guère avoir d'autre ambition que de fixer l'atmosphère, la couleur de ce départ, les caractères évidents, qui sautent aux yeux, de l'amorce d'un conflit qui, sans doute, durera longtemps, où la patience, la ténacité, une confiance ferme et sans illusions seront des armes plus sûres que l'élan sans continuité ou l'enthousiasme irréfléchi. Cette guerre, probablement, comme la précédente, ne demeurera pas uniforme, constante dans la durée ; elle changera, plusieurs fois peut-être, de style. Comme la précédente du reste, qui a passé par la phase chevaleresque, illuminée et un peu folle de la rase campagne pour se poursuivre dans les tranchées, l'enlisement des forteresses improvisées, s'achever enfin par de vastes mouvements presque scientifiques où les mécaniques, tanks, avions, radio, tenaient un rôle prépondérant. Je ne me flatte donc pas de généraliser ni de prédire ; je n'essaie de traduire que des émotions, des impressions, en toute simplicité, en toute bonne foi ; je suis un œil et un cœur, rien de plus.

*
* *

Le hasard, qui a toujours eu de la tendresse pour moi, a voulu que j'aborde le front de 1939 par le lieu même, à quelques kilomètres près, où je me trouvais en novembre 1918, au matin de l'armistice. Le même paysage vallonné, les prairies humides, les peupliers d'or jaune, la même petite rivière sinueuse aux abords bourbeux ; à l'horizon, cette hauteur même que nous avions pour objectif. Mais la frontière et la ligne de feu reportées loin vers l'est, nous franchissons librement ce qui fut jadis la muraille presque invisible où nous nous heurtions, nous entrons dans le terrain, la défense, le vaste glacis que le sang de notre génération a payés. Le matin du onze novembre était brillant et doux ; une brume transparente voilait à peine un soleil d'argent ; aujourd'hui, ciel bouché, nuages lourds, lumière avare. Il ne faut pas nous en plaindre ; il n'y a rien là que de naturel ; il convient que le commencement d'une épreuve ait moins d'éclat, de brillant, de douceur, que la fin heureuse et la délivrance.

Nous croisons des convois, nous traversons des villages habités où campent les troupes, où les hommes lavent leur linge ou font des corvées. A un carrefour, au seuil d'une grange, un cuistot nous suit du regard. Il a déjà cet accoutrement singulier, ce chandail unique, immémorial, qui date des Croisades, cet aplomb, cette ironie supérieure, cette bonhomie un peu distante, cette assurance qui distinguent sa race. Autour de ses fourneaux s'échangent des informations, se boivent les quarts de jus de rabiot, s'établissent et se réduisent en poudre les réputations des chefs, se forgent l'âme et le moral d'une armée.

Celui-ci a écrit en grosses lettres, à la craie, sur une pancarte noire : « *Estouffade* » Tout va bien ; quand le cuistot a l'orgueil de son menu, les rouages de la compagnie, sentimentaux et matériels, tournent dans l'huile, il n'y a pas de grincements ni de grippages.

Tout cet arrière, à travers lequel nous filons, respire l'ordre, le calme, la tranquillité, l'activité. A chaque confluent de routes, un homme règle la circulation. Des soldats achèvent

de rentrer les récoltes, remplacent leurs camarades mobilisés. On travaille beaucoup, avec une sorte d'application sûre d'elle-même et, dirais-je, paisible ; une longue caravane de canons anti-chars occupe le bord de la chaussée, quelques-uns portent un dahlia bouillonnant, d'une pourpre sombre et magnifique ; dans le bas, un groupe mitrailleur construit des ponts légers, des radeaux de fortune, s'entraîne au passage rapide des rivières ; plus loin une chenillette camouflée, courte sur pattes, lourde et vive, s'exerce au ravitaillement en munitions de l'infanterie pendant le combat ; une musique, dans un hangar, répète un pas redoublé ; un motocycliste casqué, tout en cuir, entre deux messages urgents, arrêté devant une fenêtre ornée d'un pot de géranium, s'entretient avec une jeune fille blonde et rose ; je n'ai jamais vu ces garçons-là qu'en train de dévorer les virages et de défoncer les bornes kilométriques ou de flirter ; ils se nourrissent de vitesse et d'amour.

Ainsi se pousse à son plus haut degré de souplesse et d'efficacité cette division de formation où s'amalgament, se pénètrent, les diverses armes, où s'établissent la perfection des engrenages, l'esprit de corps et les réflexes d'un grand organisme varié, et sans hâte, sans coups de nerfs, avec une patience têtue, une volonté à la fois sûre et détendue. Nulle improvisation, nulle fièvre ; une ardeur réfléchie, concentrée ; le beau spectacle d'un outil qui se trempe et s'affine. Je ne puis m'empêcher de songer à 1914, à ses débrouillages désespérés, à sa sublime cohue, à ses folles dépenses d'énergie, à sa prodigalité, à ses alternances de bonds farouches et d'abattements, à ses maladies d'héroïsme. Ici, quelle santé, quelle économie, quelle sagesse ! Chaque unité rendra son maximum à l'heure précise ; rien ne sera gaspillé !

*
* *

La ligne Maginot ! Une série, dans sa partie essentielle, de légères éminences, de longues ondulations de terrain ; on y entre, quand on visite un de ses éléments, par une fort honnête grille, comme dans une cave bien protégée ; quelques

chevaux de frise barbelés, prêts à être mis en place, rangés aux abords, indiquent seuls que l'on se trouve devant un ouvrage de guerre. On s'engouffre ; au bout d'une courte galerie, l'ascenseur qui vous descendra à quarante mètres de profondeur. Dès lors on ne peut s'empêcher à songer au métro, quand on le prend aux stations de la butte Montmartre, aux endroits où les voies courent très bas sous la ville. Des surfaces courbes et blanches, des faisceaux de fils contre les parois, des lumières électriques rouges, un air chaud et un peu mou, l'odeur des cavernes propres, ventilées, asséchées, où circulent beaucoup d'hommes et, enfin, pour compléter l'illusion, ce petit train qui nous cueille et nous emmène à l'autre extrémité de l'ouvrage, silencieux et ondulant.

Des bureaux ornés de graphiques divers, de tableaux d'un noir luisant où s'allument et s'éteignent des ampoules de couleur, où scintillent les manettes, des dortoirs aux couchettes superposées, dortoirs semblables à des entreponts ou à nos *cagnas* de jadis merveilleusement perfectionnées, des cantines où la radio déverse un pot-pourri d'opérettes, une infirmerie petite et parfaite, minutieusement ripolinée et sans malade, une étroite salle d'opérations sans opéré, des cabines d'officiers, tout ce que contiennent les flancs d'un navire qui aurait sombré au centre de la terre et où conduirait une canalisation réduite du métro.

D'ici on ne peut ni voir ni entendre la guerre. Rien ne la rappelle ; elle règne à la surface dont nous sépare une épaisse couche isolante et protectrice. On dirait d'une centrale électrique enfouie. Pour aborder les organes puissants et délicats qu'entretient et nourrit de munitions, de courant, de manipulateurs cette usine-caveau, qui constituent sa raison d'être, il faut remonter, affleurer à nouveau. Un autre ascenseur nous enlève ; et il en sera de même pour chaque cellule active que nous voudrons atteindre, dont on nous permettra l'accès.

Nous voici maintenant à une meurtrière, au ras de la prairie. Par delà le fossé de béton, le territoire plat, à peine plissé, ses réseaux de fils de fer, ses champs de mines, ses pièges à tanks et l'invisible lacis des champs de tir définis d'avance qui enchevêtrent leurs triangles mystérieusement dessinés par la main d'un magicien-ingénieur, d'un topographe de la

mort inévitable et dissimulée, abstraite et sûre de ses calculs, infaillible. Les engins qui obéissent à l'épure d'arrêt et de destruction et qui battent ce qu'ils n'ont pas besoin de voir, qui reçoivent du tableau central l'ordre qu'a déterminé la transmission du guetteur, les engins se meuvent avec une précision, une continuité ouatées, dans un silence que pas un crissement, pas un heurt ne troublent. Les hommes, et il en faut peu, qui les servent, ne ressemblent en rien aux soldats des vieilles guerres, aux canonniers des antiques images. Vêtus de chandails de marins et de combinaisons de mécanos, ouvriers spécialistes de cette industrie monstrueuse qui se dérobe aux regards, commandés par des officiers-ingénieurs penchés sur des signes, des lumières et des chiffres, ces *gars du béton*, comme ils se nomment, inaugurent peut-être une légende nouvelle, un mythe grandiose et un peu infernal, une sorte de poésie mathématicienne et artisanale de la guerre. Les mitrailleuses se mettent en place, rentrent dans leur coin, docilement ; personne ne leur a parlé, personne ne les a touchées ; quelqu'un a pressé sur un bouton, a tourné d'un cran une manivelle. Ailleurs, là où une pièce d'artillerie, fournie d'obus par sa *noria*, vire sur elle-même et décrit une spirale ascendante d'une élégance terrible, la métaphore marine reprend toute sa vigueur et s'impose à l'esprit. Nous voici bien dans la tourelle d'un cuirassé, le logis étroit dont la forme est bâtie par les mouvements même de la machine qui l'habite. La bouche à feu, au-dessus de nous, nous le croyons sur parole, émerge de l'herbe, entre l'acier de sa coupole et le pâturin, puis elle se retapit, ayant rempli son office, dirigée par l'homme de la caverne que renseigne un guetteur lointain. « Eclipsez ! » a dit une voix basse, près de nous. La pièce redécrit une spirale, descendante cette fois. Les mécanos ont fini leur tâche ; leur bête d'acier dort.

*
* *

Les tanks apparaissent comme de petits morceaux détachés, mobiles, de surface, de la ligne Maginot, comme les vedettes, les patrouilleurs de cette immense flotte ancrée sous terre,

échelonnée le long de notre frontière, de cette série en file indienne de cuirassés-métro. Nous avons vu les chars d'assaut au vert après les attaques de la Sarre, où ils se sont couverts de gloire ; quelques-uns portent les traces du combat dans leur chemise d'acier, dans leurs blindages et on peut dire, je pense, sans trahir un secret, que leur vulnérabilité semble faible et qu'ils ont une très remarquable capacité d'encaissement.

J'ai assisté, sur la place d'un village, au centre de prairies noyées par l'automne, à une petite fête touchante et pittoresque. Un bataillon de chars y campe, celui-là même qui s'est illustré récemment. Les habitants endimanchés, le maire ceint de son écharpe tricolore, les conseillers municipaux, les tanks alignés, couleur de terre, d'herbe et de brume, la troupe casquée de cuir, gainée de cuir, en costume de sport mécanique en somme plutôt que de guerre au sens ancien du mot, prête à une redoutable partie de *dirt-track*, attendaient un général pour une prise d'armes, une remise de décorations à ceux des officiers et des hommes dont les actions ont eu le plus d'éclat. Tous jeunes ; pas un, comme dit le Romancero du Cid, n'a de cheveux blancs ; des visages d'enfants parfois ; des lieutenants de vingt-deux ans ; des soldats que cet équipement robuste et fauve, cette coiffure qui emprisonne la tête et encadre durement le visage n'arrive pas à vieillir ; une sorte de candeur étrange du regard, un entêtement puéril, une volonté tenace de garçons qui veulent gagner la partie, pour qui rien ne compte que l'honneur de l'équipe, des chevaliers qui sont les poids lourds des batailles et qui ont cette âme pure et légère, ce cœur hardi et ces yeux limpides qu'il faut pour dominer les armures massives, cette intelligence nette et déblayée qui seule permet de maîtriser la matière écrasante et les mécaniques compliquées, rebelles. Ce sentiment de pureté, je l'éprouverai souvent, devant les mécanos de la ligne Maginot, devant ces conducteurs de mastodontes souples, devant les aviateurs de chasse et d'observation. Souterraine, terrestre ou aérienne, la vie de ces hommes offre un singulier mélange de force primitive, de foi, de naïveté, de mépris de la mort, de puissance intellectuelle et de rapidité des réflexes nécessitées par la complication et la subtilité, même

dans l'énorme, de leurs outils. Au repos ils se décontractent soudain et redeviennent ce qu'ils sont, presque des adolescents.

Ceux des chars d'assaut nous l'ont bien montré. A peine leurs évolutions achevées, leur gymkana à travers les ruisseaux bordés de saules bouclé, comme la nuit approchait et que nous allions prendre congé, leur commandant nous prie, le général et nous, de rester encore quelques minutes. Le bataillon nous a préparé une surprise et serait désolé s'il manquait son petit effet. Le commandant dit cela d'une façon charmante, en se moquant un peu, mais avec tendresse, des gosses qu'on lui a confiés. Nous ne pouvons refuser. Alors se déroule un spectacle fort étonnant. Un tank débouche devant nous, stoppe net. Un homme sort de cette boîte étroite et se met au garde-à-vous, puis un autre. Ils n'ont ni casque ni veste de cuir, ils ne portent que le chandail. Un autre encore, puis un autre, jusqu'à douze. Les acclamations, les rires saluent les derniers. Au douzième, c'est un triomphe ; la farce a atteint son sommet. Cela rappelle les gags des vieux films américains, du temps de Fatty, quand cent sheriffs sortaient de la petite voiture. On félicite les acteurs de la surprise ; le général s'amuse comme à guignol ; nous bavardons avec les jeunes gens qui se sont arrimés et empilés à la façon des sardines pour nous divertir ; les moutards du village applaudissent ; le bataillon s'épanouit ; le commandant a cet air heureux des pères d'enfants terribles et délicieux. Il est difficile d'imaginer que ces hommes ont foncé sur les lignes allemandes il y a peu de jours, que leurs tanks éraflés par les obus, rangés tout près, témoignent de leur audace et de leur froide résolution, de leur habileté mécanique et de leur maîtrise que nul danger ne peut énerver ou désunir. Ce que je conte là n'a sans doute pas grande importance, mais cela révèle un certain état d'esprit du front, et que j'ai rencontré partout, l'intimité de l'homme et du chef, un alliage de confiance, de discipline, de candeur, de virtuosité technique qui, dans les heures que nous vivons, peut nous donner beaucoup d'espoir.

*
* *

On pourrait se promener longtemps à travers cette plaine herbue, ourlée de boqueteaux bronzés et mordorés par l'automne, sans s'apercevoir qu'on foule un terrain d'aviation, et celui d'une escadrille de chasse qui a eu la chance — ils nomment cela une chance — de livrer beaucoup de combats depuis le début de septembre. Le chef qui nous guide est un personnage singulier, qui règne fermement et débonnairement sur ses jeunes disciples ; j'emploie le mot disciple plutôt que celui de subordonné ou tout autre, car il exprime exactement une nuance qui m'a vivement frappé. Cet officier, civil mobilisé dans un grade élevé, fin, courtois, amateur d'art, qui a, pendant la dernière guerre, accompli des actions éclatantes, que possède la passion de l'aviation, sage, expérimenté, conduit cette troupe ardente et d'apparence timide en maître respectueusement écouté, dont les paroles n'ont pas besoin de prendre le ton de l'ordre, dont l'autorité n'est pas subie mais sollicitée.

Ciel bouché aujourd'hui, personne ne vole ; on soigne les appareils camouflés à la lisière des bois ; on règle une mitrailleuse ou un petit canon ; on nous montre des traces de balles dans les ailes, le longeron écorné et qui, par bonheur, a cependant tenu jusqu'au bout. Ces aviateurs, très simples, rougissant dès qu'on hasarde une allusion à leurs exploits, d'une extrême réserve et d'une pudeur qui étonne et ravit, s'animent soudain et se déboutonnent quand on aborde ce qui leur tient à cœur, la technique du vol où celle du combat. Alors, soudain, s'affermit, se précise, s'assure ce regard clair et profond où je ne lisais il y a quelques minutes que la gêne et la confusion, l'envie de se soustraire aux confidences, le secret et le mystère. Mon interlocuteur ressemble aux autres comme un frère. Un corps bien pris, délicat presque, qui ne révèle qu'à l'observateur curieux sa puissance et la perfection de ses organes, la sensibilité et la résistance de son système nerveux, le mécanisme impeccable de sa circulation ; car on a choisi et éprouvé avec rigueur ces jeunes hommes qui doivent travailler du

sol à huit mille mètres dans des machines très rapides, soutenir physiologiquement des différences de pression considérables et brusques sans rien perdre de leur sang-froid, manœuvrer sous le tir ennemi et dans les positions les plus incommodes un outil difficile, aux commandes compliquées, posséder des réflexes impeccables et une décision physique instantanée. Leur moral, je pense, et leur esprit ne diffèrent guère de leur corps. Pour le moment, comme toutes les bêtes de race et de vitesse, décontractés et nonchalants, se réservant prudemment pour les grandes concentrations de l'être, ils respirent l'air humide de la forêt, son odeur de terreau mouillé et de champignon, le parfum résineux de la cabane de planches fraîches où ils ont installé leur popote, où ils nous reçoivent. Je les examine ; tous pareils, ils ont, mode que répandent les jeunes aviateurs et qui commençait à fleurir à Paris, au Quartier latin, pendant les derniers mois de paix, de minces colliers de barbe courte ; ils rappellent invinciblement l'*Œdipe devant le Sphynx* d'Ingres.

Nous bavardons ; nous ne les dérangeons pas trop en ce matin d'une journée creuse, où le temps interdit le vol, rend l'observation et la photographie des ouvrages de l'adversaire impossibles, condamne au repos. L'un d'eux nous lit un fragment du journal de l'escadrille, le récit d'un combat dont il fut le héros ; et cet homme dont la vigueur, le cran, l'intrépidité sont admirés de tous ses camarades, a l'air d'un adolescent épouvanté devant l'examinateur du bachot, d'un débutant terrassé par l'angoisse. Il s'arrête, il bredouille ; spectacle admirable et qui, à la fois, prend aux entrailles et fait sourire. Des mots très simples, un singulier mélange de termes du métier, de bonhomie, d'ironie ; une peinture sans apprêt ; une manière presque féline et d'une adresse singulière d'éviter de se mettre en valeur, de s'esquiver devant le danger, devant l'exploit au moment de le raconter, de se réfugier dans l'humour. Pourtant, malgré sa défiance de l'emphase et de la vantardise, à cause d'elle plutôt, il n'arrive pas à échapper à la poésie. Un bout de phrase soudain, d'une diction tâtonnante, acquiert une extraordinaire valeur, s'empare impérieusement de celui qui écoute, du modeste rampant-porte-plume que je rougis ici d'être. « *Alors*, dit-il, (je

cite de mémoire et m'en excuse, mais je garantis les termes essentiels) *alors j'ai vu que j'avais affaire à un moustachu et j'ai pris mes précautions. Avant d'attaquer, je me suis caché dans le soleil...* »

Se cacher dans le soleil n'étonne personne des initiés ; cette expression, d'usage, paraît-il, assez courant, signifie seulement qu'on se place entre l'adversaire et le soleil, qu'on lui devient, par l'intensité de la lumière, à peu près invisible. Mais quel étrange et magnifique vocabulaire professionnel, et comme il correspond à l'aspect si pur, si lavé de toute petitesse, de toute lâcheté, de toute mesquinerie de ces jeunes hommes qui, alors que nous nous dissimulons, nous autres, au sein des ténèbres, se nichent, eux, pour se défiler des yeux ennemis, au cœur même des rayons solaires ! Quant aux *moustachus*, cela désigne les aviateurs allemands rompus au combat et à la chasse, ceux qui ont travaillé en Espagne et en Pologne et qui sont des adversaires de classe avec lesquels le duel constitue une épreuve particulièrement honorable sur lesquels la victoire a le plus de prix.

La tactique du combat aérien n'a, en somme, guère changé depuis 1918 ; elle ne s'est trouvée modifiée, mais sans que les principes établis varient beaucoup, que par la rapidité plus grande des appareils ; elle le sera peut-être plus profondément à l'avenir par le groupement d'unités nombreuses et s'orientera sans doute de l'exploit individuel à la manœuvre d'ensemble, du sport de guerre à la tactique de masse et à la stratégie.

*
* *

Je garderai toujours le souvenir de notre arrivée à Strasbourg comme celui d'une des minutes les plus saisissantes de ma vie. On m'avait averti, et longuement ; on avait prévenu d'avance en moi le coup de stupeur ; toute cette préparation n'a servi de rien, n'a pas atténué le choc. Figurez-vous qu'après avoir roulé à travers les forêts montueuses, le fastueux décor d'automne, puis à travers les côteaux, les champs riches et variés d'une Alsace d'imagerie populaire aux maisons à

pignons roses, aux clochers roses, aux routes, roses du grés des Vosges, bordées d'arbres fruitiers jaunissants, aux granges où sèchent les feuilles de tabac, aux labours rougeâtres qu'encadre une verdure sombre égayée de taches dorées, après avoir passé des bourgs opulents où grouille le marché, rencontré cent carrioles bondées de paniers et de femmes, tirées par de gros chevaux à croupes lilas ou presque violettes, vous débouchiez dans la plaine hérissée de perches de houblons, nues et noires en cette arrière-saison, et que peu à peu la vie commence, sur la longue voie droite et large, à s'espacer, à se diluer. Au bout du ruban de macadam, on aperçoit une grande ville de plaine d'où pointe la flèche unique et acérée de la cathédrale. Et voici les faubourgs, le parc, les usines qui chôment, l'entrée sous l'arche d'un pont. Alors c'est le désert, le vide, le vide absolu, le silence effrayant d'une ville inhabitée, purgée de tout ce qui bouge ou crie ou chante ou roule ou corne ou siffle. Et une ville non pas abandonnée après une catastrophe, un bombardement, une invasion, avec des ruines, des maisons éventrées, un désordre, un chaos d'objets épars, ce qui justifierait en quelque sorte, expliquerait à la raison ce désert de pierres et de logis ; non, bien au contraire, une cité parfaitement propre, sans une égratignure, sans un décombre, sans une boîte à ordures oubliée sur le trottoir, sans une peau de banane ou un journal qui erre de carrefour en carrefour chassé par le vent. Une netteté, un entretien parfaits, un nettoyage impitoyable ; on a même balayé les feuilles mortes sous les marronniers et les platanes. Les boutiquiers de ces quartiers évacués en trois heures n'ont pas eu le temps de baisser le rideau de fer devant la vitrine ; les étalages demeurent tels qu'ils étaient au moment du départ : du linge, des livres, des complets de confection, les belles dames de cire à permanente garantie des coiffeurs, la pyramide de conserves de l'épicier, les bonnets, les chemisettes, les soutiens-gorge du magasin de nouveautés. Brusquement surgit de ma mémoire un conte de mon enfance, *la Chatte blanche*, où le prince pénètre dans un palais aux hôtes invisibles mais qui ne porte nulle trace de fuite ou d'abandon, où la vie demeure toute chaude. On ne peut traduire qu'en évoquant des fables, des légendes, l'émotion qu'on ressent à

parcourir ces boulevards, ces places, ces ruelles, ces quais ; on songe à un début de récit fantastique des Mille et une Nuits ou d'Edgar Poë ; on ose à peine marcher, on retient le bruit de ses pas. Sous les verrières de cette gare, devant laquelle un cercle de pigeons bleu-gris roucoule et béquète le pavé, surpris de n'avoir plus à s'envoler à l'approche des hommes, filent peut-être des trains-fantômes, muets et imperceptibles à notre œil. Un cadran d'horloge marque l'heure, une heure qui concorde avec nos montres, et l'on s'ébahit qu'en ce territoire de songe le temps ne se soit pas arrêté, ne diffère pas de celui au milieu duquel nous nous mouvons avec une angoisse prudente, une circonspection d'intrus cinématographiés au ralenti.

Une patrouille cycliste nous dépasse ; le roulement des billes constitue le seul bruit citadin. Une corvée de soldats s'occupe à des travaux de voirie ; un militaire casqué surveille la circulation à un nœud de rues solitaires. Tout de même il existe un petit centre où l'on nous conduit, un restaurant. Que l'on mange ici, cela me paraît prodigieux. Servi sans doute par des mains translucides et sans corps, qui présentent des allusions, des fumets de victuailles, des spectres de boissons. Mais non, la choucroute et le jambon, en ce lieu réel et clos, demeurent réels et la mousse de la bière ne s'évanouit pas à la chaleur du souffle de la bouche.

Nous avons vu ce miracle, ce prodige : une grande cité où l'on a fait le vide presque absolu, comme sous la cloche pneumatique, où rien n'a été abîmé, où tout est préservé scrupuleusement par l'autorité militaire, où les habitants, éloignés en hâte, partis en laissant la clé à la serrure, retrouveront, quand ils reviendront, leurs meubles, leurs marchandises, leurs biens exactement à leur place comme s'ils n'avaient quitté leur appartement que pour une heure, où les soins sévères du commandement ne permettent pas aux feuilles qui tombent de pourrir sur les chaussées ni à quiconque de franchir un seuil, de jeter, je ne dis pas la main, mais même un regard indiscret sur les objets familiers de ceux que les nécessités de la guerre ont poussés vers le sud-ouest, qu'on autorise parfois, par très petits paquets, et pour une demi-journée à peine, à revenir, à prendre chez eux des lainages,

des effets d'hiver, des couvertures et qui, je pense, au milieu de cette solitude et de ce silence rigoureusement policés, doivent s'imaginer qu'ils rêvent, la nuit, de leur maison, de leur chambre, et ne peuvent croire sans doute qu'ils les visitent en chair et en os, qu'ils y pénètrent par la porte du jour et de l'évidence.

De la cathédrale étayée de sacs, consolidée, cuirassée, dépouillée de tout mystère par l'enlèvement des vitraux, que la lumière sans sourdine semble élargir et raccourcir, qui a perdu son allongement de pénombre colorée, dont l'élancement ogival se tasse et se carre dans la clarté crue, de la cathédrale aux lignes il n'y a que quelques minutes de trajet, et on y va en auto, ou presque. Le champ de courses s'appuie au Rhin ; du poste de guet, au bord du fleuve, on aperçoit les ouvrages ennemis, les grandes banderoles de calicot en loques où la propagande allemande en appelle aux soldats français, proclame le pacifisme d'Hitler. La nuit les Allemands braquent les lueurs de leurs projecteurs sur le paysage ; leurs hauts-parleurs haranguent l'adversaire. Un avion, toujours le même me dit-on, fait sa tournée à heure fixe ; les soldats l'ont surnommé, à cause de la régularité et des moments de son apparition, *Paris-Midi*, *Paris-Soir*. Il ne descend jamais très bas, se maintient au-dessus de la menace des mitrailleuses anti-aériennes. Nous nous garons. La mitrailleuse déroule un bout de bande. C'est le starter du champ de courses qui la commande, un homme d'âge qui a rengagé, qui continue son métier, défend la pelouse et le pesage, les boxes, les cabines du mutuel où quelque ombre, peut-être, distribue des tickets à ceux qui parient sur l'issue, la durée de ce conflit pour lequel le vieux starter a donné déjà tant de faux départs.

A l'autre bout du pont mobile de Kehl, bloqué selon le fil du fleuve et qui ne permet plus le passage, les mêmes barbelés, les mêmes défenses contre les tanks que sur la rive gauche, la même immobilité ; mais partout des gens veillent aux meurtrières, aux fentes des toiles de camouflage. Plus loin, au terme d'un boyau souterrain, après une marche parmi les rails et les traverses, toujours l'invariable tableau d'eau, d'herbes, d'arbres, d'observatoires dissimulés, de briques,

de pluie fine, de silence, de solitude peuplée d'yeux qui enregistrent le moindre mouvement, l'éternel paysage d'attente, d'affût, de surprise, de guerre clandestine et masquée.

*
* *

Le front actuel, du Luxembourg à la Suisse, quand on le visite rapidement, sans s'arrêter en détail à un secteur, quand on en capte au vol une vue d'ensemble, ne manque pas de surprendre. Rien qui rappelle, pour l'instant, la guerre que nous avons faite il y a un quart de siècle. Sans mouvement et sans voix, avec ses positions si soigneusement camouflées qu'il faut une certaine attention pour le deviner, ne bougeant pas, ne tonnant ou ne crépitant qu'à de rares intervalles, sans fusées, sans signes extérieurs, au moins dans sa majeure partie, il présente un caractère de manœuvres de troupe et de matériel, d'organisation et d'entraînement plutôt que de guerre. Une tranquillité méthodique, une activité taylorisée y règnent ; il évoque plus une vaste industrie aux engrenages infinis et bien huilés que la réunion d'armées en campagne. On y respire la force paisible, et je suis bien forcé d'employer cet adjectif, le seul propre malgré ce qu'il a de saugrenu ici, pour exprimer ma pensée. Si nos adversaires espèrent nous user par la guerre des nerfs, ils ont, depuis un mois, bien gaspillé leur temps.

J'ai dit déjà, en vous parlant de la ligne Maginot, des chars d'assaut, des camps d'aviation, combien les soldats y touchent de plus près au mécanicien, à l'artisan, mais soulevés par une flamme intérieure qui se surveille, qui évite les éclats et toute manifestation inutile, qu'au militaire tel que nous pouvons, en regardant le passé, le concevoir. La pudeur, la pureté, l'esprit d'équipe et de sacrifice, le dédain des idéologies et des mots font de ces jeunes hommes, qui presque tous ont un aspect plus jeune que leur âge, des individus fortement particularisés dont le type entrera sans doute, plus tard, dans l'histoire et la légende, parfaitement diffé-

rencié de ses prédécesseurs, les volontaires de l'an II, le poilu. Ils trouveront un mot pour se baptiser eux-mêmes. Nous n'avons, nous, ni qualité ni pouvoir pour cela.

J'ai écrit plus haut que cette armée se distinguait profondément de celle de la dernière guerre ; à la réflexion, je me reprends. Elle la continue après un fossé de plus de vingt ans. Partis en amateurs enthousiastes, un peu délirants, nous étions devenus, en 1918, des professionnels, de vieux légionnaires. Ceux-ci héritent notre expérience et notre formation sous le martèlement ; ce que nous avions péniblement acquis, ils l'ont déjà. Nourris de l'âme de leurs aînés, de leurs traditions, l'hésitation allemande leur ayant donné le temps de s'acclimater, commandés par des généraux qui furent nos lieutenants ou nos capitaines, qui ont, dans les grades subalternes, vécu près de l'homme en guerre, du déraciné de la ville et des champs, qui le connaissent jusqu'aux fibres, ils entrent de plain-pied dans cet état qui nous a tant surpris jadis. Le matériel, les systèmes offensifs et défensifs ont été prodigieusement améliorés, fignolés, amenés à l'extrême de leur perfection ; où nous avions laissé une tranchée à clayonnages et à rondins, nous trouvons la ligne Maginot, où nous avions laissé une guimbarde, nous trouvons une cent-chevaux.

Cette jeune armée, si strictement et harmonieusement disciplinée, si libre et si fière dans les exigences du métier, si patiente et si mordante, si ordonnée, si calme, si ramassée, si bien préparée aux plus brusques détentes, elle donnerait à l'arrière, s'il en avait besoin, les plus belles leçons de sagesse et de cohésion. J'ai rencontré, au cours de mon voyage, des officiers ; ils composent avec la troupe un alliage robuste et plein ; ils s'en détachent peu, ils s'y fondent ; l'autorité semble basée bien plus sur le consentement tacite et le respect des capacités que sur la contrainte. Le meilleur dirige pour le meilleur rendement, la plus grande efficacité.

Les généraux que j'ai pu approcher, ceux qui furent nos lieutenants et nos capitaines de jadis, présentent exactement les traits de leurs armées, portés comme il se doit à leur plus haut point d'affinement. De grands industriels penchés sur

leurs épures, qui dessinent la guerre, qui cherchent la solution la plus directe, le résultat qui coûtera le moins cher, qui dépensera le moins de vies. Placés aux volants de masses mécaniques énormes et subtiles, ils n'ont pas perdu le contact avec les hommes, ces cellules infimes et précieuses d'un corps immense. Des esprits nets et informés, qui jugent et apprécient leurs moyens et ceux de l'adversaire avec la plus froide lucidité, qui donnent, comme leurs subordonnés, une sensation extraordinaire de patience, de puissance de contraction et d'élan, qui, mathématiciens de la guerre, ne se cantonnent cependant pas dans l'empyrée et l'abstraction de la stratégie, qui gardent je ne sais quelle chaleur humaine, dont les certitudes et les espérances se préservent de toute emphase, de toute illusion dangereuse.

***

Voilà ce que j'ai rapporté de mon tour d'horizon à la frontière de l'est. La partie se livre sur plusieurs échiquiers à la fois, militaire, économique, financier, politique, moral. Du côté militaire, que j'ai pu observer de mes propres yeux, j'ai la plus ferme confiance. Le peuple de France forme un amalgame solide ; il a montré souvent son courage, son honnêteté, sa résolution ; la génération sous les armes, bien modelée et fortement instruite, maintient, avec une nuance particulière, à son degré le plus élevé, les traditions et les qualités de la race. Les chefs qui la conduisent sont son émanation même ; jamais, je pense, depuis la grande époque napoléonienne, et sous une forme très différente, une si intime liaison n'avait existé entre tous les individus et tous les organes d'une grande industrie de défense et d'attaque. L'arrière non plus n'offrira pas, chez nous, de fissure. Et il aura, dans ce bouleversement de l'Europe, un rôle capital ; la bataille des propagandes, plus active actuellement que celle du front proprement dit, démontre son importance. Je ne veux pas me donner le ridicule de prophétiser ; j'ignore la durée du conflit, ses fluctuations. Mais je sais bien que le peuple qui

gagnera la partie sera celui dont l'endurance, la foi tranquille, le travail, l'union, l'absence de discordes intérieures auront permis aux chefs de guerre d'attendre et de choisir leur heure, celui dont la fièvre, le besoin de victoires rapides n'auront pas obligé ses conducteurs aux initiatives désespérées, aux coups de tête, à l'usure, par des succès éphémères et sans lendemain, du nombre et de la foi de leurs armées. Mais voilà une éventualité que je ne crains guère pour nous.

16 octobre 1939.

ALEXANDRE ARNOUX

P.-S. — La vie est monotone au front et dans les cantonnements d'arrière ; beaucoup de personnes ne l'ignorent pas et diverses organisations s'occupent du divertissement des soldats et de leur faire parvenir des jeux, des livres. Mais on ne sait pas toujours ce qu'ils préfèrent. Voici, d'après quelques sondages personnels et les renseignements que m'ont fournis des officiers, ce qu'il convient de leur envoyer. D'abord, naturellement, de la lecture : romans (les policiers ont beaucoup d'amateurs), ouvrages divers, revues, illustrés. Des jeux aussi, dames, échecs, cartes (avec un petit tapis si possible), des recueils de mots croisés. Pour le sport, des ballons de foot-ball, de basket-ball, des culottes et des maillots, des sandales, du matériel de ping-pong, de menus objets, pipes, couteaux, étuis à cigarettes, etc... à distribuer comme prix des compétitions. Et même certaines unités, où l'on ne perd pas le souci de l'athlétisme et du record, souhaiteraient des chronomètres pour prendre les temps.

MIROIR DU TEMPS

I

NUIT D'HIVER

Comme il fait froid ! Tout est noir. Les arbres sont les ombres de leurs squelettes. Point de neige, pas une plume de duvet blanc ; tout est ténèbres. Le brouillard ne séchera jamais pendu entre les branches. Rien ne trouble le silence dans le canal désert des rues : rien, si ce n'est quelques lourdes voitures, où des bêtes bêlent et respirent, en faisant de la buée plaintive entre des barres. Le long des quais, le silence est un boa gris, immense, qui digère la vie. Le fleuve roule, tranquille, une plainte sans fin, un soupir.

Quelle nuit plus nuit que celle-là, sans lune, sans étoiles, sans danse, sans sérénade, sans folie ! Une telle nuit est l'envers de tous les jours, quels qu'ils soient. Retourne ton étoffe, pauvre homme, et vois ce qui la double.

Toutes les feuilles sont tombées depuis la nuit de la Toussaint, qui ouvre la porte au jour des Morts. Plus une seule au bois qui réponde au rouge-gorge. Mais tous les oiseaux ne sont pas morts. Et beaucoup d'oiseaux meurent cette nuit.

Ils sont venus, avec l'ombre, sous les auvents, au pli des cheminées et des gouttières. Parfois, bravant le danger, ils se sont logés, pour la nuit, entre les volets de la fenêtre et les vitres. Ils se sont recroquevillés dans le froid et la faim, pour cacher leur tête sous la plume et mourir.

Cependant, dans la ville muette et sourde, poussé par l'homme et par le chien, le troupeau de bœufs et le troupeau de moutons se croisent. L'odeur de la laine et la senteur du poil mouillé répandent une idée de servitude et de massacre.

Où vont-ils ? Où les mène-t-on ?

★ ★

Censuré.

★ ★

Tous ces oiseaux qui tremblent de froid ; et ils tombent, en boule, au creux des arbres, comme des châtaignes dans les feuilles mortes. Tous ces oiseaux qui meurent, et nul ne sait pourquoi. Ha ! je ne puis plus le supporter.

Par toute la terre, que d'oiseaux morts, cette nuit ! Et nul ne sait même pas où sont les plumes.

Que de femmes martyres, que d'enfants martyrisés, que de malades, que de tortures, que de bourreaux impies !

Que d'hommes brûlés par les larmes amères ; et celles qui ne coulent pas brûlent le cœur plus que les autres.

II

Proudhon et Georges Sorel ont le mieux connu la guerre et la violence. Proudhon, confus et touche-à-tout, pérore trop, avec un air de faire le Bossuet et le père de l'Église sociale ; mais il a vu avant personne ce que devait être l'industrie dans le monde à venir et quelle économie allait s'ensuivre ; or, l'industrie venait à peine de naître : il a deviné la technique, si étranger qu'il y fût. Il a pensé pour le temps à venir, il en a été l'oracle. Tout le prouve. D'ailleurs il faut bergsoniser Proudhon, en physicien et en philosophe ; Proudhon n'a été ni l'un ni l'autre.

Georges Sorel est un primaire intempérant, qui a de la force dialectique. Il croit découvrir ce qu'il apprend et ne sait pas encore ; il invente l'histoire sans la connaître. Il se venge par la révolte spirituelle d'avoir toujours obéi dans l'action. Son avantage, qu'il a des mathématiques. Ce qu'il dit des Grecs est absurde ; ce qu'il pense des Italiens, ridicule ; mais il a le sens aigu de la catastrophe, qui est l'éclosion de la violence. La catastrophe est essentiellement peuple, race et marée sociale : la vapeur qui fait éclater la machine. L'heure est venue de bergsoniser Proudhon comme Sorel a bergsonisé Karl Marx.

III

AMOUR EN PEINE

Y a-t-il une maladie de l'âme, qui ne soit ni la jalousie, ni l'envie, ni la haine, ni rien de semblable ? Hélas, oui. Ce qui en approche le plus est le désespoir de vieillir.

L'âme malade ne perçoit et ne ressent plus que ce qui la blesse ; un regret perpétuel de tout ce qu'elle n'a pas eu étouffe

en elle ce qu'elle eut peut-être. C'est un dégoût de la vie, qui s'en prend à tout plutôt qu'à soi. L'âme malade est une victime sans espoir. Et qu'elle se trompe, qu'elle n'ait pas raison de le croire, qu'importe si elle le croit? Tout l'a trahie, et plus que tout, son amour. L'âme malade s'en prend toujours à une compagne : si fortement, si ingénument même, qu'au total le compagnon de sa vie est tout son mal.

Quand on a près de soi une âme malade, on vit dans la misère et dans l'angoisse. On pense, on parle, comme on marche sur la pointe des pieds, dans une chambre d'hôpital. Il faut que la tendresse la plus profonde se cache et que la plus ardente compassion se taise : tout ce qu'on dit offense et irrite la plaie : car ce n'est pas ce qu'il faudrait dire. Et le silence qu'on garde en se déchirant est une offense aussi : il est pris pour la plus égoïste indifférence. Que faire? Comment apaiser ce cœur qui s'estime trahi, cette âme qui ne croit même plus aux larmes qu'on verse pour elle, parce qu'elle désespère? Cette plaie est secrète ; et elle en souffre, et d'autant plus qu'elle refuse de se laisser toucher. On dirait qu'elle veut se replier sur son secret, pour en souffrir davantage.

Tant de misère accable le patient à la peine et le témoin qui en subit le reproche muet, le remords et le spectacle. Car on se fait un remords déchirant de ne rien pouvoir pour cette âme malade, qu'on aime, qui en doute, qu'on voudrait soulager et qui refuse tout soulagement.

★ ★

Caërdal disait : « Je serai rendu responsable de tous mes supplices. On me fera un reproche ou même un crime de mes plus cruels déchirements. Voilà le prix de l'absence de soi-même. Il ne faut pas être si fort en marge de la nature. »

IV

Le drame et le poème ne font qu'un.

Mais le poème enferme le drame et le dépasse : il va au delà du dénoûment. Que ne le sait-on dès l'origine? Toute la vie en serait changée. On ne perdrait plus de temps.

V

On est toujours bien plus ce qu'on veut être que ce qu'on est. Mais la grande volonté est rare ; et on reste ce qu'on est né, faute de mieux. Dans le mensonge universel, presque tous les hommes jouent la comédie de l'intérêt sur la scène de l'instant. A la longue, le rôle est plus vrai que le simple personnage donné par la naissance ; mais où est l'homme dans cette garde-robe des déguisements, et qui prend trois mots sur quatre au souffleur, contre la rampe ? O comme Shakespeare l'a vu, et à fond, et presque seul ! Il n'est pas dupe de tous ces fantômes ; il s'en amuse ou il les plaint. Tant de pauvres sots, et qui font les fous aux chandelles ! Ici, toutefois, le choix intervient : une certaine volonté de noblesse parfois se manifeste, comique le plus souvent. Le ridicule héros, comme Pascal l'appelle, se démène. Pascal et Montaigne sont dans Shakespeare, les deux termes contraires, le plus et le moins, l'aptitude à la nature et le refus d'y rester asservi. Le cœur de Shakespeare est chrétien, sa pensée est païenne.

VI

Tout le monde triche. Dans la grande partie de la vie, tous sont au tripot : parce que la nature et la cité mentent l'une à l'autre, et jamais plus qu'en s'accordant. Parlant le langage des voleurs, elles pourraient dire : « Qui des deux va mettre l'autre dedans ? » Le cœur joue contre l'esprit, et l'esprit contre le cœur ; mais ils ne sont vrais l'un ni l'autre. Car, pour la vérité il faut des nombres rationnels, des êtres complets.

Dès la naissance, on met aux mains de chacun toute sorte de cartes biseautées : il y en a pour tous les intérêts et toutes les occurrences. Tous le savent, et personne presque ne l'avoue ; et ceux qui en conviennent pour autrui, jamais ne l'avouent pour eux-mêmes. On ne se délivre du mensonge social, qui est universel, qu'en sortant de la cité. On se condamne ainsi pour

n'être pas condamné. On se retire du jeu pour n'être pas joué. Enfin, pour n'user pas de cartes biseautées, il faut jeter toutes ses cartes : un tricheur passe par là, qui les ramasse peut-être, et qui les ayant bien logées dans son gilet et dans ses manches, va les jouer.

VII

SAINT FRANÇOIS

Il disait : « Ne m'écoutez pas, si je dois vous faire rire. Et ne me croyez pas, si je vous semble un objet de scandale. Me voici nu : je ne suis ni un homme ni une femme. Je sens qu'il est ridicule de le dire ; je le dis pourtant : je suis un enfant passionné et triste à la folie. Avez-vous jamais entendu rire ou pleurer un tel enfant ? Qu'il vous en souvienne ! Il est aussi près de créer le monde que de se tuer. Si je ne suis pas enivré, je ne puis vivre. » Tantôt garçon, tantôt fille, éperdu le plus souvent, fuyant tout, se fuyant, ne pouvant se retrouver jamais que dans le rêve d'une fée ou dans le sein de la musique. Ah ! qu'il est prompt aux larmes, et comme il s'y plaît ; mais toujours en secret. Si la fée l'interroge dans un doux baiser qui vole, il murmure : « Pleurer est suave : je ne pleure que de beauté. »

VIII

CONTRAIRES

Fais pénitence, si tu y crois.

Croire à son dieu, quel qu'il soit. Et lui tout donner, d'un cœur fidèle. Tout est là. Que chacun comble le vide infini comme il peut. On reçoit alors en retour tout ce qu'on donne. Et soi, d'abord. La vie a un sens ; elle n'est pas manquée. Mais au contraire si ton néant te suffit, tu n'es qu'un mensonge pour toi-même ; et tout le reste avec toi. Tu n'as rien parce que tu n'as pas été.

★ ★

Il y a des temps terribles, ceux où tout est mensonge : c'est que la face du mensonge universel se rend visible dans tout ce qu'on voit.

★ ★

Ils sont si menteurs qu'ils ne savent pas l'être : malgré Dieu, malgré soi, en dépit d'eux-mêmes et de tout. Si avant dans l'habitude du mensonge, quelle est leur nature? Eux aussi ils pourraient dire : « Je me tiens à quatre pour ne pas mentir ; mais je ne puis m'en empêcher. »

★ ★

Tous ces êtres qui meurent avant trente ans ! ils se marient, ils se fixent au roc par quelque pédoncule d'ambition ou d'argent ; ils vivent plongés pour jamais sur des intérêts sordides ; ils ne respirent que leur intestin, dix fois replié (la famille, la profession, le métier) ; sablières du néant, ils comptent les minutes en se vidant, sans un coup d'œil vers le ciel : plus un regard ni un souci qui aille au delà du lit, de la géniture et de la table. Vers de vase.

Plus le métier est relevé, plus la vermine est forte et grasse, venimeuse aussi. *Optimi pessima corruptio.* Gens de lettres, politiques, tous les porteurs de mensonge.

★ ★

La beauté de la femme est la création de l'homme ; et même son invention : une fiction. Plus les peuples sont primitifs et près de l'origine, plus le mâle y est beau, et plus laide la femelle. La nature tout entière en donne mille preuves : le mâle y est paré de tous les prestiges ; et il le sait, l'animal. La famille ne se fait belle qu'aux dépens de l'homme. Il est donc vrai que la femme est une invention de l'homme, la plus séduisante et la plus féconde en délices. De là, qu'il y tient tant. Son suprême plaisir, ici, est d'être dupe.

IX

Tous les prolétaires aspirent à être des bourgeois ; et parmi les bourgeois, ils ne sont pas toujours les plus mal élevés.

Rien n'est plus bourgeois que de croire, fût-ce pour la tuer, à la pensée bourgeoise. Il y a des bourgeois et il y a de la pensée. Quand ils pensent, les bourgeois ne bourgeoisent pas. Et quand ils pensent à la suite, en série, ceux qui se croient le plus libres ou le plus neufs, ne sont que des bourgeois. Les communistes y excellent. Leur ordre est la bourgeoisie des termites.

On est aussi conformiste dans le non-conforme que dans l'uniforme, et dans le contre-ordre que dans l'ordre. Où tout le monde est hérétique, il n'y a plus d'hérésie. A Moscou, le bourgeois est le fidèle de Lénine. Bref, il n'est qu'une façon de n'être pas conforme : c'est d'être soi. Et d'ailleurs, voilà le difficile. Il est beaucoup plus aisé de marcher sur la tête en public, que d'avoir une tête originale et d'aplomb sur les épaules, dans sa chambre. Les acrobates monotones sont les bourgeois de l'acrobatie.

Que de bourgeois en chambre ! Que d'acrobates devant leur glace, sur leur descente de lit !

X

GLOIRE DES LYS

Quittant son palais et la salle du trône, le grand roi descend dans ses jardins et se promène à la chute du jour. Lui, le Sage, le confident du ciel, l'homme comblé de qui rêvent les reines de Saba toutes amoureuses, il contemple les lys, et il dit : « Ils ne travaillent ni ne filent ; mais qui est vêtu comme eux ? qui les égale dans leur gloire ? » Il a raison. Les lys en fleurs sont les princes de juin ; et leur beauté, une source de délices. Je ne puis voir un grand lys qui vient de s'ouvrir, sans penser à la cathédrale. Leur courbe est ogive ; dans leur élan, les uns

à côté des autres, ils sont les reines de Chartres : si purs et si fidèles, si beaux et si chastes. Le pistil a beau être un gynécée, l'inversion pour la forme est complète ; et j'y trouve un secret de passion d'autant plus émouvant qu'il échappe à tous les yeux.

Mais la gloire du lys est dans son étamine. L'adorable calice offre ses arcs ogifs dans la coupe renversée. Au plus haut du filet, les anthères tendent leur petit marteau d'or pour frapper au pistil et lui verser leur pollen, poussière de soleil. Quelles noces ravissantes, dans une chambre si parfumée qu'elle enivre. Si l'abeille distille son miel, c'est qu'elle s'y plonge et s'y mêle.

Innocence passionnée, enchantement du Vendredi-Saint, quand le printemps renaît de la prairie en pleurs. L'âme est si heureuse qu'elle veut se perdre dans ce tendre bonheur. J'aimerais que le jour de l'Ascension vînt au début de juin, avec les premiers lys.

★ ★

(Sans l'y grec, le lys n'est plus qu'un fer de lance. La splendeur des lys, qu'ils sont de toutes les fleurs la plus pareille aux statues parfaites dans l'œuvre d'une architecture vivante.)

★ ★

ARIEL

Il faudrait naître oiseau et mourir fleur.

XI

DESTINS

Il faut pourtant vivre aussi pour soi, si l'on veut vivre pour les autres.

★ ★

Je trouve plaisant qu'après m'avoir imposé la vie, on veuille encore m'infliger une origine et une seule. Qui n'en a pas mille et mille fois mille ?

Je suis ce que je veux être. Je suis ce que je fais et veux faire,

au péril de ma vie. Voilà mon être et non ce que vous voulez que je sois.

Même s'il faut s'en tenir à la Genèse, il y a de tout et de tous en moi comme en vous : les proportions seules varient ou diffèrent. Nous sommes tous cousins : l'auberge de Venise est plus noble quand j'y dîne d'une croûte que le palais des Doges, quand vous y traitez des rois. Les reines ont couché avec des valets d'écurie. Les empereurs ont mis de leur semence en toute sorte de girons et les filles du port ont donné des grands-ducs à tous les royaumes. Le prince est ce qu'il est et non ce que vous avez jugé qu'il doit être. Yosef ou Yosip le Terrible est le jumeau d'Ivan. Louis XVI est un brave homme de gros serrurier qui a la passion de la chasse. Vous ne choisirez pas en moi ce qui vous semble propre à m'humilier : j'ai déjà fait choix de ce qui me plaît, qui doit vous déplaire et qui vous est à jamais soustrait. Plèbe, boutiquiers, sorbonne, clans, académies, courtisans, je ne suis pas des vôtres. Celui qui est seul sait à quoi s'en tenir là-dessus et ce que ce mot veut dire : être le « premier ». Mot secret.

★ ★

Ne rien aimer de soi, comble d'orgueil peut-être.

— Oui ? ou non ?

— Oui, si l'on se compare à soi-même ; non, si l'on se venge des autres : on les rentre au-dessous du niveau où ils veulent vous mettre.

★ ★

Combien peu de gens savent dire merci. Combien moins encore le veulent, et encore moins s'y plaisent. Ils ne sont pas généreux.

Dire merci est une des joies les plus vraies et les plus pleines que je sache : sans doute, parce qu'elle est plus rare aussi. Il faut encore en avoir l'occasion et la rencontre du beau chevalier errant qui la donne.

★ ★

On sacrifie parfois son bonheur à son plaisir ; et toujours plus aisément à mesure que l'habitude en est prise. Le plaisir

est le chemin de velours. N'hésite pas à le prendre, toi qui es né pour marcher pieds nus sur cette herbe si douce. Il n'y a pas de plaisir pour les héros.

Le vrai bonheur est pour les saints, soit qu'ils croient l'avoir, soit qu'ils l'attendent, sûrs d'ailleurs qu'ils l'auront. Mais ils n'ont pas de plaisir.

★ ★

A l'origine, l'ambition est le fait d'une assez noble nature, mais faible si elle s'y tient. Le plus beau de l'ambition est le mal qu'elle donne et tout ce qu'elle coûte. L'orgueil qui l'anime est légitime en somme : il n'est vertu, que s'il est une arme de combat.

XII

ASSUR

A toutes les époques, la bête de l'Apocalypse c'est l'empire. La bête monstrueuse, qui vole et entasse les couronnes sur son front, celle qui porte le feu de la haine et l'ulcère pullulant de la violence, la brute sans frein qui déchire l'Évangile, est toujours l'empire.

Or, l'empire est l'ennemi mortel de l'homme. Et combien plus, au comble, du Dieu qui s'est fait homme.

Le roi, le prince, tout pouvoir qui vient de Dieu, peut bien tomber dans l'erreur et dans le crime ; mais il en répond à la puissance dont il émane, qui lui a donné l'onction et sans quoi il n'est rien.

L'empire entend ne répondre que de la force et de lui-même ; et la force pour lui n'est jamais que la violence. L'empire est le royaume de Satan. L'empereur est le vicaire du diable. Voilà pourquoi tous ces suppôts tiennent tant au titre : ils écoutent, ici, l'hommage de l'Erèbe là-dessous. Il y a tant de vanités dans ces parvenus du sceptre : ils appellent orgueil cette sueur de leur excrément.

Plus l'empereur prévarique, plus il a l'orgueil de sa méchanceté ; elle seule le rassure contre son néant. Car ce maudit,

comme toutes les forces infernales, mâche et remâche sans cesse le néant. L'orgueil croît en lui à chaque souffle, jusqu'à ce qu'il en crève. Le monde humain mourra, si l'empereur et les empires ne finissent pas par crever. Et toujours, l'empereur par la gorge, et les empires par le milieu du ventre.

En tout temps, partout et toujours, quelle qu'en soit la forme, la langue ou le masque, l'empire est l'éternel Assur. Il y a toujours des essais à l'horreur, avant le jour ténébreux où elle est « totale », comme ils disent, où elle est sur le trône dans sa pleine impudence. Depuis plus de cent ans, l'horreur fait ses gammes et presque toujours l'empereur étudie ses traits sur le clavier des pédants. Enfin, l'heure est venue : l'empire triomphe sur l'axe de la bête. Il vole, il tue, il calomnie, il massacre. Il va plus loin que les Tamerlan et les Guillaume : il souille la nature humaine. Il ne l'assassine pas seulement : il la déchire et l'achève dans les crachats. Ce crime, même s'il est un jour pardonné outre-tombe, doit rester, ici, inexpiable. Tel Assur se vantait sur les murs de Ninive, en longues inscriptions, de tapisser ses murailles avec la peau de six cent mille prisonniers écorchés vifs. Son roi s'est fait sculpter pour la gloire des siècles, prenant plaisir, après son repas, à arracher de sa canne, en forme de trident, les yeux des captifs à genoux, les bras liés. Tu n'as pas expié, Assur ; tu n'as pas fini d'expier. Ni toi, Tamerlan, ni toi, Attila le premier et le second du nom : car c'est le même. Non, dément qui déportes à ton gré les peuples du Sud au Nord et du Nord au Sud, en bétail qu'on mène de l'abattoir à la boucherie, tout n'est pas fini pour toi, ni pour les autres, tous ceux qui tremblent devant toi.

XIII

Il dit encore : « J'ai bien trop d'imagination pour avoir la moindre cruauté. Il me suffira toujours d'humilier l'ennemi qui m'outrage pour me venger, j'irai jusqu'au bout de l'humiliation, quand on fait mettre à genoux son ennemi, et qu'on le force à confesser son indignité. Qu'on le renvoie ensuite d'un geste qui n'absout pas, mais qui efface. Si je tuais, dans

un accès de colère ou de dégoût, je n'aurais de cesse que je ne ressuscite le condamné. Ici et là, toute cruauté m'est étrangère. Je connais trop la souffrance humaine : pour torturer, il faut avoir l'épaisseur et la grossièreté des bourreaux. Les bêtes fauves ne torturent pas. Les brutes n'ont pas d'imagination. C'est le pouvoir d'imaginer qui distingue l'homme des animaux. Même Néron, même le tyran le plus immonde ne se représentent pas tout le mal qu'ils font, tous les pleurs qu'ils ont fait couler. S'ils en avaient la conscience claire, ils auraient honte de n'être pas des hommes. »

★ ★

Le sommeil est une démission : de là que j'en ai horreur. Défiance à dormir : on se perd. Et dans quelle forêt tropicale de larves, parmi toutes les vermines de la matière, tous les grouillements de la chair déchaînée. L'âme se repose donc, elle se délivre lâchement d'elle-même dans le sommeil. Mais si elle était dévorée sur son lit de repos? Quelle inquiétude.

XIV

Caërdal, comme il rêvait, un soir de mai, devant la mer, à Ouessant, une grande fille, les cheveux épars dans le dos, une crinière de cavale sirène, humide encore au vent et palpitante, s'assit sur la roche, près de lui, et sans lui rien dire que son nom, elle lui prit la main : elle le regarda longuement, détachant les doigts un à un ; puis, les ayant unis et les tenant dans sa paume :

— Je suis Nonna Noëlla. Je t'ai déjà vu, dimanche, à la messe, et on te connaît à Lampaul. Au Stiff aussi. Répète après moi ce que je vais te dire. Je veux que tu le dises. Répète : « Ma main n'est pas de moi. Pour la forme, j'ai les mains d'une jeune fille un peu phtisique et qui s'en va, se décharnant peu à peu. Qui sait? elle est peut-être morte. Elles sont très blanches et n'ont jamais travaillé. Les doigts un peu longs et pointus, l'os à peine charnu, on casserait ces mains d'une étreinte un peu forte. On jouerait avec tes mains comme avec

des marguerites. Les ongles bombés, si transparents qu'on voit la chair au travers : ils se brisent au moindre heurt, tant ils sont fragiles. Voilà un de mes supplices. » Redis avec moi : « Voilà un de mes supplices. Ton cœur est le plus doux, mais tu ne mourras pas doucement. Tu es une fille d'ici, qui est devenue homme sur le continent. »

Ses cheveux frissonnaient à la brise du soir, comme un feuillage où passent d'heureux oiseaux. Sous le hâle des filles de la mer, elle était si ardente et si pâle qu'on l'eût prise pour son propre reflet sur la neige. Le ressac roulait des écailles d'or pourpre et des pétales violet d'iris. Elle avait l'odeur fraîche et salée des jeunes algues et du vent léger qui a passé sur les violettes. Elle tenait toujours ma main sur ses deux mains ouvertes.

XV

PRIÈRE

Toute prière doit être un sacrifice ; et toujours elle implique un sacrifice de soi. En quoi la prière est si féconde et si bonne : elle est un élan hors de soi, un bond : on se quitte.

Dans la prière, le Pharisien et l'Allemand s'ancrent avarement en eux-mêmes. L'Allemand du troupeau, dans sa prière, ne sacrifie que les autres : il ne s'aime assez que s'il hait tout ce qui n'est pas lui. Il est aussi loin de l'Évangile que le gorille l'est de l'homme. Luther lui-même, ce grand homme, n'a de cœur que pour sa race : le reste des hommes ne lui est de rien. Non seulement il ne les égale pas à lui-même et aux siens : il veut les anéantir ; et il n'est pas satisfait encore : il les insulte. On entend ce gros rire, gras de menaces et d'excréments : « Welche ! Welche ! »

Le Pharisien prie sans cesse, aux heures réglées par le rite. Dans sa prière, il sacrifie son âme : il n'y tient pas autrement ; et tel est son sacrifice. C'est un usurier. Il traite à intérêt avec Dieu ; il lui prête à la petite semaine ; et il cherche à le mettre

dedans. Sans le vouloir, d'ailleurs : il suit sa nature : rien pour rien. Son Dieu est à son image. Presque tous les dévots sont Pharisiens.

XVI

SONNET

Point de forme plus plastique à la fois et plus musicale que le sonnet. Le nom même du sonnet fait sentir à quel point il est un poème sonore : sonnet, sonate.

La forme du sonnet est naturelle à certains poètes. Il en est d'autres qui y sont impropres et toujours peu adroits. Quoi qu'ils fassent, on les entend qui forcent leur voix, et qui bronchent : leur long travail sent l'huile et le plus assidu révèle la maladresse. Ceux-là médisent du sonnet : ils se donnent le ridicule de ne pas estimer un art qui leur est étranger ou qui les passe. Ils ne peuvent pas faire que le sonnet, depuis sept cents ans, n'ait été le triomphe des plus grands poètes. La mode n'y est pour rien, si ce n'est pour engager les moindres sur une voie qui leur est funeste. Shakespeare, Baudelaire, Dante, Ronsard, Keats, Milton, Verlaine, Mallarmé ont excellé dans le sonnet. Les plus beaux sonnets sont l'œuvre des plus beaux poètes. Victor Hugo et Gœthe manquent seuls à cette élite royale : Hugo, l'ode perpétuelle au vaste souffle, orgue et trompette ; Gœthe, le lied, le petit air qui met en musique un sentiment pris au vol, une pensée parfaite. Tous les deux, aèdes des grands poèmes, épiques avant tout, pour qui l'ode et le lied sont les seuls délassements.

Tout sonnet est un chant, adagio ou scherzo, qui se meut sur un jeu de timbres : deux et trois alternent, quatre fois deux et deux fois trois. Cette alternance et cette variété savantes sur un si vif espace, en un temps si court, donnent un charme incomparable à la musique de la forme. Et l'imprévu y concourt. Nul ne l'a mieux su que Baudelaire.

* *

Ainsi, la mélodie s'étend d'abord plus large, plus instante, plus enveloppante. L'image prépare la place au sentiment.

Il s'anime, il monte du fond ; il se fait irrésistible : la couleur intervient alors qui, en poésie comme en musique, est le fait sonore. Les timbres nouveaux s'élèvent ; et le premier se répète, il frappe deux fois. Après quoi, les deux autres s'enlacent et alternent. Ces timbres neufs sont plus vifs ou plus forts que ceux des quatrains ; les cloches tintent plus éclatantes ou plus profondes. Ce contraste des quatrains aux tercets, sur la proportion de deux à trois, est de la plus haute portée. L'architecture du poème accomplit la musique. Il y a quelque relation entre cet ordre et les rapports numériques des intervalles sonores. Les 2×4 de la rime continue jouent assez bien la quinte et l'octave. Les trois autres rimes répondent plutôt à la quarte, à la tierce et à la septième.

La septième est définie par la dissonance délicieuse du dernier vers du premier tercet avec le premier du second. Le timbre inattendu surprend. Cette attente nouvelle est exquise. C'est ce qui donne à la fin tant de charme aux deux derniers vers du sonnet, quand ils sont hardis et bien sonnants. Voilà pourquoi ils doivent être chargés d'une pensée, d'une image ou d'un sentiment que l'émotion de l'harmonie a mission de porter et porte droit au cœur.

XVII

INNOCENCE

Est-ce que la charmante et dure vie d'un petit oiseau, amoureux et chanteur, ne vaut pas bien la nôtre ? L'aile au-dessus du danger, le chant et la joie au-dessus de la peine, l'âme légère au-dessus, bien haut, de la fange et du sol. Et chaude bulle de duvet, sans poids, sans entrave, est-il soumis plus que nous à l'effroi, à la douleur et à la mort ? J'ai vu le ménage des hirondelles : à trois reprises, j'ai suivi les amours, la naissance et l'éducation des petits : je sais la vie exquise du nid, l'ardeur du père, la bonté maternelle. Les prodiges de leur industrie, l'incroyable ardeur et la vitesse de leur chasse ; leur gaîté, leur allégresse, leur causerie perpétuelle au nid ; et deux ou trois fois par jour, la réunion de toutes

les familles pour le bal enivrant qu'ils se donnent à l'aube et au crépuscule. Ils jouent, ils dansent, ils s'amusent follement. Et si je pense à leurs chants du matin et du soir, à leur musique nocturne, l'émotion de leur art me met les larmes aux yeux. Comment peut-on faire du mal à un petit oiseau, à cette flèche de beauté charmante que nous envoie le ciel ? Je reçois toujours ce message avec le désir que ce soit à genoux.

L'homme meurt, hélas, dans quel état. Le petit oiseau semble éluder la mort. On dirait que la charmante créature se dissout dans l'air nocturne, à la fin de l'automne. On ne trouve presque jamais un petit oiseau mort. Où s'en est-il allé, cet enfant qui vole ? A la fin de l'hiver, où sont-ils, ces chéris ?

★ ★

Heureux seuls qui ne savent ni ne pensent, ni ne soupçonnent qu'ils sont et ne sont pas. Conscience est misère.

Tout ce qui vit, du plus haut au plus bas, du plus bas au plus haut, est la faune de la vermine. Les générations du sépulcre, c'est vous tous. Les unes succèdent aux autres, celles-ci engendrées par celles-là, toutes victoires et toutes proies ; et les nouvelles dévorent les premières, qui ont dévoré les aînées.

Qui enfin, qui n'en a pas assez de ce monde, où l'on fait naître la vie pour la tuer ?

XVIII

PHARIS

Que ce cheval est beau ! Et le beau cheval est une des plus belles vies qui soient au monde. Le pur sang est une admirable création de l'homme : ici, le choix et l'esprit de l'homme ont beaucoup ajouté à la réussite de la nature : le chef-d'œuvre est né de ce travail en commun et de cet accord. Pharis est le pur sang dans toute sa splendeur. Cette longue et fine créature est une flamme horizontale, un incendie de feu vivant qui court sur la terre. Et d'une telle allure qu'il semble voler. Sa foulée

est un coup d'aile, ou l'embardée du navire le plus rapide. Rien n'est plaisant comme ses jambes, tiges de la légèreté. Elles ont le galbe de l'iris. Pas un atome de graisse ni, dirait-on, de chair. Tout est muscles et détente. Tout est nerfs et élan. Cette créature si fine, si ardente, paraît sans poids ; et il n'en est pas de plus puissante. Force tout idéale, celle de la vitesse : elle est tout potentiel. C'est pourquoi il n'en est pas de plus frêle. Un chef-d'œuvre est du verre ; et comme il a l'éclat du cristal, il en a la fragilité. Sa robe noire, que mouille la chaleur de la vitesse, est du charbon qui brûle, un diamant africain. Il vole, il dévore l'espace, il est flèche et dard : les meilleurs étalons ne sont rien près de lui ; et la charmante Lysistra, la princesse femelle, n'est là que pour l'inviter, un jour prochain, à lui donner un fils merveilleux, digne d'elle et de lui. Elle est pauvre et jolie, elle est caprice, devant cette grandeur de feu et cette beauté puissante.

Quand il rentre vainqueur, presque aussi frais qu'au départ, et plus calme encore, quelques rubans d'argent, son écume, frémissent sur sa robe de soie noire : c'est sa sueur, et sa sueur sent bon, une odeur d'œillet farouche et de poivre, alcaline et musquée.

Mais tout le cède à la tête, et dans la tête aux yeux. Pharis a les yeux d'Orphée couronné aux jeux olympiques. Il n'ignore pas son triomphe. La gloire rit dans ces grands lacs ovales de vie ardente, et une espèce de modestie. Il lui est si simple et si naturel d'être le prince, qu'il est modeste et sans vaine emphase. Sa vie est son orgueil ; et quel besoin d'orgueil peut bien avoir une vie ou une beauté parfaite ?

Ses naseaux frissonnent doucement, et sa bouche rit. Il relève les lèvres sur ses longues dents, si bien rangées, blanches encore de jeunesse. Pharis a une sorte de rire heureux qui veut dire : « C'est moi : voilà comme je suis. »

En vérité, je voudrais donner à Pharis le nom de grand homme : un grand homme de cheval. Pasiphaé, tu n'aurais pas eu un regard pour Mithra, si tu avais connu Pharis, le pur sang. Je ne puis oublier que Pharis est tout grec par le nom : c'est un feu, une lumière, c'est un phare.

ANDRÉ SUARÈS

LES OPÉRATIONS SUR LE FRONT FRANÇAIS

Les opérations en Pologne nous avaient étonnés par la rapidité avec laquelle elles avaient pris un tour tragique pour nos alliés ; les événements qui se sont déroulés sur le front français, pendant les six premières semaines du conflit nous ont apporté une surprise toute contraire. Au lieu des grandes batailles auxquelles on s'attendait dans un bref délai, au lieu des dramatiques incidents que faisait redouter, dès le premier jour, le développement de l'aviation de bombardement, nous avons vu une faible fraction de notre armée s'engager sur un secteur assez restreint, effectuer une courte progression puis s'immobiliser, tandis que la majorité de nos forces demeurait en réserve, inactive, et que la vie des populations civiles se poursuivait dans un calme complet.

Quelles sont les causes de cette situation presque paradoxale ?

On en discerne à priori un certain nombre : d'abord, la forme du plan de guerre allemand, qui comportait, au début, une offensive massive contre la Pologne, puis les intentions qu'a longtemps nourries, et que nourrit encore, à notre égard, le chef de l'Allemagne, Hitler, ensuite la nature de la frontière franco-allemande et la présence, au delà de celle-ci, d'une barrière fortifiée très solide, enfin le prompt désastre de nos alliés de l'Est, qui a eu d'importantes répercussions sur les décisions prises par notre haut commandement.

Examinons brièvement ces différents facteurs.

Les Allemands, comme en 1914, se sont trouvés en face du

difficile problème de la guerre sur deux fronts. L'expérience des opérations qui se sont succédé de 1914 à 1918, leur avait prouvé l'extrême complication qu'entraînait, dans toutes les manœuvres, la nécessité de transporter sur des milliers de kilomètres les forces considérables nécessaires pour alimenter une grande bataille moderne. Aussi Hitler a-t-il manifesté nettement son intention de se débarrasser d'une façon définitive du front oriental pour n'avoir plus à mener la lutte que d'un seul côté. C'est en vue de réaliser ce dessein qu'il a d'abord concentré tous ses efforts contre l'élément le plus faible de la coalition qui lui était opposée.

Il est certain que le sacrifice de la malheureuse Pologne a écarté de nous toute agression dans la phase difficile où, nos forces n'étant pas encore constituées, nous avions à procéder aux délicates opérations de la mise sur pied de nos grandes unités et de leur transport vers la frontière.

On pouvait d'abord croire que c'était pour cette seule raison que l'action du Reich s'était exercée contre nous avec tant de modération. Mais il a fallu se rendre à l'évidence : Hitler nous a volontairement ménagés, depuis le début des hostilités. Il est resté persuadé qu'une fois la Pologne abattue, la France et l'Angleterre n'accepteraient pas de s'exposer aux risques d'une grande et longue guerre. Il a voulu éviter de nous donner des motifs graves de rancune et de haine. Il comptait fermement, par son offensive de paix, amener les deux nations démocratiques à déposer leurs armes.

De son côté, le commandement franco-britannique s'est refusé à prendre l'initiative de faire bombarder des objectifs qui n'étaient pas de nature strictement militaire. De là l'absence des sévices qu'on pouvait redouter, au moment de cette entrée dans la guerre.

Notre frontière de l'Est est celle de 1815. Elle a été spécialement tracée en vue de gêner une offensive des Français contre l'Allemagne. Sur la plus grande partie de son développement, nous sommes séparés du territoire du Reich par le large et profond fossé du Rhin. La façade entre ce fleuve et le Grand-Duché de Luxembourg ne comporte, comme fronts découverts, que deux secteurs, respectivement de quarante et de dix kilomètres, entre la Haardt et Sarrebruck

d'une part, la Sarre et la Moselle, au sud de Trèves, de l'autre. Au delà de la frontière, le terrain, quand on avance en pays allemand, va en s'évasant en forme d'entonnoir. En cas d'offensive les armées françaises devraient s'épanouir en éventail, et n auraient aucune possibilité d'exercer une action de flanc contre un ennemi qui, au contraire, aurait toute facilité pour effectuer des débordements sur les deux ailes.

En outre, notre débouché sur ce théâtre si peu favorable est interdit par la position Siegfried. Ce vaste ensemble fortifié, dont le tracé a été souvent donné par la presse, ne ressemble pas techniquement à notre ligne Maginot. Au lieu d'ouvrages importants, constitués par de puissants massifs de béton et séparés par des intervalles que battent de fortes casemates cuirassées, la position allemande est, sur la plus grande partie de son développement, formée d'organisations bétonnées d'assez faible volume, abritant des mitrailleuses ou des canons antichars à tir rapide, et réparties en un quinconce irrégulier, d'un kilomètre de profondeur environ, de façon que tout le terrain puisse être battu par des feux croisés. Tous ces petits blockhaus sont très bas, parfaitement camouflés et complètement invisibles.

La force de ce système défensif réside dans l'invisibilité des ouvrages et dans leur dispersion. L'artillerie de l'assaillant se trouve dans l'impossibilité de régler ses tirs avec précision contre des casemates qui se confondent avec le terrain. Pour ruiner ces organisations multiples, qui ne sont pas à l'épreuve des obus de notre artillerie lourde à grande puissance, il faudrait labourer toute la zone où ils se trouvent avec des obus de gros calibre. Des ouvrages plus puissants existent également, mais en petit nombre.

Ainsi les contacts directs entre nos forces et celles du Reich ne peuvent se produire que sur un front exigu. Décidés à respecter la neutralité de nos voisins, la Belgique, le Luxembourg et la Suisse, nous n'avons pas d'autre moyen de faire pression contre l'Allemagne que de chercher à pénétrer dans l'étroit secteur entre la Moselle et la Haardt, malgré l'obstacle de la position Siegfried et les conditions stratégiques défavorables résultant du tracé de la frontière.

D'autre part, la manœuvre allemande pouvant se développer par la Belgique et le Luxembourg, ou par la Suisse, la nécessité s'impose de maintenir d'importantes réserves échelonnées le long des voies routières et ferrées, derrière les flancs et le centre du dispositif, depuis la côte de la Manche jusqu'au Jura.

Pour couvrir le territoire du Reich du côté de la France, pendant la durée des opérations en Pologne, le commandement allemand avait confié à des forces comprenant de trente à quarante divisions, la mission de nous arrêter sur la position Siegfried.

Entre celle-ci et la frontière, qui décrit de nombreuses sinuosités sur les hauteurs de la rive gauche de la Sarre, puis de son affluent, la Blies, s'étend un espace libre de largeur très variable, qui atteint une quinzaine de kilomètres au nord de Sarreguemines. Ces avancées de la position Siegfried avaient été très sérieusement organisées par les Allemands. Il n'est pas douteux que ceux-ci avaient l'intention de ne céder que contraints et forcés la bande de leur territoire non couverte par la fortification.

Pour comprendre les décisions successives prises par le haut commandement français, pendant la période initiale de la guerre, il est indispensable de bien se représenter quelle était, au point de vue militaire, notre situation, à la date du 1er septembre, jour où se produisit l'attaque brusquée contre la Pologne. Ce même jour parut le décret de mobilisation générale. Le premier jour de la mobilisation fut le samedi 2 septembre.

Tandis que la Pologne envahie par des forces considérables se trouvait aussitôt dans une position critique, notre mobilisation était seulement ébauchée. Notre gouvernement avait eu la prudence de rappeler auparavant certaines catégories de réservistes, pour compléter les garnisons des ouvrages de la ligne Maginot, porter sur le pied de guerre nos corps d'armée de couverture et constituer les noyaux des régiments de nos divisions de formation. Mais le programme de la mobilisation et de la concentration ne pouvait être modifié. Les opérations multiples et complexes, prévues en temps de paix, devaient se dérouler d'un bout à l'autre, suivant un horaire

inflexible car tout changement sérieux eût risqué d'y introduire un trouble profond.

Ainsi, dès le 1er septembre, notre devoir d'allié nous commandait d'attaquer au plus tôt l'ennemi qui nous faisait face, pour dégager, dans la mesure du possible, les Polonais durement pressés mais nos armées n'étaient pas constituées et nous nous trouvions devant une ligne fortifiée très solide, qui ne pouvait tomber qu'après un bombardement prolongé d'obus de fort calibre. Or, dans le plan de concentration, l'arrivée des batteries à grande puissance n'était prévu, comme il est naturel, que dans les derniers stades des transports. Force était donc, avant d'attaquer la position Siegfried, d'attendre que la concentration fût presque achevée.

N'ayant en mains, tout d'abord, que ses corps de couverture, le commandement décida de les porter en avant sans délai, pour enlever les avancées de la position Siegfried.

Les opérations en Sarre et en Palatinat comprennent quatre phases assez nettement tranchées :

1° Du 3 au 15 septembre, nous attaquons et exécutons une avance méthodique vers la ligne Siegfried.

2° A partir du 15, nous suspendons notre progression.

3° Le 30 septembre, le haut commandement, d'accord avec le gouvernement, décide de mettre nos forces en situation défensive sur le front de la Sarre, de la Lauter et du Rhin.

4° Le 16 octobre, les Allemands attaquent à leur tour.

C'est le 3 septembre, jour de la notification de l'état de guerre à l'Allemagne qu'a commencé le mouvement en avant, qui consista tout d'abord en une prise de contact avec les éléments avancés de l'ennemi. Le 5 septembre, nos premières fractions ont franchi la frontière. Le 8, nous nous emparons de la majeure partie de la forêt de la Warndt, située à l'ouest de Forbach.

L'avance de nos troupes a présenté un caractère très méthodique. Nous avons attaqué avec des avant-gardes d'assez faible effectif, bien appuyées par l'artillerie ; nos pertes ont été restreintes. Sur le terrain conquis, nous avons trouvé en grand nombre des dispositifs de destruction de toute espèce : dans la seule forêt de la Warndt, nos sapeurs ont recueilli plusieurs milliers de mines. Les Allemands avaient multiplié

les pièges, les engins à retardement, les charges d'explosifs camouflés en objets d'apparence inoffensive.

Les 11 et 12 septembre, nous exécutons une attaque plus importante : sur un front de vingt kilomètres, au nord de la ligne Sarreguemines-Bitche, nous progressons de plusieurs kilomètres. Presque en même temps, entre la Moselle et Sarrebruck, nous gagnons du terrain vers la Sarre.

L'ennemi a réagi énergiquement, par des contre-attaques et des tirs d'artillerie. La lutte a pris le caractère que nous avons connu pendant la guerre de tranchées, de 1915 à 1917.

Le front sur lequel nous sommes parvenus le 15 septembre est à peu près le suivant :

Entre Moselle et Sarre, nous avons progressé quelque peu au delà de la frontière sur le large mouvement de terrain, dirigé nord-sud, qui va en s'élargissant et en s'élevant au sud du confluent des deux rivières. Puis nous sommes maîtres d'une partie des pentes et des observatoires de la rive gauche de la Sarre, jusqu'au sud de Sarrelouis. Plus à l'est, nous occupons la forêt de la Warndt. Notre première ligne passe ensuite, au sud de Sarrebruck, sur les hauteurs de Spickeren, franchit la Sarre et se dirige vers l'est en se maintenant à six ou sept kilomètres au sud de Deux-Ponts et de Pirmasens. Dans le massif de la Haardt, nous sommes à proximité de la frontière. Dans la plaine du Rhin, nous avons pris pied dans la forêt de Bienwald.

Nous sommes ainsi arrivés à proximité de la position Siegfried. Des progrès ne peuvent plus être accomplis qu'avec l'appui d'une puissante artillerie lourde. Or, nos canons à grande puissance ne sont pas encore arrivés.

Nous ne connaissons pas exactement la durée de la mobilisation, non plus que celle de la concentration, mais l'on peut prendre pour points de comparaison les temps des opérations similaires d'août 1914. Au début de la guerre précédente, la mobilisation a duré quatre jours, la concentration des éléments combattants, sept jours, le transport du gros des divisions de réserve et des parcs et convois six jours. Soit, pour l'ensemble des opérations, dix-sept jours.

En 1939, les grandes unités sont plus lourdes, à cause de leur matériel plus important. Leur transport exige plus de

trains. Mais la rapidité de ceux-ci a augmenté. Si l'on tient compte de ces conditions nouvelles, on peut considérer le chiffre global de vingt jours, pour la mobilisation et la concentration, comme voisin de la réalité.

Ainsi la concentration ne pouvait être achevée que vers le 21 septembre et il est probable que les batteries à grande puissance n'ont été débarquées qu'entre le 15 et le 20. Il a fallu ensuite le temps de les mettre en position et d'organiser leur tir.

Vers le 20, les corps d'armée et le matériel nécessaires pour entreprendre l'attaque de la position Siegfried devaient être à pied d'œuvre. Mais à cette date, la résistance de la Pologne touchait à sa fin. Depuis le 17, l'armée rouge s'était jointe à l'armée allemande pour étouffer les dernières réactions des forces polonaises disloquées. C'est le 17 que nous constatons, pour la première fois, l'arrivée sur le front français de troupes allemandes ramenées de Pologne.

Si une offensive contre les unités relativement réduites qui occupaient la position Siegfried au début de septembre pouvait être envisagée, au contraire, se lancer contre ce solide ensemble fortifié alors que les troupes qui l'occupaient pouvaient recevoir rapidement des renforts considérables, eût été une opération pleine d'aléas. C'eût été s'exposer à être contre-attaqué par des forces supérieures, au moment où nos corps d'armée, désunis par un effort dur et soutenu, eussent manqué de la cohésion indispensable, surtout en face d'un adversaire largement doté en formations blindées. Les conditions stratégiques défavorables dues à la forme de la frontière rendaient encore plus risquée la réalisation d'un tel projet. Enfin, une offensive entreprise contre un objectif aussi puissant exigeait une consommation de projectiles considérable.

Censuré.

Pour toutes ces raisons, l'arrêt de notre offensive ne pouvait être évité. Le 30 septembre, au cours d'une réunion tenue par le Gouvernement, en présence du commandant en chef,

la décision fut prise de transformer notre dispositif offensif en un dispositif défensif. Le 3 octobre, les mesures ordonnées à cet effet par le haut commandement étaient exécutées. Dès ce moment l'échelonnement en profondeur de nos forces était devenu beaucoup plus accentué et nos premières lignes n'étaient plus tenues que par des avant-postes réduits.

Du 5 au 10 octobre, les Allemands ont montré, devant nos positions, une très grande activité, multipliant les reconnaissances, les patrouilles et les coups de main.

Dans la nuit du 15 au 16, nos observateurs ont recueilli des indices positifs prouvant que l'ennemi mettait en place, entre la Moselle et la Warndt, un dispositif d'attaque.

Dans la journée du 16, l'attaque ennemie se produisit en effet. Elle eut lieu en deux phases : dans la matinée, une force évaluée à quelques bataillons se lança en avant, entre la Moselle et la Sarre, sur un front de six kilomètres, contre l'extrême-gauche de nos positions. Puis, en fin d'après-midi, une deuxième attaque, comprenant les avant-gardes de cinq à six divisions, fut déclenchée dans la région à l'est de la Sarre, sur une largeur d'environ vingt kilomètres, en direction du front Sarreguemines-Bitche. Dans ces deux secteurs, nos éléments de surveillance, laissés sur la position avancée, se sont repliés en combattant. L'assaillant a été pris sous le feu de notre artillerie, qui avait à l'avance préparé ses tirs. L'attaque ennemie, des deux côtés, s'arrêta devant notre position de résistance.

Au moment où ces lignes sont écrites, les Allemands n'ont pas poursuivi leur effort. Hitler ne paraît pas avoir renoncé à son offensive de paix.

GÉNÉRAL J. BROSSÉ,
du cadre de réserve

COMME UN VOLEUR[1]

Je n'avais jamais regardé les prêtres dans la rue, ni ailleurs. Je m'amuse à les observer maintenant. Il n'y en a pas tant ! On peut n'en pas rencontrer trois ou quatre jours de suite. D'ailleurs, ils appartiennent à des types très divers[2]. La plupart sont vieux, très vieux, sans doute parce qu'ils sont en retraite et que les jeunes sont en train d'opérer dans leurs églises. J'en ai vu hier un qui semblait entre deux âges mais obèse, poussif, congestionné. Un corps monstrueux, une tête devenue bestiale, comme j'aurais imaginé de le dessiner par malice. Cependant, il ne devait pas sa graisse à des bombances : c'était plutôt un infirme, il avait l'air très malheureux, humble, sachant son aspect comique. Il était d'une rare inélégance, si je puis dire : son chapeau trop petit, informe, couronnait son crâne comme s'il avait pris n'importe lequel, sans regarder. Sa soutane, pleine de taches, boudinait. Ils ont des poches verticales sur les reins qui les forcent à mettre les mains en arrière, à se donner une contenance mais, quand ils sont gros, à bomber encore le ventre et à exhiber leur difformité. L'impression générale était celle d'un abandon crasseux.

Pas tout à fait la veulerie des vieux garçons qui n'ont plus du tout à plaire ; quelque chose comme le mépris, peut-être la haine de la guenille qu'ils traînent. Je les regarde sans

1. Voir la *Revue de Paris* des 15 septembre, 1er octobre, 15 octobre 1939.

2. Qu'on ne se méprenne pas sur le sens des lignes qu'on va lire. L'auteur est bien loin de partager les vues de son personnage. Le « monologue intérieur » lui sert à peindre un anticlérical d'esprit médiocre. Le dénouement du roman éclairera du reste sur le dessein qu'il a poursuivi.

amitié mais avec intérêt, comme on fait dans les expositions qui montrent un village du Congo ou des guerriers du Zambèze avec cases, zébus, femmes, enfants, mortiers à mil. Ils paraissent bien d'une espèce attardée, quasi disparue. Ils ont plutôt honte de venir sous la lumière du jour, dans une ville moderne où personne ne les salue ni ne les siffle. Ils savent tout de même qu'ils laissent un sillage déplaisant dans la foule, ils doivent surprendre des regards narquois, des moues, ou même le geste d'une femme qui touche ostensiblement ses clés, quand ce n'est pas un gosse qui crie : « Croâ, croâ » ou qui feint de passer une commande : « Un sac à charbon, un ! »

Mais ce que je peux constater, c'est qu'aucun de ces gens-là, malgré la légende, ne me ressemble, ou inversement. Le rôle du prêtre vénérable, à mine paterne et à cheveux longs, est bon pour les romans-feuilletons. En somme, j'ai choisi, sans le savoir, la vraie façon de ne pas avoir l'air d'un vrai... d'un congénère, et c'est l'opinion qui se trompe, nourrie qu'elle est de légendes et d'imageries fort sottes, fort démodées ! Sans doute ont-ils, eux, tout fait pour entretenir ces fables, avec leur costume singulier qui semble les mettre hors du monde. Il doit être bien agréable d'arborer une robe noire, une robe de mage, et d'imposer aux populations. Les médecins et matassins de Molière, les astrologues de foire, les avocats et les juges n'y manquent pas non plus ! La charpente humaine, la structure masculine ne se voient plus sous les plis de cette longue étoffe.

Il faudrait savoir si, avec un minimum d'adresse et de connaissance, on pourrait tenir leur rôle ! Ces supercheries sont dégoûtantes en soi et puis je n'ai pas la bosse de l'espionnage. Je les ai bien laissés tranquilles jusqu'ici. C'est eux, en somme, qui viennent troubler ma paix ! On me dira que je puis couper les ponts. En l'espèce, arborer mes palmes, corriger un peu ma tenue, laisser repousser ma moustache ou plutôt ma barbiche ; au surplus, j'ai le menton un peu court, quoique double et rebondi. Oui. Capituler, n'est-ce pas ? Comme si mon droit strict n'était pas de ne point porter de ruban violet et de conserver ma physionomie, qui est moi-même ! Ce serait un peu fort ! Et puis les gens remarqueraient le changement. Ils seraient capables de dire

que je me camoufle. J'aime mieux la guerre ouverte. Ils m'attaquent. Je me défendrai, nom de nom !

Je viens d'écrire : nom de nom. Remarquons à ce propos que je n'ai jamais juré plus fort. J'estime que le « blasphème » est un hommage rendu à ce qu'on veut bafouer. Je ne suis pas de ceux qui chantent, après des saloperies plus ou moins sacrilèges et invoquent le saint nom du Seigneur pour montrer qu'il ne les intimide pas. J'ai connu un brave bougre, qui d'ailleurs était secrétaire particulier de Rochénard, et qui écrivait toujours dieu avec une minuscule. Il est vrai qu'il aurait sûrement flanqué une majuscule à République, à Progrès et à Liberté. Un pauvre type, ce brave type !...

On pourrait se demander pourquoi les hommes ont créé tant d'abstractions et de mythes. Sans doute par le même instinct qui les fit dessiner sur les parois des cavernes, qui les pousse à être peintres, sculpteurs, musiciens et, plus fort encore, à relater dans des romans les aventures de gens qu'ils savent bien n'avoir pas existé. Seulement, de temps à autre, le fantôme prend consistance et saisit celui qui l'a évoqué. L'histoire des pinçons spirites que recevait madame Laura est en somme symbolique.

S'il n'y avait pas ces idoles variées, l'homme se verrait tel qu'il est, seul et nu dans l'univers absurde et vide. Les chiens, eux-mêmes, aboient à la lune. Mais ceux qui ont perdu cette faculté d'illusion, est-ce pour eux un bonheur ou une malédiction ? La fierté devrait les consoler mais l'immense majorité ne peut admettre ce qui est pourtant évident, que la vérité soit triste. Il lui faut fabriquer un culte de l'humanité, de ses destins splendides, de la joie de vivre, du travail, du progrès. Ah ! pouah ! La mère Pichat, après tout, avec ses mômeries et ses patenôtres, a peut-être une assez bonne façon de ne croire à rien, c'est-à-dire à autre chose que ce qui est... Tiens, si je lui disais ça ? Est-ce que je la scandaliserais ?

En attendant, elle n'a pas reparu. Mes meubles laissent de la poussière aux doigts et je n'ai que des chaussettes trouées. Il faudra que je la fasse revenir, quitte à... Non, des chaussettes ne valent point cette comédie-là...

◘

J'avais promis à Édouard de lui répondre dans les quarante-huit heures. Le délai est expiré d'hier soir. Chose curieuse, je n'ai plus pensé à mes 1 000 francs par mois ni à la louche combine qui en était la rançon. Les événements de ces derniers jours, infimes si on veut, ont éteint ma petite flambée pour le lucre ou, pour mieux dire, je ne me suis plus occupé que de ma personne morale. En somme, je suis désintéressé, comme bien des saints. Ah ! je comprends que je puisse inspirer confiance !

Le mot d'Édouard ou de M. Varvoglou me revient : assistant mental. Ils ambitionnent de m'avoir pour « assistant mental » dans leur officine ! Maintenant, j'en suis sûr : ce n'est point, comme le dit mon estimable neveu, parce que je représente à leurs yeux l'homme cultivé, l'intellectuel, le rhéteur à tout faire ! Plutôt parce que j'ai la tête sacerdotale... ou qu'ils l'imaginent, eux aussi. Cette qualité physique se monnaye, il faut croire. Au théâtre, on appelle ça un rôle de composition : tel ou tel est voué à l'emploi de père noble, de traître, de gigolo, de gâteux. Dans les studios, on se fait embaucher avec ces étiquettes. L'an dernier, en été, il y avait, près de la grande entrée du cimetière, un marchand de fleurs à la barbe hirsute. Laura l'a remarqué aussi. Elle m'a dit qu'elle l'avait reconnu dans un film : il fait en hiver de la figuration, et il joue les clochards pittoresques. Il n'y a pas de sots métiers. N'a-t-on pas besoin aussi d'infirmes, de monstres dégénérés, de gueules de brutes, de vampires ? Si j'allais chercher de l'embauche un jour, est-ce qu'on me retiendrait pour jouer les abbés Constantin ?... Ont-ils assez de cabots gras et paternes ?

En attendant, j'ai dit à la concierge qu'elle ait à me trouver pour demain une femme de ménage mais que, d'aventure, si madame Pichat reparaît, elle lui dise que j'ai oublié notre petite querelle.

La concierge, madame Winckler, est une grande jument pâle, aux cheveux gris jadis blonds comme bière. Assez timide ou assez obséquieuse pour ne pas montrer son indiscrétion qui lui sort cependant par tous les pores de la peau. Elle

m'a dévisagé avec de tels yeux que j'ai répondu comme si elle me questionnait mais d'un air supérieur, négligent :

— Oui, nous avons eu des mots ensemble, l'autre matin. Mais madame Pichat a beaucoup de mérite et elle connaît très bien mon service. Et enfin elle a besoin de ses journées, n'est-ce pas. Je ne lui en veux pas, dites-le lui en passant.

— Pas possible ! Des mots avec M. Messay ! Elle qui respecte M. Messay comme... comme je ne sais quoi !

J'ai coupé court. Je me demande si la portière est dans le secret, quoique assez nouvelle dans l'immeuble. Du moins, elle doit s'en ficher attendu que c'est, je crois, une Alsacienne, plus ou moins protestante. Dans sa loge, pas de crucifix ni de vierges en plâtre mais des inscriptions fleuries et dorées, sur carton plutôt obscurci... L'une dit : « *Celui qui croit en moi ne mourra point.* » Qu'est-ce que cela peut signifier pour la grande jument pâle et pour ses pareilles ? Deux autres de ces pancartes sont en lettres gothiques et cette fois-ci je les ai mentalement copiées : « *Mein Kind, behalte meine Rede und verbirg meine Gebote bei dir.* » Puis : « *Und er stand auf und ging heim.* » A l'aide d'un lexique, j'ai traduit : « *Mon fils, garde ma parole et cache mes commandements dans ton cœur... Et il se leva et rentra chez lui.* »

Ça, du moins, ce sont des sentences neutres et gentilles, pleines de sens allégoriques. On mettrait aussi bien des vers de Hugo ou de M. Maurice Bouchor. Si je note cela, c'est qu'il y a trente ans, le père Rochénard voulut bien me prendre comme orateur dans une Université populaire que les électeurs du XIIe arrondissement fréquentaient, rue de Charenton ; la salle était au fond d'une cour, dans un ancien atelier de mégissier et n'avait jamais pu perdre son odeur. Le public comprenait quelques apprentis en lustrine, de vieilles dames et quelques aveugles de l'hospice des Quinze-Vingts, situé en face. On donnait là des séances de musique offertes par des amateurs bénévoles et surtout par des compositeurs qui auraient accepté n'importe quel moyen d'infliger une audition à leurs contemporains. J'avoue que la musique m'ennuie, surtout les fugues interminables qui s'étirent sur des violons moisis, l'atmosphère de mysticisme renchéri et jobard qui doit régner autour de ces offices. Ah ! les airs penchés, les men-

tons dans les mains, les chevelures en saule pleureur, les bagues d'améthyste sur les fronts pensifs !... Un monsieur en redingote sale s'était offert à donner un cours d'astronomie. Je crois qu'il était, dans la journée, caissier dans une petite banque.

Moi, je devais expliquer le système d'Auguste Comte et pour cette tâche toucher 3 francs de l'heure. Ma vocation d'apostolat laïque était médiocre car je savais (c'est une justice à me rendre) que j'avais beaucoup plus à apprendre moi-même qu'à enseigner aux autres. Aussi bien n'ai-je jamais ouvert mes leçons. Le secrétaire de ladite Université, sur ces entrefaites, leva le pied avec une jeune Russe et le studieux auditoire se dispersa, rentra dans le néant. Je me souviens surtout de la salle, un hangar vitré, du plancher crevé qui laissait voir la terre et des affiches moralisatrices. Les unes dénonçaient l'alcoolisme, les autres portaient des diagrammes ; mais surtout des inscriptions où on lisait : « *Sculpte ta propre statue. Tu es le bûcher et l'idéal est ta flamme.* » En somme des phrases qui ne valaient ni mieux ni pis que celles que médite madame Winckler.

Est-ce que le nommé Édouard Faches compte sur moi pour débiter des bobards pareils devant les pensionnaires du *Sanitarium?* Je suis plus vieux mais, il me semble, encore moins bête qu'au temps de la rue de Charenton. Et si je prêchais quelque chose à mes semblables, ce serait à peu près cet évangile : « *Mes frères, il n'y a rien. Vous, et moi aussi, nous n'aurions pas dû naître. Il est déshonorant d'ignorer la vérité et épouvantable de la savoir.* » Ce genre d'enseignement a peu de chances d'être rétribué, attendu que la plupart des hommes ne veulent se payer que des illusions, où leurs maîtres entendent bien les entretenir.

J'ai bien envie de calligraphier, pour mon propre usage, des maximes dans le genre de celles que je viens d'improviser. Je les pendrais dans mon bureau (s'il y avait sur les murs la moidre place libre) ou bien j'en ornerais la bibliothèque du *Progrès nouveau*, histoire d'épater un peu mes collègues...

Mais non, je ne les épaterais pas car il n'est rien de plus vulgaire que d'avoir une belle écriture. Et j'avoue que j'ai une belle écriture, une main de copiste et de fourrier. J'ai

eu beau m'exercer à griffonner pendant ma longue existence, j'ai gardé cette tare qui manifeste à tout le monde que je suis un quasi primaire, un autodidacte. A vrai dire, ce n'est point à l'école que j'ai appris à si bien mouler mes lettres : mon propre père s'en était occupé dès ma quatrième année, car il était, lui, un artiste en la matière. Lui, si désordonné, au fond, si fantaisiste, il eût donné à un graphologue l'illusion d'un esprit comptable, tout à fait rassis ! Cette correction venait chez lui d'une superstition de la science ou du moins de l'enseignement. Paul Messay écrivait bien en pensant à ses aïeux qui avaient toujours signé d'une croix et que l'ancien régime maintenait dans les ténèbres. Il m'a légué ses petites manies, et des fioritures : bon gré mal gré, j'en fais une sur tous mes *f* ou mes double *s*, qu'il appelait, je ne sais pourquoi, un *sextus sycomore*. C'est tout à fait ridicule. Si jamais je vais au *Sanitarium*, devant des loufoques distingués, je saurai me garder soigneusement de tenir un porte-plume.

◘

Je dois raconter une nouvelle démarche de M. Hippolyte Messay qui ne fait pas un honneur particulier à son biographe.

Elle date d'hier soir. Pour l'expliquer, il faudrait noter d'abord que M. Messay n'était pas de très bonne humeur. Vers midi, il a téléphoné du journal au sieur Édouard Faches qui n'a pas répondu. Il a eu l'idée de chercher le numéro du *Sanitarium* à Courbevoie. Là, une voix de femme était au bout du fil, voix agréable et, ma foi, un peu effarouchée, qui disait des choses évasives. Exactement comme si on avait donné à cette infirmière, intendante, comptable, je ne sais quoi, la consigne formelle de ne jamais renseigner des inconnus sur les déplacements du docteur Varvoglou et de M. Faches... Et pourtant je disais :

— C'est de la part de M. Messay, son oncle, voulez-vous noter ?

— Bien, monsieur, je prends note.

— A quelle heure le trouve-t-on ?

— Ah ! ça dépend, monsieur. Vous devriez lui demander un rendez-vous.

— Eh bien ! c'est ce que je fais en ce moment.

— Mais je n'ai pas d'ordres, monsieur. M. Faches est en voyage.

— Ah ! Ah ! Loin ? A l'étranger ? *(silence)* à Cannes ? *(silence)* à Paris peut-être ? *(silence encore)*.

Cette fine ironie de l'interpellateur tombe à plat.

— Enfin, a-t-il besoin de moi, oui ou non ?

— Je ne sais pas, monsieur, je référerai à la direction. Monsieur peut demander un rendez-vous.

Zut ! Idiote ! J'ai raccroché. J'aurais dû m'y prendre autrement, téléphoner comme si j'étais un client, un pensionnaire possible. Ou mieux encore, le parent de quelqu'un que je désirerais faire entrer au *Sanitarium*, en demandant des prix, des précisions sur le régime. Mais on m'aurait peut-être pris pour un enquêteur ? J'ai l'impression que mes gens n'habitent pas une maison de verre. Il faudra que j'aille voir ça, dès demain soir par exemple, après un pneu à Varvoglou. Je jugerai d'après les lieux, les aîtres, l'accueil qu'on me fera. Les 1 000 francs par mois sont-ils déjà envolés ? J'ai beau me répéter que ça me serait bien égal, je suis furieux. C'est ma faute, en somme, c'est un coup de mon éternelle négligence. Je suis un raté, en somme, une épave (à ceci près que je me l'avoue à moi-même, ce qui n'est pas d'usage...)

Mais est-ce que je pouvais prévoir certaines diversions grotesques, la ridicule découverte de ma légende. Si je reste dans la mistoufle, ma foi, les responsables sont encore *ces gens-là*. Eux, toujours eux ? Ils me poursuivent, ils m'embêtent. Est-ce que je les priais de s'occuper de moi, qui ne me suis jamais occupé d'eux ni de leurs mœurs et coutumes ni de leurs comédies ni de leur tête surtout ?...:

◘

... M. Messay a dîné le soir dans un petit restaurant de la rue Saint-Antoine, au prix fixe de 6 fr. 75. Sa présence n'a fait nulle sensation dans ce bistrot d'habitués où il n'y avait pas six personnes mais une trentaine de casiers remplis de ronds de serviette représentant la clientèle du matin.

Il a fort bien mangé et n'a donc pas trop regretté son projet primitif de rentrer chez soi et de faire la tambouille lui-même.

Ai-je dit qu'il a une manie, lui qui n'est ni cuisinier ni gastronome? Il adore les produits nouveaux, les panacées culinaires et leur amusante chimie : par exemple, du café en gouttes, du lait en poudre, du bouillon en cubes, des légumes en paillettes, toutes choses qu'un peu d'eau chaude transfigure. On a transporté en poche son repas desséché. Il éclôt subitement dans un bol, telle la rose de Jéricho. Peut-être que Paul Messay, le père, aurait salué ces merveilles de la science comme annonciatrices du monde futur. Peut-être aussi (car il était gourmand et pas si détaché de sa province) aurait-il trouvé que cela relevait de la toxicologie. Le point de vue n'est pas le même pour un père de famille, comme il fut, et un vieux garçon comme est son fils, qui ne compte plus sur madame Pichat pour laver la vaisselle dès demain matin...

M. Messay s'est payé une tasse de café, et même un verre de rhum. Il lisait son journal, appuyé sur la carafe, ce qui est une des grandes voluptés du célibataire au restaurant; il s'isole ainsi du monde extérieur, il nourrit à la fois son corps et son esprit... bien que cette gazette soit stupide, et que l'éditorial soit sûr de se retrouver demain dans le *Progrès Nouveau*, arrangé par les ciseaux et le génie de M. Daudin!

Après dîner, il a allumé des cigarettes, trois, quatre, cinq cigarettes, ce qui est son maximum puisqu'un paquet à 3 francs doit durer quarante-huit heures, en vertu du statut économique.

Il se disait qu'il aurait eu plaisir à voir Laura Pernez pour la bluffer un peu. Mais quelle apparence de rencontrer Laura Pernez qui, si elle n'est pas au cinéma, se fait des patiences ou se taille des robes en compagnie de sa chienne Suzy! N'importe, j'avais mon envie de passer dans son quartier. Pure superstition, du reste.

J'ai monté la rue du Chemin-Vert, qui devient de plus en plus sinistre, traversé le boulevard Richard-Lenoir et son canal muré, logé des murs de fabrique, des immeubles médiocres auprès desquels ma maison semble bourgeoise et cossue.

L'impasse de Laura, une courette plutôt, s'appelle impasse des Trois-Anges. Elle est mal pavée, éclairée par une ampoule rougeâtre. A gauche, un petit bâtiment qui sent l'âcre et qui doit être un atelier de blanchisserie. A droite, une muraille aveugle, dos des maisons voisines ; au fond, un bâtiment quelconque à quatre étages seulement où tous les volets sont clos mais filtrant la lumière. Dans ce passage je n'ai pu m'arrêter car il y avait un couple d'amoureux qui s'est tu brusquement, puis a grommelé... Je dois avoir une drôle de touche, à explorer comme ça les recoins de ce quartier qui n'a jamais tenté ni les amateurs de pittoresque ni même les pervers ou maniaques de la nuit... J'ai simplement regardé en l'air, comme si je cherchais une plaque d'adresse. Ce fut ma seule contenance et ma seule excuse.

La dernière fois que je l'ai vue, elle m'avait dit : « Je vous apprendrai la belote. » Elle avait été bien surprise parce que j'ignorais ce jeu. Je devrais être dans un café, en face d'elle, un tapis rouge entre nous, tripotant des cartes. Elle me sourirait, m'engueulerait gentiment. Je la ramènerais chez moi, cette fois, non chez elle... Car après tout, je suis un homme. Ah ! qu'il serait agréable de se jouer une dernière fois la comédie du plaisir ! Ma petite expédition, qui a des airs de romanesque, m'enchante déjà. Il faudra que je lui écrive, à cette personne. Que doit-elle penser de moi ? C'est une belle fille. Je me sens jaloux de ce qu'elle fait hors de ma vue, avec des gens, des hommes qui...

... Vaguement peut-être, oui, sans doute... émoustillé, consolé, heureux, voilà que je suis redescendu vers la Bastille. Il fait encore doux ; le vent est lui-même mou, sale, on dirait. Il chasse nonchalamment la poussière et quelques feuilles sèches entre les parterres grillés où les buis font figure de verdure municipale et les vespasiennes illuminées. Je pense que nous sommes le 26 septembre et que dans un mois j'aurai soixante-quatre ans.

Ce n'est pas de la mélancolie mais une colère qui me vient contre le temps, l'ordre du monde, l'absurdité qu'il y a à se voir entraîné dans une traversée qui ne vous intéresse pas, promis à un naufrage fatal dont on a horreur et terreur. Les choses sont monstrueuses, et elles ont l'art de ne pas tou-

jours paraître telles, sauf aux moments de clairvoyance, lorsque la vie stagne, lorsque le temps, comme dit l'autre imbécile, suspend son vol. Je pensais que tout autour du globe terrestre, il y a, par centaines de millions, des gens qui essaient d'oublier le contrat qu'ils ont passé de force avec la vie. Moi pas. Et cette prétention n'empêche que je sois un vieux monsieur, négligé, plutôt ridicule, disons, du moins, sans relief ni célébrité d'aucune sorte, et que la dame Pernez, comme les autres, prend pour un défroqué. Ce que je rêvais tout à l'heure est impossible. Est-ce que j'ai oublié ce que je suis à ses yeux? Pouah!

Sa première conversation me revient. Parbleu! Tout conconcorde, tout colle. Elle aussi. Je dois dire qu'elle ne me marquait pas de superstitieuse révérence, comme les autres, mais une espèce de grosse et gaillarde complicité. Elle a dû en connaître dans son existence antérieure! Dans ces pays chauds, ils se promènent en fumant leur cigare, affublés d'un chapeau de carnaval sur des mules à grelots et à pompons et, chacun le sait, leur servante en croupe! Ils font le coup de feu avec les bandits, ils attaquent les trains au nom de la Sainte Vierge et ils amassent des trésors dans les cathédrales jésuites. Conception un peu feuilletonnesque, disons-le; je pense qu'en notre siècle, ils gèrent plutôt des gazettes d'affaires, spéculant sur les mines ou les terrains, torpillant un président pour le remplacer par un dictateur, ou l'inverse. *Ad majorem Dei gloriam!* Et tout ça n'empêche que leur règne est-là-bas aussi, près de finir. Les métis d'Indiens, les Nègres ont secoué leur joug; nos missions scientifiques combattent leur influence. Si je demandais à Laura ce qu'elle pense de ces lascars?

M. Messay en était là de ses réflexions quand il arriva à la Bastille où trôlait un populo plutôt vilain à l'œil. Quelques bonimenteurs en plein vent, marchands de stylos ou de pâte à détacher. Deux brasseries dont l'orchestre donnait une audition gratuite aux gens debout devant la taverne. Une foule en casquette parlant à mi-voix, échangeant des clins d'œil, de furtifs haussements d'épaule. Quelques soldats en kaki, à gueules de souteneurs. Des filles de la rue de la Roquette mêlées aux matrones de quartier et des enfants qui jouaient

entre les pieds des badauds, comme des rats. Triste humanité, d'ailleurs fort contente d'elle-même.

Plus loin, une porte vitrée. Au fond d'un petit couloir, une cloche faite de lampes et de cabochons. Jadis, M. Hippolyte Messay serait entré là, la gorge un peu serrée...

⊡

En rentrant chez moi, je trouve enfin une lettre du sieur Édouard Faches qui me convoque pour samedi après-midi. Comme nous sommes mercredi, il faut croire qu'il n'est pas trop pressé de me voir. On a dû lui rapporter ma demande par téléphone.

Suis-je si désireux que cela de gagner un peu d'argent, même de la façon qu'il m'a fait entrevoir? Sincèrement, je suis moins cupide qu'il y a quinze jours ! La sagesse augmente, c'est-à-dire le dégoût de tout. Ce n'est pas réjouissant. Le plus fort, c'est qu'à chaque fois où je fais le point, où je m'assigne devant mon propre tribunal, je me juge arrivé à la perfection, à la clairvoyance, à l'ataraxie. Et une semaine plus tard, je prends en pitié mes illusions, mes désirs, mes niaiseries de la veille.

Si j'avais mes nouveaux 1 000 francs par mois, je ne sais plus si j'inviterais Laura Pernez... Peut-être est-ce que je couvrirais la famille Daudin de cadeaux ; je placerais (pourquoi pas) une somme sur la tête du poupon, mon presque filleul. Le moindre capital fructifie en trente ans de façon incroyable. Et ainsi, je serais béni plus tard par un jeune crétin qui ne saurait rien de moi, sauf par tradition orale : on lui dirait de M. Hippolyte Messay qu'il fut un parrain modèle, un bienfaiteur. Il finirait, s'il avait des réactions normales, ce jeune homme, par me prendre en horreur.

D'ailleurs, dans cinq ou six lustres, y aura-t-il encore des capitaux, des rentes, des monnaies? Cet appétit obscur d'affection et de reconnaissance pousse chez moi de façon mécanique. Je n'en suis nullement responsable, pas plus que des pensées obscènes ou des grotesques associations d'images. L'homme qui se surveille le mieux laisse passer

ces fantômes. Il est pourtant entendu que je suis un inutile, un égoïste, et très satisfait d'être ainsi.

De tous les côtés, il me semble que je subis des espèces de tentations ou, pour mieux dire, l'intuition de vides, de manques. La vieillesse en somme, la faiblesse organique commencent à produire leurs effets. Ou peut-être bien la solitude, qui n'est permise qu'aux hommes forts ou aux imbéciles. Je suis d'ailleurs un imbécile.

... Non, ce n'est pas vrai. Je suis trop conscient, au contraire. Les vraies bêtes se promènent au bord d'un trou, d'un gouffre sans jamais sentir ce vertige.

XI

C'est dans une petite rue à moitié bâtie, qui descend du rond-point de la Défense. Elle borde des courtils très vieux, des maisonnettes très neuves et déjà lasses, un revendeur de bicyclettes sous une toiture de tôle et une épicerie nickelée. Au loin, la tour altière d'un garage qui arbore le pavillon de je ne sais quelle marque d'essence, semblable aux couleurs allemandes. J'ai dû retourner sur mes pas car j'avais dépassé le numéro que je cherchais partout ; il est rouillé, piqué au milieu d'une murette décrépite, mangée de lierre, qui s'interrompt sur une grille sale.

Le jardin a dû être beau, d'immenses arbres sortent d'une terre qui, heureuse entre toutes, n'a jamais été bâtie depuis le commencement du monde. A une demi-lieue de Paris, qui permet cette chance à un coin du sol ? Des lianes, des orties, un pourrissoir de feuilles et d'herbes, voilà ce qu'est la liberté.

Le *Sanitarium* se présente comme une villa banale et usée, deux étages, une marquise sur le perron. Elle a dû être tenue pour élégante, il y a trois quarts de siècle. On voit parfois des maisons de ce genre sur les photographies des journaux, à propos d'un crime de banlieue. J'ai cherché en vain une sonnette à la grille. En revanche, sur le pas de la porte, j'ai tiré un énorme bouton de cuivre qui semblait ne faire aucun bruit.

Une personne blonde, ou plutôt décolorée, a surgi du couloir verrouillé. J'ai senti qu'il fallait montrer patte blanche.

— Je suis l'oncle de Monsieur Faches. Monsieur Faches m'a convoqué.

Elle m'a fait entrer dans un bureau assez en ordre, trop en ordre dirais-je. Presque rien sur les murs. Des casiers vides comme si on avait vendu la bibliothèque.

— Monsieur le directeur vient dans cinq minutes.

Cette dame n'est pas vêtue en infirmière mais elle a un sarrau gris. Elle est maquillée, je ne pense pas que ce soit une servante car je me suis permis de lui dire :

— C'est bien calme ici... A la bonne heure !

Et elle a répondu :

— Oh ! en ce moment, il n'y a pas grand monde. On est en pleine réorganisation.

Je reconnais là une formule de M. Édouard Faches, un mot d'ordre en quelque sorte. Je suis prêt à demander :

— Vous êtes sa secrétaire ?

Mais j'entends une voix qui, si j'ose dire, chuchote impérieusement dans le couloir :

— Dora, Dora, bien quoi ? Tu t'amènes ?

Et ainsi je comprends à la fois que j'ai affaire à ma nièce de la main gauche, à une esclave, et que le maître veut lui donner des consignes avant de me recevoir... D'ailleurs, on palabre à mi-voix dans le vestibule. Et Dora reparaît, en blouse blanche, et me prie de venir à sa suite.

Nous prenons l'escalier puis des montées plus modestes, comme pour aller à l'étage des domestiques. Là, un ancien atelier de peintre, où je reconnais les tapis berbères, le lampadaire projecteur et la boîte à radio que j'ai vus naguère dans l'appartement démeublé d'Édouard... Tiens, il a donc transporté ici ses pénates, son foyer, ses autels ?... Un divan de velours noir dans un coin rend le lieu habitable.

Voici Édouard, d'ailleurs. Toujours élégant, majestueux, maître de ses gestes. C'est tout juste s'il ne me serre pas dans ses bras, lui qui a mis trois semaines à me répondre. Pour avoir barre sur lui, je commence :

— Bonjour, je suis venu. J'avais d'ailleurs téléphoné. Cette demoiselle, c'est ton amie Dora ?

— Oui, et la secrétaire générale.

— Et tu as beaucoup de personnel?

— Suffisamment. On fera mieux bientôt.

— C'est ici le *Sanitarium*? Je n'ai pas vu de plaque.

— Non notre principe est la discrétion. Il ne faudrait pas donner aux clients l'impression qu'ils sont dans une maison de santé.

— Beaucoup de clients, déjà, je suppose?

— Pas trop mal. Un début.

Édouard me regarde férocement avec ses gros yeux pâles. Il a compris que j'ai fait mes observations et que j'ai, moi, le sens critique. Sur sa personne physique, rien à dire du reste. Il s'épanouit de prospérité. Ses habits sont d'un tissu épais, admirable, que je suppose très cher. Même il fait un peu contraste avec les aîtres de sa villa. Il va sans doute me débiter un discours préparé, lorsque je contre-attaque :

— Et le docteur Varvoglou, il va bien?

— Très bien, le vieux Nick, très bien...

— J'espérais le voir ici.

— Il n'est pas à Paris en ce moment.

— En vacances? C'est bien naturel. Il n'y a ici que les miteux mais les gens d'affaires sont déjà rentrés. Voilà même pourquoi nous nous rencontrons, mon cher Édouard, le 29 septembre; chacun représentant sa catégorie.

Il sourit avec condescendance comme un homme sérieux qui admet que les humbles fassent de l'esprit. Puis gravement :

— Le docteur Varvoglou est à l'étranger et pour une période indéterminée. Voyage d'études.

— Mais alors, vous n'êtes plus associés?

— En principe si, mais il ne pourra rentrer qu'après certaines formalités administratives car il est étranger, lui si Français de cœur, et on lui a retiré sa carte, par suite d'une erreur.

— Il a été expulsé, quoi? dit tout à trac Hippolyte Messay.

Son neveu ne sourcille pas mais empreint sa face pâle d'une tristesse impassible et il détourne les yeux. Je jubile *in petto* car je vérifie une fois de plus mon étrange pouvoir sur cet individu que je hais, qui se sait haï, et qui ne peut rien contre ma présence. Dès que je suis devant lui avec

une mine de componction, dont je voudrais bien voir l'effet dans une glace, il ne soutient pas mon regard. Il confesse des choses qu'il avait résolu évidemment de cacher. Si, tôt ou tard, quand il paraîtra devant une table verte, flanqué de deux anges gardiens en uniforme, je pouvais être le juge d'instruction, l'inculpé ne ferait pas long feu. Comme c'est bizarre, moi qui n'ai jamais intimidé ni magnétisé personne ! Moi qui suis un faible, sans entregent. Ah ! M. Fèvre-Claisois, mon respecté directeur rirait bien s'il voyait le lapin à son tour devenu chasseur...

En y pensant, je devine à présent pourquoi Édouard Faches fait de moi une haute estime. Opaque à tout le monde, il se sait transparent pour moi. Et je me rappelle les services qu'il attendait de moi, de son sorcier habituel... Un petit mouvement d'orgueil me traverse, me donne de la joie, du *tonus*, comme on dit. D'un air épanoui, je déclare :

— Il faudra user de toutes tes influences pour que Varvoglou revienne. Ça ne doit pas être difficile avec tes relations. Et il m'a paru une intelligence d'élite.

En même temps, je voyais dans le brouillard des rêves le museau de fouine de ce métèque, derrière des barreaux et puis sa tête frisée, sans col, passant dans les couloirs d'un greffe. Images plaisantes. Je tape sur le genou d'Édouard et je lui cligne de l'œil.

— Est-ce qu'il était réellement médecin ?

— Mais bien sûr, docteur de l'Université de Smyrne et d'une autre en Amérique.

— Enfin, il n'avait pas le droit d'exercer ici, si je comprends bien.

— Avec tous ces règlements, si on va par là ! Mais...

— Et dis-moi. Pas de sales histoires : certificats à la manque, ordonnances usurpées, voire un petit service rendu à une dame ennuyée ?... Avortement, quoi ?

J'ai parlé tout bas, en vrai complice, qui trouverait la chose toute naturelle. Édouard a tiré son étui de fumeur et tapote une cigarette avec un geste dégagé qu'il a vu au cinéma. J'ai un tel désir de le percer à fond que je me compromettrais avec lui, pour lui. Tentation subtile ! Je passe mon temps, en somme, à subir des tentations... Faire comprendre à

Édouard qu'il a affaire à une vieille fripouille comme lui, que je ne m'étonne de rien, que l'on peut me parler à cœur ouvert ah ! ce serait un plaisir divin !

Afin de poursuivre mes avantages, je lui dis :

— Et ta femme, ton beau-fils, tu as de bonnes nouvelles d'eux ? Il doit être grand, le petit à cette heure !

— Oh ! dit-il, merci. Ils vont très bien. Le gars a dix-huit ans et s'occupe de films. Il est programmateur dans une grande maison. Il saura nager. Sa mère est encore à Cannes, où, tu sais, elle a sa villa.

— Et toi, on ne t'y invite pas ?

— Si, mais j'ai mon boulot ici.

— Et c'est mademoiselle Dora qui est devenue ta collaboratrice ? C'est très bien. J'étais venu te rappeler que, moi aussi, je pourrais collaborer. Mais j'ai peur que le *Sanitarium* ne soit en pleine réorganisation, comme tu dis...

Édouard se promène de long en large sur le tapis moelleux et, retroussant son veston, tient une main dans sa poche-revolver. Il semble méditatif et reste taciturne. Au bout de trente secondes, je reprends :

— Bref, tu m'as convoqué, ce dont je te remercie, mais tu n'as rien à me dire...

Ses yeux de faïence reviennent à moi et, enfin, il reprend, badin ma foi !

— Ça dépend, mon cher oncle Hippolyte, ça dépend de bien des choses. *Primo* : est-ce qu'on peut compter sur vous, mais là, compter comme sur un copain et un type à la redresse ? *Secundo* : avez-vous besoin d'argent ? Je dis les choses comme elles sont. Je ne suis pas dans la littérature, moi.

— De quelle somme est-ce que je pourrais avoir besoin ?

— 500 francs tout de suite, une provision ou plutôt un cachet. Je ne peux pas mieux en ce moment-ci.

— Un cachet ? Je préfère qu'on dise des honoraires. Traitement serait encore plus beau.

— Pour du régulier, on verra après. Je parle de cachet parce qu'il y a d'abord une mission à remplir, une mission unique et délicate.

Je ricane :

— Il ne s'agit tout de même pas d'assassiner quelqu'un ?

— Oh ! voyons !

— D'abord, je ne suis pas médecin, moi, et notre ami Varvoglou aurait présenté plus de garanties.

Édouard continue sans doute à me trouver fort spirituel mais il n'a pas le temps de sourire. Et il me dit :

— Rien de dangereux. Mais quelque chose, une combine que je ne peux pas suivre, moi, ni personne de mes relations. Il faudrait un idoine comme vous... D'ailleurs, il ne s'agit pas encore de travailler ici avec la clientèle. Il n'y a pas encore de clientèle ici, ou pas la peine d'en parler... Il y aurait à opérer sur un sujet de la famille, ou enfin presque... C'est par Dora que je suis sur la piste...

— Et dis-moi, la chose serait urgente ?

— Très. Je suis plutôt gêné en ce moment et tout risque de sauter si on ne trouve pas un truc, celui auquel je pense. C'est bien pour vous que je ferais un sacrifice.

— Si tout saute, comme tu dis, qu'est-ce que tu deviens ?

— Moi ? Je ne sais pas. Nous deux Dora, on s'embarque pour le Maroc et on va ouvrir un bistro dans le bled. Encore faudrait-il un petit capital. Sans ça, *couic*.

— *Couic* ?

— Oui, mon honneur exigerait que je me périsse.

— Et ta pauvre femme, à Cannes ?

— Elle, la carne ? (je cite littéralement) elle le garde, son fric et elle ne ferait même pas de frais pour mes couronnes. Je lui ai déjà écrit six fois et j'ai été la relancer sur place, avec Varvoglou. Elle ne veut plus rien savoir, et elle m'offre sans cesse de divorcer.

— Eh bien ! divorce...

— Non, Dora n'a pas un sou et je n'ai, de ce moment, personne en vue.

— Personne de solvable ? Pas d'héritière borgne ? Pas de châtelaine sans hypothèque ? Pas de rombière à jupon de pilou ?

Édouard trouve que j'exagère et fait avec sa langue un petit signe d'agacement. C'est une manie orientale, une façon de dire *non* ! avec goujaterie, qu'il a dû prendre à cet excellent vieux Nick. Je suis obligé de le rassurer sur mon sérieux en me levant, et je dis soudain :

— En trois mots : avance la petite somme, et de quoi s'agira-t-il ?

— Tout à l'heure, on en parlera.

◘

Ayant ainsi causé cinq minutes, pas une de plus, j'ai demandé à faire le tour du propriétaire. Dora a reparu et Édouard lui a dit en me présentant :

— Embrasse-le, va, c'est mon oncle, tu sais, et un copain, un associé. C'est lui qui va s'occuper de madame Chausserette. Il est bien choisi, hein ?

— Oh ! s'écrie-t-elle avec suavité (Dora n'a rien d'une créature capiteuse faite pour la perdition des hommes. Elle est blonde-platinée, le mot technique me revient à présent. Plutôt maigre et pâle, la figure osseuse et féline. Une certaine façon soumise et inquiète de regarder son Édouard. Elle l'admire, elle le sauverait s'il fallait. Elle irait se faire guillotiner à sa place. Parfaite compagne d'un bandit, telle je me la représente. Après tout, ce n'est peut-être qu'une pauvre fille, sotte et crédule, comme il en est tant...)

— Chausserette, *qu'ès aco ?...*

J'avais le chèque dans ma poche, un chèque vite gribouillé, vite signé, dont je me demandais s'il avait une provision. Bien sûr, à ce moment-là, je n'avais cure de l'argent. J'avais exigé la somme pour jouer mon rôle, pour entrer en complicité, pour donner confiance par des procédés qui ailleurs inspireraient la méfiance... Où la curiosité peut pousser un honnête homme ! Édouard n'allait certes pas deviner de telles complications. Pour lui, je suis un besogneux à tout faire. Mon rôle, je suppose, n'était pas mal joué. Mais il pense à autre chose que sa dame Chaussette, Chausserette... Le voilà donc qui dit à la poule :

— Monsieur Messay voudrait bien jeter un œil sur nos locaux. On peut y aller ?... Oh ! il est dans la combine.

— Ils sont tous dans le petit jardin, répond-elle. Pour le thé.

— Alors, descendons par l'escalier B.

L'escalier B prend au premier étage. Mais d'abord, on ouvre

devant moi une assez grande salle, plutôt mal tenue, meublée de sièges d'osier, tables et fauteuils. De vieilles revues qui traînent. Un jeu de jaquet ouvert. Une boîte à ouvrage, pleine de laines de couleur. Le jour avare pénètre par une verrière démodée en style roseau qui a pu faire l'orgueil d'un artiste vers 1895.

Puis je jette un coup d'œil sur une, deux petites chambres presque semblables à des chambres d'hôtel, car, chose bizarre, chaque porte montre un judas vitré, comme dans les hôpitaux. Dora, timidement, fourgonne dans une des serrures. Je fais un pas. Commode avec cuvette et pot à eau. Odeur classique de formol éventé. Je remarque que la porte, de l'intérieur, n'offre même pas une poignée. On doit pouvoir enfermer le pensionnaire.

L'escalier B n'a même pas une moquette percée, comme l'escalier A que nous prîmes en montant. Il débouche sur un petit perron d'où l'on domine un enclos tout vert. Des murs hauts, vêtus de lierre. Et du lierre rampant couvre aussi une espèce de pelouse ronde comme un bouclier végétal. Des tiges folles d'iris perçent là et là ce couvercle. Une allée caillouteuse.

Dans un coin, derrière des buis, voilà soudain ces messieurs-dames assis bourgeoisement devant des guéridons de zinc. Ils sont huit en tout, les messieurs-dames. Édouard Faches les salue en disant :

— Bonsoir, bonsoir. Ne vous dérangez pas pour nous. Monsieur le Professeur va s'asseoir un moment auprès de vous pour se mettre dans l'ambiance... Ne dérangez pas le Professeur.

...Pas de danger. Ce sont des vieillards tremblants et aphones. Et personne ne me regarde. Un homme parmi eux, un grand sec, en tunique de molleton, un énorme ruban rouge à la boutonnière. Je surprends son regard vague, sa face émaciée et immobile. Son menton remue continuellement comme s'il mâchait d'anciennes paroles qui remontent de la gorge, du passé. Est-ce lui le Professeur ?

Un autre, plus vieux encore mais tout petit, avec des poils follets de nourrissons sur sa calvitie rose. Il tient un album sur papier glacé. J'entrevois des images : un canard vert, un Chinois et la lettre C dans un coin. C'est un abécédaire. A

côté, les dames ; l'une congestionnée, presque violette, hydropique, je pense, qui tourne vers moi des yeux injectés de sang. Puis les autres que je regarde en bloc et dont je ne conserve qu'une image brouillée, piquée de détails : un médaillon qui contient une photo encadrée — une guimpe de dentelle sur un buste noir, soie ou faille — des lunettes jaunes sur un nez à demi rongé de lupus.

Je dois dire qu'il y a sur les tables quelques tasses et d'humbles gâteaux secs. L'une des dames semble mastiquer, ronger plutôt à la façon des lapins. Personne ne parle. L'une d'elles m'a souri, il me semble. Le vieux chauve a fait entendre un grognement. L'autre, le maigre, a gardé son impassibilité militaire. Il fixe à l'horizon son regard altier. J'ai su après que c'était un ancien officier d'artillerie, baron, paraît-il.

Ils ne semblent pas malheureux. Ils vivent au *Sanitarium* comme dans une pension de famille, où nul ne songe évidemment à les brimer. On ne les tue pas, on ne les soigne pas, j'imagine. Ils sont murés chacun dans son gâtisme que veut un orgueil ou une résignation. Ils se saluent les uns les autres, ils ne se parlent pas. Quelquefois, l'un d'eux monologue et aucun ne l'écoute. Ils ont tous des souvenirs à ruminer ; rien de la vie extérieure ne les touche plus guère. Peut-être en est-il dont le cerveau est entièrement vide, et comment plaindre cet état de végétation ? Inutiles, dépossédés de tout, d'eux-mêmes, bons pour mourir bientôt... eh ! ma foi, quelle différence avec tant de gens qui se croient actifs, utiles, avec des sages, avec des saints ? Le même saut dans un trou sans fond, voilà ce qui les attend, ni plus ni moins que les ministres en exercice, les bons vivants, les banquiers, les intellectuels agités... Édouard Faches n'est peut-être pas le tortionnaire que j'imagine. Il joue devant eux le rôle du Démiurge avec nous. Il les laisse probablement en paix, ce que l'Autre fait rarement. Et s'il a trouvé moyen de se faire payer pour ça, c'est qu'il n'est pas un philanthrope de profession mais un marchand de soupe.

Je me suis assis avec lui à un guéridon un peu écarté. Dora est partie relancer dans la cuisine, dont on voit la fenêtre au rez-de-chaussée, une souillon en bonnet bleu.

— On peut parler ? dis-je à mi-voix.

— Oui, ils ne pigent rien, surtout quand on parle vite.

— Mais, dis donc, murmurai-je, tes pensionnaires ont l'air plutôt mal en point? Il n'y a pas de pertes?

— Deux ou trois sont déjà partis; ils ont attendri leur famille.

— Ce n'est pas ça que je voulais dire...

— Ah! des pertes? Non, personne jusqu'ici. État sanitaire absolument parfait.

— Compliments. Et alors plus de médecin attaché à l'établissement? Ton Varvoglou aurait pu hâter certaines radiations du contrôle.

Édouard hausse les épaules et me jette un regard scandalisé :

— Idiot, ce que vous dites là. Vous croyez qu'on tient à s'attirer des inspections?

— Non. Mais des successions, des héritages?

— Tous ceux qui sont restés, me dit-il, ne présentent aucun intérêt pour personne. Rentes viagères, incessibles. Vous voyez que nous souhaitons qu'ils durent cent ans et plus.

— Et les frais généraux, alors?

— Je voulais dire que, si la boîte était pleine, on ne travaillerait pas à perte mais en si petit nombre comme ils sont, que le diable les emporte!

— Et pour accroître l'effectif?

— Il faudrait de grands frais pour installer la maison, pour faire de la publicité, mettre tout le confort. Ça coûterait chaud, la réorganisation. Vous comprenez pourquoi ça ne gaze pas beaucoup. C'est le cercle vicieux de toutes les affaires. Dépenser pour toucher : bien. Mais il faut toucher pour dépenser.

— Alors, il manque un capital?

— J'y comptais avec Varvoglou, qui a des relations épatantes. Mais depuis son départ, son expulsion, comme vous disiez, je ne vois plus beaucoup venir le commanditaire.

— Mets-toi en société anonyme. Il y a tant de poires qui...

— Pas besoin de grouper des centaines d'actionnaires. Un seul appui nous suffirait. Et je l'ai trouvé en principe. Mais pour passer à l'action, il faut une influence, et voilà pourquoi j'ai pensé que vous...

— Ah! nous y revoilà. Et bien, allons causer de l'affaire! Vous parliez d'une dame Chausserette?

— Tout à l'heure. Il faut d'abord que je leur en donne pour leur argent et on va faire une première expérience... Le Professeur est là.

— Qui est-ce le professeur?

— Mais vous, parbleu ! vous, mon oncle !

Il se lève et, avec une gravité impayable, il s'adresse à ses vieillards :

— Mes chers amis, dit-il, puisque nous formons ici une véritable communauté, une fraternité, dans cette retraite calme et... euh ! spirituelle du *Sanitarium*, je vous ai annoncé aujourd'hui une petite conférence-lecture du fameux professeur Messay, grand historien des religions, comme vous savez, et qui a accepté de venir parmi nous ce soir.

J'ai encaissé assez bien le coup. C'est moi, le professeur? Édouard n'a pas beaucoup d'imagination. Il annoncerait aussi bien un prestidigitateur ou un clown, ou un chanteur à voix. Les pauvres gens sont restés impassibles. Ils se sont à peine détournés vers nous et j'en profite pour prendre le bras d'Édouard, lui dire à l'oreille :

— C'est cela, ton idée?

— Pas encore. Une expérience, je vous dis. Venez, je vous ai fait préparer un peu de mise en scène.

Je le suis donc, le rouge aux joues, et toujours cette impression singulière d'avoir une ruche dans les oreilles, de sentir mes doigts comme morts à la main gauche. Ah ! ces comédies, ces émotions ne me valent rien. Le cailloutis de l'allée. Une branche de buis qui me frotte au passage. Le perron que je monte comme les marches d'un échafaud.

Dans le petit corridor, voici Dora, parée d'un sourire niais, presque hagard. Elle tient sur ses bras une étoffe noire, une espèce de voile en lustrine comme les photographes professionnels. Non, c'est une souquenille, une robe, une toge d'avocat ou à peu près. On me fait tourner. J'ai déjà les bras dans les manches larges. L'étoffe est trop longue. Édouard m'affuble. Dora agrafe le col. Pas de glace dans ce vestibule. Je dois être grotesque mais je voudrais tant me voir.

— Ça va, dit M. Faches, où sont les bouquins?

Elle tend une brassée de livres qui gisaient sur une chaise : de pauvres livres déchirés, des couvertures bariolées, des illus-

trations grossières. Il y a le *Livre des Esprits*, d'Allan Kardec, un *Almanach du plan astral* (qu'est-ce que ça peut bien vouloir dire?) une vieille *Bible* à cartonnage noir, publiée à Nîmes. Il y a aussi *la Clé de la chance*, ornée de la reine de pique et du valet de carreau, et jusqu'à une brochure sur l'*Occulte à l'Exposition de 1900* qui a dû être ramassée dans une poubelle.

Je tiens ces misérables paperasses, je les feuillette d'un doigt critique. Je sais que Dora et Édouard m'observent avec inquiétude. Ils ne pensent pas à me trouver ridicule dans mon peignoir de deuil.

— En voilà une collection ! D'où est-ce que vous tenez ça ?

— C'était dans un placard. On a trouvé ça en arrivant.

— Les anciens locataires... explique la jeune personne.

— Ça ne vaut pas un clou, dis-je. Qu'est-ce que vous imaginez que je vais en faire ?

Édouard, qui porte beau en temps ordinaire, semble tout déconfit et timide lorsqu'il s'affronte à des questions intellectuelles. Il me dit presque humblement :

— J'ai pensé que vous pourriez peut-être leur en lire un peu, à mes types. Ça leur relèverait le moral et ça les consolerait. Ça a l'air religieux, quoi ! et scientifique. Non, je veux dire... enfin quelque chose de noble, d'idéal... et spirituel... je ne connais pas le truc des mots. Spirituel.

— Spiritualiste ?

— C'est çà. Allez-y, pour ce que ça vous coûte...

Je trouve que la farce commence à être drôle et, au fond, voici une bonne occasion de démontrer la facilité de ces impostures que perpétuent encore des millions de pauvres êtres, dont vivent des milliers d'exploiteurs... Évidemment, la comédie est presque trop commode à jouer, et le public, quel public ! Cette demi-douzaine de gâteux qui n'ont plus la parole humaine, qui sont sourds plus qu'à moitié et à qui mon Édouard veut distribuer un peu de spiritualité, comme il dit (ou plutôt, essaie de dire), entre des petits fours poussiéreux et une tasse de thé rance...

J'ai repris la liasse de bouquins ; ils sont maculés autant que débrochés. Peut-être appartenaient-ils à la cuisinière de céans, qui avait de l'âme. Peut-être ont-ils servi, en partie, à allumer le calorifère du sous-sol.

Je prends la *Bible*, un peu plus correcte d'aspect que les autres, impression dense et papier pelure. *Chroniques*, chapitre 22, *Néhémie*, *Job*, *Proverbes*, les titres roulent sous mon pouce.

Au fond, il est difficile de toucher ça sans allumer au fond de soi une sorte de mauvaise humeur. Répulsion ou attrait? Autre chose d'en décider. Je crois que la première recouvre le second ; c'est un réflexe de défense. Ces histoires-là ont été si longtemps dangereuses pour l'humanité, le restent peut-être encore. On les palpe avec le même sentiment qu'on toucherait la peau d'un serpent mort, sa tête sèche qui renferma, jadis, les crocs venimeux. *Ezéchiel* 34, *Jonas*, *Amos*... et puis voilà les Évangiles qui arrivent.

— Non, pas ça ! dis-je enfin. Ça fait un peu trop sérieux pour tes pensionnaires. Et puis ça n'est plus très, très...

— A la page, hein? fait Édouard avec satisfaction. Je pensais bien qu'il y a là des trucs démodés. Mais, je vous répète, on ne fait aujourd'hui qu'une expérience. On voudrait voir, nous deux Dora, quel effet vous produisez avec des discours à la noix.

Alors, je prends le livre le plus gris, le plus sévère dans le reste du lot. Le titre, chose curieuse, m'a déjà échappé. Il était long et inintelligible. Je me rappelle le nom de l'auteur : Barnes ou Barles. Je parcours quelques pages et je glisse mon index.

— Allons, on essaiera de ce produit-là !

Édouard s'épanouit. Il me précède, reparaît sur le perron, saisit deux chaises d'un poing solide et me voilà au petit carrefour des allées devant les tables.

Dora a suivi et je la sens derrière moi, car elle est parfumée, d'un parfum agaçant, excessif.

— Mesdames, messieurs, mes chers amis, commence Édouard, vous allez écouter la première lecture-conférence du professeur Messay, offerte par le *Sanitarium*, et nous remercions tous l'éminent et intéressant visiteur auquel la science, la technique, la philosophie sont, en quelque sorte, méritantes, non, redevables, de recherches des plus curieuses et originales dans le domaine des questions qui nous passionnent tous, j'ose dire, tant que nous sommes, et spécialement...

Il menace de bafouiller tout à fait. Il s'arrête et tapote sur le zinc d'une table vide, faisant sauter des brindilles mortes qui la recouvrent. Est-ce pour demander le silence?

Les pensionnaires sont pourtant bien sages. Ils ont fait l'effort de se tourner à peu près vers nous. Même deux femmes ont râclé le gravier de leurs chaises pour se rapprocher. Le vieil officier desséché a toujours son regard vers l'infini. Un coup de canon ne le troublerait pas. Son voisin congestionné lui a saisi les deux bras, lui fait virer le torse.

J'ai devant moi ces tristes mannequins et je subis leur présence comme une densité, une lourdeur devant moi. Je m'exprime mal, n'ayant pas l'habitude de cette sensation-là. Je ne suis pas l'homme des exhibitions en public. J'ai horreur de paraître, d'élever la voix. Je n'ai jamais pu supporter un meeting politique, même aux côtés de Rochénard... Je rougissais de honte, de gêne quand un orateur pérorait auprès de moi, comme s'il m'eût transféré son impudeur, son ridicule. Et je sais bien pourquoi, en 1894, j'ai refusé de m'affilier à la Loge de Grenoble. Santoz, du *Progrès Dauphinois*, voulait absolument que je fasse le saut. Je serais peut-être devenu riche. On m'aurait poussé, soutenu. Je n'aurais pas vivoté comme j'ai fait. Mais à l'idée de passer par les épreuves du début, de figurer dans les cérémonies rituelles, de me déguiser, de porter les accessoires, j'ai renâclé, et plus encore en pensant que je rencontrerais aux séances, aux tenues comme ils disent, tel et tel personnage de la ville, paré d'un collier ou d'un tablier, et que j'écouterais des discours, que j'applaudirais, que je sortirais avec la bande pour échouer dans les cafés de la place Grenette...

Non, vraiment... et voilà que maintenant, je me prête à une mascarade, la tête brouillée, les yeux vagues, dans un jardin de Courbevoie pour qu'Édouard fasse son expérience. Est-ce moi le cobaye ou les pauvres types séquestrés au *Sanitarium*? Est-ce moi d'abord qui suis ici et qui sens les molles réflexions que je viens de noter, les souvenirs incohérents aussi défiler dans ma tête passive, tandis que je lis?...

Car je lis. Ma bouche lit. Et mon regard, que j'ai eu du mal à accommoder, transmet des lettres, des sons à cette bouche qui remue sous mes lunettes. Je sens l'odeur de vieille lustrine

de ma souquenille burlesque. Je dois ressembler à un potard ou à un interne dans un lycée de province. Est-il possible que cet affublement me donne un air respectable, magique, sacerdotal ?

Oh ! il n'y a pas de scandale, pas de révolte. Édouard, assis à ma gauche, écoute aussi pieusement que ses victimes. Car je lis. Ma bouche continue de lire. Des choses folles, extravagantes. Voyons si, d'après les bribes, je reconstituerais...

La correspondance entre les sept Éléments est établie par le principe originel de la science occulte, et ainsi la forme vitale du sang est subordonnée à la force sensitive ou mouvement qui obéit au fluide électro-magnétique ou astral du souffle de vie. Plus haut, se situe l'âme ancestrale qui est lumière et chaleur, et enfin le pur esprit, volonté céleste que les sages hindous ont nommée Atma et les chinois le Wun. Suivant la tradition certaine que nous ont léguée les colonies atlantes, successeurs de Lémuriens, le soleil noir et le soleil blanc alternent sur la droite et sur la gauche de notre organisme planétaire...

Et il était question aussi du Zodiaque dans ses rapports avec le corps humain, le Capricorne gouvernant les genoux, le Verseau, les chevilles ou les pieds, et de Trinités maternelles, servantes, intellectuelles, que sais-je? Et de l'État purgatorial qui renfermait l'*ego* cosmique dans le Kama-Loka ou quelque chose d'analogue... J'aurais pu intervertir les lignes, les paragraphes sans causer de catastrophes. Je l'ai fait probablement. J'aurais aussi bien lu du polonais ou du lanternois. Le plus fort, c'est que j'avais conscience d'affermir ma voix, de poser peu à peu des accents majestueux et magnifiques... Ah ! oui, l'imposture est facile. Une guenille noire, un trémolo, une tête replète et grave dans mon genre, de pauvres crétins pour écouter et contempler tout cela, et voilà une religion fondée.

Toutefois, je n'osais guère lever les yeux sur l'auditoire, m'humilier en reconnaissant sa torpeur, son hébétude. C'est à la fin de ma lecture que j'ai pris un peu d'aisance, de liberté, et parce que j'avais lu pendant un bon quart d'heure. Alors, j'ai vu cette chose effrayante, qu'Édouard Faches, une brute, n'a pas remarqué, lui :

Mes gens, sauf la momie militaire, me dévoraient du regard avec une ardeur, une avidité qui est peut-être la dévotion, l'extase. Ces mots absurdes que j'avais déversés sur eux les baignaient dans une joie, une espérance exquise, sublime. Ils n'avaient rien compris parbleu ! Peut-être rien entendu

mais ils avaient reçu les effluves d'en-haut. Ils communiquaient par leur âme à ce vide qu'on suppose rempli d'âme et que j'étais censé leur ouvrir. Ah ! supercherie atroce... Il eût été moins ignoble de les battre, de les torturer, de fouler aux pieds, sur le gravier de l'allée, ces vieillards misérables.

J'ai senti une sueur froide, celle du remords, je pense, succéder à la transpiration qui ne m'avait pas quitté de l'après-midi. Je suis peu sensible au monde extérieur. Mais je remarque maintenant que cette journée d'automne était chaude. Le soleil doré avait baissé peu à peu, c'est-à-dire que ses rayons se réfugiaient dans la cime paisible des arbres. Il passait parfois une auto grondante dans la ruelle, de l'autre côté du mur, et certes personne, au dehors, ne soupçonnait une si bizarre cérémonie.

J'ai littéralement tourné les talons, j'ai pris jusqu'au vestibule, et sur les marches j'ai buté du pied dans un pan de la robe noire, qui s'est déchirée.

Dora et Édouard m'avaient poursuivi. Ce dernier m'a tapé sur l'épaule :

— Épatant ! L'expérience a réussi. Beaucoup d'autorité. Et photogénique ! Pas, ma cocotte ?

— Oh ! oui, approuve la demoiselle, avec son sourire de chat sauvage.

J'ai jeté le bouquin, dont les ficelles craquent. Il rejoint le tas des autres brochures. Je boude. Je demande brusquement, en arrachant la souquenille :

— Qu'est-ce que c'était, d'abord, que cette soutane à la manque ?

— Mais, dit Dora, simplement une blouse à mon oncle à moi. Il était manutentionnaire à la bibliothèque Carnot. Et il était grand, le pauvre, si grand !

— Et c'est vous qui avez eu l'idée de cette mi-carême ?

— Nous deux Édouard, on avait pensé, pour l'expérience.

— Je m'en fiche. C'est fini, je ne veux plus me livrer à des simagrées pareilles. J'aime mieux, tenez...

J'ai fouillé ma poche, tiré mon portefeuille et saisi le chèque. Édouard me prend par le poignet... Non pas furieux mais pleurnichard :

— Mon oncle, mon oncle Hippolyte (jamais il ne m'a supplié ainsi), gardez ce chèque. Vous ne pouvez pas nous plaquer dans une circonstance pareille.

— Si, si ! J'en ai assez. Et vous avez déjà abusé de moi.

— Nous, vous ? Voyons, écoutez un peu...

— Je n'écoute plus rien.

Du coup, il me pousse vers la pièce voisine, qui se trouve être un office carrelé, tapissé de faïence, et d'ailleurs pas très net. Il ferme violemment la porte de la cuisine, où la souillon pourrait nous écouter. Et avec non moins de violence, il dit :

— C'est une question de vie ou de mort pour la boîte, pour ma situation, pour moi ! On est à la côte, là ! La maison n'est pas payée. Du moins, 7 000 francs d'acompte sur 200 000. La première traite est déjà arrivée, la seconde va s'entasser sur la première. Il nous faut 300 billets pour tout régler, pour faire les réparations, pour installer une clientèle convenable, pour nous payer un comptable, un gestionnaire si vous voulez, et puis un docteur, un vrai...

— Ah ! et Varvoglou, ce vieux Nick ?

— Varvoglou ? Il a filé en m'emportant 10 billets en espèces, sous prétexte qu'on lui devait ses honoraires. Voilà ton Varvoglou !

— Mon Varvoglou ! Eh bien ! Édouard, elle est raide !

J'ai crié. Un silence suit cet éclat, pendant lequel chacun médite sur le retentissement des paroles prononcées. Bouffonnes ou tragiques, les paroles. Dora, assise sur un escabeau, pleure, ou du moins renifle ; elle se tamponne précautionneusement les yeux, serre un mouchoir sale, roulé en boule, comme les petites filles...

Je reprends avec douceur.

— Et alors, la situation est si mauvaise ?

— Pire que ça. Bien simple : si votre coup rate, je me fais sauter la caisse.

Dora, cette fois, cesse de sangloter et regarde son héros de bas en haut, les yeux noyés d'admiration humide. Il est si agité, Édouard, si nerveux, tremblant presque que je le crois sincère. Je jouis intensément de cette scène qui me venge de bien des choses, qui me fait sentir mon pouvoir et qui pique

encore plus ma curiosité ! La honte de tout à l'heure est amortie, effacée. Je reprends un mot singulier d'Édouard. Il s'agissait de *mon* coup à moi, comme de *mon* Varvoglou un peu plus tôt. *Mon* neveu a de curieux possessifs.

— Qu'est-ce que c'est, *mon* coup? Ce coup sur quoi tu comptes? Le coup dont on a fait l'expérience?

Édouard est calmé brusquement. Il m'asseoit sur un autre escabeau, s'asseoit de façon à me serrer presque les genoux ; il dit à Dora :

— Envoie la bonne au diable, où tu voudras, chercher des timbres, du fil, ou desservir au jardin. On va expliquer à mon bon oncle, au professeur, le cas de madame Chausserette.

◘

... Et j'ai entendu l'histoire de madame Chausserette sans sourciller. Car je commençais à me sentir blindé. Mieux vaut d'ailleurs le masque bellâtre et les yeux cyniques d'Édouard Faches, à trente centimètres de mes yeux, que les têtes, dans le jardin, hagardes et confiantes, des malheureux pensionnaires, mes ouailles, mes victimes. Ah ! fi...

XII

Il a fait une journée chaude, dorée, molle. L'automne doit être bien agréable pour ceux qui, vu leur âge, ne pensent pas à l'hiver... Je suis cependant resté chez moi tout l'après-midi. La concierge, avec le courrier, m'a apporté un petit paquet ficelé, que je n'ai pas encore osé ouvrir. Je sais d'ailleurs ce qu'il y a dedans. En le palpant, je le devine encore mieux.

Le papier de soie porte la marque d'un chapelier de la rue Saint-Sulpice. On voulait que j'y aille moi-même faire l'achat. J'ai refusé net.

— Bon, a dit Édouard. Dora ira, elle. Elle n'a pas froid aux yeux, hein, cocotte?

Je serais curieux de savoir quelle mine cette poule décolorée a pu faire dans une maison de commerce respectable, et comment elle a su demander la chose. Tiens ! Ai-je tant la pudeur des mots ? Ça s'appelle un col romain ; ça se compose d'un plastron d'étoffe noire et d'un tour de celluloïd.

Cet accessoire est rudement difficile à mettre, ou plutôt à faire tenir. Les branches se joignent mal derrière le cou, se décrochent, remontent. Il est vrai que la demoiselle a dû choisir trop large. J'ai naturellement l'air d'un clergyman négligé. Il me semble que les vrais, ceux d'Angleterre, sont plus corrects. D'abord, ils ont, je crois, des cols montants échancrés sur une bande de linge blanc. Enfin, le déguisement suffit mais, avec cette température, je suis condamné à croiser, à serrer un cache-col par-dessus...

Si je n'avais pas fait vœu de noter sagement mes impressions, de me forcer ainsi à la patience, je ne serais ni bien tranquille ni bien fier. On dirait qu'un personnage étranger, équivoque, se promène, telle une bête en cage, dans le logement de M. Messay, tapote sur les tablettes, remue çà et là un bibelot, va soulever les rideaux dans leur âcre odeur de poussière, regarde à travers les vitres (décidément, il faudra les faire nettoyer) le talus du Père-Lachaise, sa verdure fausse et perpétuelle, les familles assises sur les bancs de l'allée, le long de la grille qui borde l'avenue.

◘

...La nuit tombe déjà à sept heures. J'ai cassé la croûte dans la cuisine, au-dessus de mon évier. Est-ce que j'aurais double vue ? Je sentais, depuis un quart d'heure, une gêne, comme la présence proche de quelqu'un qui allait venir m'importuner. Et pan ! à six heures et demie, un coup de sonnette. Puis un autre après intervalle. J'ai tressailli, je n'ai pas été ouvrir.

Quand la personne a dû être éloignée, être redescendue de deux étages, j'ai collé mon oreille à la porte. Je crois bien avoir

entendu un pas vigoureux sur les marches cirées et un léger grelot. Je parierais, non, plutôt, je sais, de science certaine, que c'était Laura Pernez et sa chienne Suzy qui sont venues demander de mes nouvelles. J'aurais pu aller guetter sur l'avenue leur sortie mais on pourrait me voir du dehors, et pour rien au monde je ne voudrais, ce soir, m'exhiber à ma fenêtre...

Si pourtant j'avais couru après ces créatures, la femme et la bête, j'aurais été délivré. Délivré de quoi? D'une corvée, certes, et aussi d'un sale enchevêtrement de circonstances. Mais tant pis! Il aurait fallu un courage que je ne me sens plus. Mieux eût valu la chance de tomber, une heure plus tard, sur madame Pernez, quand je sortirai... puisque je vais sortir. Je dois sortir, c'est promis. Il y a longtemps que j'ai mis mon cache-col. J'étouffe mais, au moins, je ressemble à un vieillard enrhumé, à rien de plus.

La concierge, à cette heure, dîne et ne me verra point passer. Si elle m'appelle, si elle me donne une lettre quelconque, ah! ce serait un signe. Je pourrais convenir que ce sera un avertissement de rebrousser chemin. Mais suis-je bête avec mes histoires de présages, d'avertissements! Qu'est-ce que ça peut faire à qui que ce soit que j'exécute ma promesse à M. Faches, Édouard, que je m'associe, comme il dit, à sa petite combine, que je gagne mes 500 francs, que je vérifie, pour mon plaisir personnel, jusqu'où peut aller la crédulité humaine?

D'abord, les 500 francs, je les ai déjà : mademoiselle Simone m'a pris mon chèque ce matin, en tant que caissière du *Progrès Nouveau*, et l'a payé de confiance. C'est mademoiselle Simone qui me sert de banquier... S'il n'y avait pas de provision quand on ira toucher le chèque? Il est signé de M. Faches, dont le compte doit être plutôt bas. Supposons que ce papier soit refusé et que mademoiselle Simone m'ait fait une avance imprudente. Je serais furieux? Non, pas du tout. Ravi. Soulagé. Délivré, encore une fois!...

Mais je rêve debout. On n'ira pas à la banque avant quelques jours, et d'ici là, qu'est-ce que j'aurai fait? Où en serai-je?

J'aurais cru que l'affaire m'amuserait plutôt. Elle m'excède. Pour un peu, je dirais qu'elle m'angoisse. Je n'ai pas l'étoffe d'un coquin ni d'un plaisantin, voilà ce qu'il faut admettre.

Ma timidité est la rançon d'une vie trop solitaire, trop recluse. Secouons-nous. En somme, je ne veux que monter une farce drôle, innocente. Et puis, qu'est-ce que la conscience vient faire là-dedans? La conscience, c'est un ensemble de préjugés obscurs déposés en nous par la société et qui empêchent les individus de ruer trop fort dans les brancards. Ce n'est pas une voix de l'au-delà tout de même! C'est une voix de l'habitude ancestrale, un réflexe de prudence, de précaution, comme celui des chats qui grattent la terre pour recouvrir leur ordure, pour brouiller les traces, ou celui des chiens qui tournent en rond avant de se coucher, à force d'avoir jadis inspecté la broussaille, flairé les scorpions, les serpents...

En l'espèce, je ne fais tort à personne, même pas à une vieille folle, à un monstre d'égoïsme et d'avarice. Mais mon esprit serait plus tranquille si je n'avais pas accepté des honoraires, des gages. Devrai-je rendre les 500 francs?... A Édouard? Pourquoi pas? Une fois l'affaire faite, naturellement, le rôle joué... Il ne comprendra pas. Il a dans la cervelle l'image de son oncle besogneux et bohème. Il a pensé à me rendre un service, à me rétribuer pour un travail. Si j'avais refusé, ou si j'avais voulu travailler pour rien, c'est alors que je lui aurais paru fou ou suspect. Avec un être pareil, inutile de poser à la belle âme. Tout compte fait, je ne redois à personne cette somme, qui d'ailleurs n'est pas princière...

J'aurais dû me préparer déjà à mon rôle, faire quelques lectures, me fournir de phraséologie. Mais, pouah! est-ce dégoût? est-ce paresse? Je n'ai rien chez moi qui fasse documentation. Ma bibliothèque ne comporte pas de livres de piété, même pas la *Bible* : tout le contraire, le *Dictionnaire philosophique* de Voltaire, *le Prêtre* de Michelet, et j'ai des Léo Taxil qui datent de mon père, maculés, déchirés, et que je n'ouvre pas, car ils me dégoûtent physiquement. Après tout, je suis bien capable d'improviser, de garder le silence subtil et imposant des diplomates ; et puis je ne vais là-bas (irai-je?) que pour voir venir. Je ne suis pas encore décidé à démasquer mes batteries et à me mettre en campagne. Rien ne me force à sortir ce soir. Rien. Liberté absolue! Je n'ai pas dit que je sortirais. D'ailleurs, je ne suis pas bien, j'ai la langue sèche, le feu aux joues, le cœur irrégulier. Peut-être que je n'irai pas.

Édouard, avant-hier soir, puisque nous sommes lundi, était prêt à m'offrir une échappatoire. Quand, après son exposé, j'ai semblé hésiter, renâcler, il m'a parlé de Rochénard, avec qui il semble me croire encore très lié. Ne pouvais-je accepter d'aller voir Julien Rochénard le sénateur et le prier de prendre la présidence du futur conseil d'administration du *Sanitarium?* Avec ce nom-là, on pouvait faire patienter les créanciers, tenir en respect les inspecteurs du Ministère de l'Hygiène, faire imprimer des prospectus mirobolants et constituer réellement une Société anonyme qui, dans trois mois, aurait peut-être un capital...

Mais il faudrait intéresser Rochénard autrement qu'avec les souvenirs de la famille Messay, peut-être donner une enveloppe à son secrétaire, lui promettre, à lui, des actions d'apport. Il a l'habitude des affaires, cet homme politique... et aussi des scandales. Il ne tient pas à se fourrer dans une histoire louche et biscornue sur le simple conseil d'Hippolyte Messay, ancien brocanteur, ancien petit journaleux et archiviste du canard de ce Fèvre-Claisois, qu'assurément il tient pour un margoulin. Quelle recommandation que la mienne! Quelle autorité que la mienne!...

C'est ce que j'ai fait vite comprendre à l'honorable M. Édouard Faches, bien qu'impatienté, nerveux, il rongeât ses ongles et que sa douce amie Dora fût toujours prête à pleurnicher. Il m'a dit :

— C'est bon, c'est bon! Si j'ai besoin d'appuis politiques, je les trouverai bien tout seul.

Mais il faut croire qu'il a déjà beaucoup tiré sur ces cordes-là et qu'elles sont usées à craquer. Et ma défaite, c'était d'accepter l'autre combine, celle à laquelle son génie avait songé d'abord.

⧈

... La tâche ne sera peut-être pas commode ni brève. La vieille madame Chausserette est, paraît-il, fort dure à cuire : une de ces bourgeoises rancies et racornies à qui on n'arracherait pas l'argent sans la peau.

Il faut savoir que Dora s'appelle au civil mademoiselle

Duboissel et qu'elle a une cousine germaine du même nom et prénommée Marcelle, je crois ; celle-ci a épousé un fils Chausserette. Il a cinquante-neuf ans, elle trente. On m'a dit qu'il était à moitié idiot et d'ailleurs abondamment cocu. Il survit seul à plusieurs frères et sœurs, tous morts avant la guerre ; je suppose donc que la mère est octogénaire pour le moins. Ce qui rend particulièrement choquante son obstination à thésauriser et à vivre. Le sieur Chausserette s'occupe de vendre des biens et des fonds de commerce et ce métier l'a mené au bord de la ruine. C'est lui qui a d'ailleurs déniché pour Édouard Faches la charmante villa de Courbevoie qui s'intitule à présent le *Sanitarium*. Sans doute par indulgence pour mon esprit borné, on m'avait d'abord parlé de traites, histoire très claire, même pour un enfant puis on m'a initié à un imbroglio effroyable d'hypothèques qui pesaient sur ladite maison ; on m'a cité un privilège de premier vendeur sur l'immeuble déjà passé par cinq ou six mains, d'où il résulte (je ne comprends rien, avouons-le, à ces grimoires et coquineries légales) que Faches possède sans posséder, risque de perdre ce qu'il n'a pas acquis tout de bon, et que, sans les 300 000 balles qu'on attend de la mère Chausserette, il ne reste plus qu'à lever le pied, laissant les pensionnaires brouter l'herbe des pelouses ou lécher le salpêtre des murs.

Bon ! Maintenant, comment la Chausserette peut-elle trouver l'argent et le donner à ses héritiers, trop respectueux et trop patients pour le prendre par des moyens brutaux ? En aliénant son tiers d'un immeuble de rapport qu'elle possède dans Paris, ce qu'elle a toujours refusé énergiquement. Frousse et méfiance d'avare. Les papiers sont tout prêts, il ne resterait qu'à la faire signer. On lui a déjà parlé vingt fois de l'affaire, on lui a garanti jusqu'à la fin de ses jours une pension confortable, le séjour dans un asile champêtre, des soins éclairés (serait-ce le *Sanitarium*, par exemple ?) Elle ne veut rien savoir, acculée et terrée comme un sanglier dans sa bauge. Après sa mort, dit-elle, on emportera ses dépouilles, on jettera tout au vent. Mais d'ici-là, essayez un peu de la faire interdire pour démence sénile ou de lui arracher même une procuration (elle est, m'a-t-on dit, à moitié impotente et ne peut

faire aucune course chez un banquier, aucun notaire). On aurait peut-être (c'est Faches qui parle) des droits à avancer le destin mais ça pourrait créer des ennuis aux exécuteurs. On a recouru déjà à des actes énergiques ; on a fouillé ses papiers, exploré ses meubles. On a dû aussi lui faire peur, lui faire honte mais les vieillards ne meurent pas d'émotion si aisément qu'on le dit ! Elle prétend qu'elle veut jusqu'au bout garder son bien, qui est sans doute sa seule raison d'être. Je n'ai pas à juger si elle fait bien de défendre son magot qu'elle n'emportera pas, sa maison qu'elle quittera pour une demeure plus étroite...

Le certain, c'est qu'elle se méfie des gens d'affaires et qu'elle ne peut être approchée que par un conseiller désintéressé. Or, il paraît que, voici quarante ans, après son veuvage et la mort de ses deux premiers enfants, elle a subi une crise de mysticisme. Elle s'est intéressée à la religion et cette toquade lui est revenue par crises, bien qu'elle appartienne à un monde de commerçants parisiens où l'on ne donne plus là-dedans depuis... depuis la Révolution au moins.

En somme, un nouveau cas de récurrence ancestrale assez curieux. Qu'il y a de ces manies absurdes, endormies en nous, prêtes à se réveiller !

La mère Chausserette a beaucoup étonné son entourage mais il faut mettre à profit ses dispositions singulières, aberrantes. Sont-elles encore si marquées qu'on me l'a dit ? Je crains que non. Édouard a répondu à ce sujet :

— Oh ! elle n'est pas si folle que ça, la vieille !

Ce qui veut dire que, ma foi, elle n'a pas de visions mystiques, qu'elle garde toute sa gouverne, que c'est une forte tête. Dans ses rapports avec l'au-delà, je pense qu'elle a dû sentir de grandes désillusions... Mais de quel ordre, au juste ? Ni Dora ni Édouard ni la cousine mariée à Chausserette fils ne sont très compétents sur la question. Édouard dit simplement :

— Elle a toujours dans la cervelle le truc du chose de la religion, quoi !

Il n'a pas le moyen d'approfondir. Et quand je lui ai demandé :

— Elle serait sensible à une conversation élevée, spiritualiste ?

Il a approuvé :

— Épatant, c'est ça.

— Mais a-t-elle déjà des relations dans le clergé ?

— Ah ! pour ça non ! On ne l'aurait pas laissée faire, vous pensez ! Introduire ces mecs-là (*sic*) dans la maison ? Y pensez-vous ?... Ah ! non, s'il en vient un, ce sera vous.

Et de rire.

Il paraît en tout cas qu'elle se calfeutre chez elle avec des bouquins dans la note. Des bouquins de bonne femme, quoi ! et qu'elle passe des journées en prières. Ce n'est pas très étonnant de la part d'une vieille harpie brouillée avec le monde et avec sa famille. Le refuge est commode. L'évasion ne coûte pas cher. Si peu intéressants que soient Édouard et sa cause, il faut avouer que l'adversaire ne l'est guère non plus ! Et de son point de vue même, je ne mentirais guère en lui racontant que le *Sanitarium* est une œuvre de rédemption des âmes, un lieu de recueillement et de sainteté, et que nul emploi du capital qu'on la supplie d'accorder ne serait plus méritoire que le renflouement de la villa de Courbevoie ! Là-dessus, j'ai toute licence pour causer à ma guise, inventer des arguments, parler au nom du bon Dieu ou de Bouddha ou des Esprits, selon la loufoquerie de cette vieille. Édouard m'a dit avec son petit rire sec :

— Vous pouvez toujours lui parler de l'enfer, lui faire peur...

— Pour lui imposer l'idée d'hypothéquer sa maison ?

— Je ne sais pas, moi. Vous vous débrouillerez bien. Ils se débrouillent, eux. Ils en ont grugé, des dévotes ! Croyez-vous qu'ils ont inventé pour rien le feu, la chaudière, le diable et ses cornes ?

Je n'ai rien répliqué, mais qu'on ne compte pas sur moi pour ce genre de comédie. Ah ! non...

Il faudrait d'abord la tâter, me présenter comme envoyé vers elle par la Providence elle-même et des voix d'en haut, que sais-je ? (Saurais-je bien tenir le coup ?) ... Si elle me dit : « Vous connaissez mon fils ? ou ma bru ? ou le pape ? ou la banque Une telle ».

La consigne est de nier avec conviction, de faire le prophète désintéressé, de m'apitoyer, de l'apitoyer à son tour, de lier

une amitié qui puisse se prolonger sur plusieurs entretiens, d'aviser selon les circonstances ; ça dépend du tour que prendra la farce. Ce sera peut-être ridicule, un peu écœurant mais, au moins, voilà une distraction rare et subtile. Qu'elle vous vienne du ciel, elle, impossible de le nier...

Mais si la vieille folle allait discuter philosophie, théologie, si elle me parlait comme à un connaisseur de ces extravagances? Le risque est assez improbable. Je serais beau ! C'est une bourgeoise inepte et obtuse, quoique sans doute prétentieuse. Qu'est-ce que je pourrais craindre d'elle? Car enfin, moi, je ne suis pas absolument le dernier venu. Et puis elle doit attendre n'importe qui, n'importe quoi, malgré sa méfiance temporelle, pourvu que ce soit un apostolat réconfortant... Et puis on verra bien. Qu'est-ce que je peux, après tout, perdre à l'aventure? Je fais des expériences, moi aussi !

ANDRÉ THÉRIVE

(A suivre.)

LA LITTÉRATURE DE GUERRE ENTRE 1914 ET 1919

Le 2 août 1914, la vie littéraire s'était arrêtée complètement. Les revues, pour la plupart, cessèrent de paraître pendant plusieurs mois. Toute édition fut suspendue. Les écrivains de moins de quarante-cinq ans tombaient au feu en rangs serrés, dès les premières semaines, qui nous enlevèrent Ernest Psichari, André du Fresnois, Péguy, Émile Nolly, Alain-Fournier, Pierre Gilbert, Charles Muller. Les vétérans s'efforçaient de servir soit par la plume dans les journaux soit dans les hôpitaux et dans les œuvres, avec une noblesse d'intention qu'il serait injuste de méconnaître. De Paul Bourget à André Gide, la Croix-rouge accueillait tous les dévouements.

Ce n'est guère qu'après un an que la littérature manifesta le besoin et la possibilité d'une adaptation à l'événement qui avait bouleversé le monde. Les dates inscrites à la fin du *Sens de la Mort* de Bourget (roman qui a pour cadre un hôpital militaire et pour héros un grand blessé), mai-août 1915, sont sans doute une des premières indications sur la route où les lettres vont tâcher de s'engager. Cependant la vie littéraire de cette époque semble songer à se soutenir surtout avec les ressources de l'arrière.

Au début du second hiver de guerre, le réveil s'accentue. C'est visible au théâtre, qui de façon générale tenait encore, par rapport au roman, une place plus éminente que dans les années qui allaient venir. Les théâtres avaient déjà rouvert mais sans éclat ; tandis que la première représentation de l'*Impromptu du Paquetage* de Maurice Donnay, le 6 novembre 1915, fut une brillante soirée parisienne. Ce même soir voyait réapparaître Sarah Bernhardt, pour la première fois depuis que la guerre avait éclaté. C'était dans *les Cathédrales*, pièce symbolique d'Eugène Morand, dont le fils Paul portait un nom encore caché profondément dans les limbes de la littérature. Les cathédrales de France, représentées par des femmes en robes couleur de pierre, échangeaient des propos lyriques. Pour finir, la cathédrale de Strasbourg — c'était Sarah Bernhardt — surgissait dans une lumière de pourpre et d'or, tandis qu'une musique de Gabriel Pierné mêlait des voix de cloches et des grondements de bataille. Toute la salle, debout, acclamait ce spectacle réconfortant. Qui eût pensé qu'il s'en fallait de trois ans et quatre jours pour que sonnât le clairon de l'armistice ?

Mais l'élan était donné. Un mois plus tard, c'était la réouverture de l'Opéra. On avait mis au programme, pour la circonstance, un fragment d'opéra de Tchaïkowsky, en l'honneur de nos amis russes. Sans doute, toutes les activités ne reprenaient pas au même rythme. A l'Académie française, toutes élections suspendues — elles le furent jusqu'en 1918 — les fauteuils vacants s'accumulaient. Mais on recevait les candidatures, qui ne manquaient pas. Dans sa séance du 2 décembre, l'Académie prenait acte que MM. Paul Adam, Louis Bertrand, Henry Bordeaux, Abel Hermant et Camille Le Senne briguaient la succession de Jules Claretie. Et vingt-quatre heures auparavant l'Académie Goncourt avait rouvert aussi, en donnant son premier prix de la guerre ; elle avait couronné un roman intitulé *Gaspard*, de M. René Benjamin.

Il ne semble pas que les milieux littéraires aient discerné alors la carrière que *Gaspard* allait parcourir dans le public. Le moindre prix Goncourt, vingt ans plus tard, fera beaucoup plus de bruit. Il est vrai que le prix Goncourt, à cette époque, n'avait pas, à beaucoup près, le retentissement qu'il a connu

depuis lors. On peut même penser que le prix Goncourt doit à *Gaspard* au moins autant que *Gaspard* au prix Goncourt. *Gaspard* marque le début de l'époque où le prix Goncourt cessera d'être un incident strictement littéraire dont les remous ne s'étendaient pas au delà du petit monde du *Gil Blas* et de *Paris-Journal*, pour devenir un événement populaire, qui atteindra toute la France qui lit. Toute la France qui lit va s'emparer de *Gaspard*. Mais quand *Gaspard* sort de chez Drouant avec le laurier que l'Académie Goncourt lui a décerné, son départ n'est pas très retentissant. Il est signalé, au lendemain du prix, par quelques échos du genre de celui-ci : « Ce sont des récits de guerre très enlevés, dont le héros n'est point un héros mais un Parisien de belle humeur et sachant communiquer son entrain. » Toutefois on remarque, et c'est là l'important, que *Gaspard* vient du front, d'où il a été ramené par un combattant authentique : « Au début de la campagne, M. René Benjamin partit avec son régiment d'infanterie pour l'Argonne, s'y battit et fut blessé. Il raconte donc une partie de ce qu'il a vu avec Gaspard, mis hors de combat en même temps que lui. » Pour tout dire, *Gaspard* était le premier livre qui apportât ce qu'on cherchait : la guerre vue et vécue par un de ceux qui l'avait faite.

La littérature, à la vérité, se sentait mal à l'aise depuis le 2 août 1914. Elle était animée par le souci de ne pas rester étrangère à la bataille qui se livrait pour le salut de la France, ce qui avait inspiré de bonnes intentions aussi malheureuses que le *Credo* de Lavedan. Mais l'idée que la vie littéraire continuée avec patience pourrait être une forme d'énergie silencieuse pour ceux qui ne sont pas soldats a du mal à s'acclimater. André Gide est sans doute une exception quand il note dans son journal, en secret d'ailleurs, le 14 août 1914 : « N'était *l'opinion*, je sens que, sous le feu de l'ennemi encore, je jouirais d'une ode d'Horace. » L'opinion sur l'attitude de la littérature en temps de guerre est généralement beaucoup plus gênée, comme en témoigne un curieux article de René Boylesve. C'est après dix-sept mois seulement, et parce que décidément la guerre menace de durer, que Boylesve aborde cette question dans *le Figaro* du 24 décembre 1915. Il commence ainsi :

Parce que précisément cette guerre est, et doit être, exceptionnellement longue, et parce que, sur notre front principalement, elle n'est pas une guerre de mouvement, il ne faut pas s'étonner que, de divers côtés, des interrogations du genre suivant parviennent aux vieux écrivains professionnels : « Et la littérature, mon cher maître?... N'écrivez-vous pas un roman?... Est-ce une pièce?... Après la guerre, selon vous, qu'écrira-t-on, s'il vous plaît? »

Si les « vieux écrivains professionnels » ne restent pas sourds à de telles questions, Boylesve croit devoir expliquer pourquoi : « Il est évident que, quoiqu'il arrive, il y aura toujours sur le sol français une littérature. » Il y a même une littérature pendant la guerre, « témoin le dernier prix Goncourt, ouvrage fort curieux, écrit par un soldat entre deux ou trois batailles sur un lit d'hôpital ». Et voici Boylesve au cœur de la question qui le préoccupe : « Que sera la littérature de guerre? » Il répond qu'il en voit venir de deux espèces. L'une, mauvaise, « sera l'œuvre des auteurs, habituels fournisseurs du public, qui brosseront de romantiques tableaux de guerre sans avoir jamais fait la guerre. Inutile d'en parler davantage. »

Et puis il y aura la littérature de quelques martyrs ou héros de la guerre. Ceux-là auront vu, et de près, et longtemps, ce qu'ils décriront... Et ils diront avec le calme qu'on emploie pour parler de la vie ordinaire, des choses dont la sublimité n'étonnera qu'eux.

René Boylesve, en écrivant ces lignes, sent bien que cette littérature est celle que le public désire à ce moment-là. Mais il va plus loin. Il prédit que la littérature d'après la guerre sortira aussi de cette veine-là. Car il conclut :

Le renouvellement de la littérature française d'ici environ quinze ans, nous devons l'attendre des soldats qui, au milieu des cercles de l'Enfer, auront conservé la faculté de penser, de voir, de sentir.

D'ici environ quinze ans... La prédiction publiée par René Boylesve le 24 décembre 1915 couvre les années d'entre 1920 et 1930 : des années où l'on verra sortir des œuvres comme celles de Mauriac, Morand, Carco, Benoit, Romains, qui ne doivent rien à la guerre. Même des œuvres comme celles de Maurois ou de Duhamel n'auront dans la vie du front qu'un point de départ. A l'heure où Boylesve formule sa prévision, les grandes ascensions littéraires des quinze années à venir s'élaborent dans les solitudes de l'arrière où travaillent Proust, Gide, Valéry. Les livres de combattants qui seront

les grands livres de l'après-guerre ont paru avant 1914, et leurs auteurs sont déjà tués ; ce sont les livres de Péguy et d'Alain-Fournier. Il faut se garder de prophétiser, surtout en fixant des dates. La prédiction que le charmant Boylesve osait faire pour trois lustres était valable pour trois ans et demi : de *Gaspard* aux *Croix de Bois*.

C'était une prophétie d'écrivain de l'arrière. Elle voyait bien ce que l'arrière attendait de l'avant en littérature. Elle ne prévoyait pas que l'avant, non content de faire la littérature de guerre, allait la soumettre à la plus féroce des critiques — celle du lecteur — qui ne cesserait pas de la modifier.

Gaspard, qui fit la joie des civils, exaspéra les soldats. Les combattants étaient un public difficile pour les livres qui les concernaient. J'ai interrogé plusieurs d'entre eux, qui m'ont dit qu'ils avaient rejeté *Gaspard* aussi bien que *le Feu* de Barbusse, comme également faux dans un sens ou dans un autre. Si le public de l'arrière accueillit au contraire ces livres tour à tour comme la révélation de la vérité sur la vie au front, c'est qu'il revenait de loin. L'imagination française avait commencé la guerre avec des évocations de pantalons rouges en Alsace, renouvelées des récits de 1870. On sentait bien que tout cela était périmé, mais l'opinion du lecteur se fait mal à des changements brusques. *Gaspard* fut une excellente transition. Souvenez-vous de son portrait : « Œil fureteur, cheveux rebelles, un brin de moustache satisfaite et surtout un nez comique, un long nez tordu mais honnête, ne respirant que d'une narine, mais de la bonne. » Il y a du soldat de Polin chez *Gaspard*, et c'est pourquoi il plaît tant. Et puis, sa bonne humeur correspond au tonus moral de la France de 1915, où la confiance n'est pas encore traversée de lassitude ou d'inquiétude. L'offensive de Champagne, en septembre de cette année-là, a encore donné l'espoir que la victoire pourrait être emportée tout d'un coup. On n'a pas abordé le grave tournant de Verdun, à partir duquel, dans quelques mois, la guerre prendra un autre visage. Ne soyons pas injuste pour *Gaspard*, figure d'imagerie qui n'est pas plus factice que la Madelon, pour donner d'une partie de la guerre certaine vision amusante et colorée.

Le succès du *Feu*, un an plus tard, s'explique aussi bien. D'abord par contradiction : l'esprit de contradiction agit avec force sur les goûts, voire sur les jugements. *Gaspard* était un roman optimiste, qui voyait la guerre en rose et qu'on pouvait mettre entre toutes les mains, ou presque. *Le Feu* est un livre noir et découragé, qui traîne dans la boue avec toutes les complaisances du naturalisme. Il y a un chapitre sur les « gros mots » où l'un des hommes de l'escouade demande à l'auteur s'il osera mettre, dans son bouquin, les mots qu'on dit dans les tranchées. Bien sûr qu'il les mettra, répond-il. Ne souriez pas : c'est ainsi que l'on « fait vrai » pour les nombreux badauds qu'il y a dans un vaste public ; et la vérité sur la vie au front était de plus en plus ce que la littérature de guerre exigeait à tout prix.

En outre, *le Feu* avait une tendance politique. *L'Œuvre* l'avait publié en feuilleton. On y trouvait un hommage au socialiste allemand Liebknecht. A la fin de 1916, au seuil de l'année 1917, où la politique va empoisonner la France, de l'arrière aux premières lignes et jusqu'au grand quartier, un livre de ce ton trouvait un climat des plus favorables. *Gaspard* avait été adopté par le public bon enfant et cocardier, amateur de Béranger, de Déroulède et de *Cyrano de Bergerac*. Un autre public attendait *le Feu :* celui qui croit au vérisme primaire et borné. Henry Bataille a fort bien témoigné en son nom, en disant du roman de Barbusse : « Le beau, l'admirable livre ! C'est la première grande œuvre que la guerre nous ait donnée. Elle dépasse tout ce qui a été écrit à ce jour, même d'excellent... » L'allusion à *Gaspard* est directe. Sur la scène de la littérature de guerre, Henri Barbusse, combattant non moins authentique que René Benjamin, invite celui-ci à lui céder la place.

Entre le livre de guerre optimiste et le livre de guerre défaitiste, il restait à faire la moyenne. A la recherche de la vérité sur la vie au front, il restera à atteindre la vérité vraie. Roland Dorgelès s'en chargera mais ce ne sera qu'après l'armistice. Il faut le remarquer, en effet : le livre le plus retentissant sur la guerre, *les Croix de Bois*, a paru le 1er avril 1919, le jour même où son auteur était démobilisé.

C'est le suprême éclat d'un genre qui n'a pas attendu les hostilités pour décliner.

On en a trop fait. Qui n'a pas publié son carnet de notes de tranchées? Entre *Gaspard* et *le Feu*, quelques autres livres de combattants ont pu approcher du grand succès : *La guerre, Madame...*, de Paul Géraldy ; *Ma pièce*, de Paul Lintier ; *Bourru, soldat de Vauquois*, de Jean des Vignes-Rouges. Par la suite, ils sont trop nombreux. C'est une foule de témoignages qui se répètent. Pour émerger de cette foule, il faut apporter un sujet original, comme Maurice Larrouy avec son *Odyssée d'un transport torpillé*. Si original était ce récit que la censure en arrêta la publication quand il commença de paraître en 1917, dans la *Revue de Paris*, sans nom d'auteur. Et la fin ne put être imprimée qu'après avoir été caviardée copieusement. Ce fut un des grands succès de librairie de la fin de la guerre, avec certains livres où le talent de l'auteur dominait les circonstances.

Car de plus en plus, à mesure que les années passaient, on cherchait, à travers la littérature de guerre, la littérature tout court. Quand les connaisseurs remarquaient dans le *Mercure de France* les récits d'ambulance, signés Denis Thévenin, qui allaient bientôt composer les recueils intitulés *Vie des Martyrs* et *Civilisation*, ils y discernaient le talent de Georges Duhamel, déjà connu, bientôt célèbre. Plus remarquable encore est l'accueil fait aux *Silences du colonel Bramble*, au printemps de 1918, et qui assurait immédiatement la notoriété au nom d'André Maurois, imprimé pour la première fois sur la couverture d'un livre. Le talent de Maurois y était pour beaucoup, l'heureuse expression de l'humour anglais pour quelque chose ; mais le fait qu'il s'agissait de littérature de guerre avait sans doute peu d'importance.

Il faut le redire : ces livres de guerre qu'on a tant souhaités de 1914 à 1916, c'est après la guerre qu'on les verra produire ce qu'ils pouvaient donner de meilleur. Nous venons de noter que *les Croix de Bois* sont de 1919. La même année verra paraître l'excellent volume qu'est *le Cabaret* d'Alexandre Arnoux. Beaucoup plus tard, en 1924, Georges Girard évoquera, dans *les Vainqueurs*, l'atmosphère d'août 1914 et de la bataille de la Marne. Plus tard encore, en 1938, le *Verdun*

de Jules Romains apportera sur l'épisode central de la guerre le livre qui est peut-être l'ouvrage définitif... En 1918, le plus certain au sujet des livres de guerre est que personne n'en veut plus.

Nous en avons le témoignage dans un article de Fernand Vandérem qui fait réplique à celui de René Boylesve que nous avons cité tout à l'heure. Le 15 mars 1918, Vandérem ouvrait à la *Revue de Paris* une rubrique, « Les lettres et la vie », et commençait son premier article par cette phrase : « Divers signes nous annoncent que, depuis quelque temps, la vie littéraire a repris une partie de son intensité ». Or, pour marquer cette reprise, Vandérem signale à ses lecteurs la publication d'un volume inédit de Jules Lemaitre. Nous sommes loin des carnets de combattants.

A vrai dire, plus d'un écrivain avait pensé, durant toute la guerre, que son devoir était d'écrire tout simplement ce que sa vocation lui inspirait [1]. Les années 1914-1918 furent celles où Anatole France publia *le Petit Pierre*, Edmond Jaloux, *Fumées dans la Campagne*, Louis Barthou, des lettres de Lamartine. En 1918, Georges de Porto-Riche faisait représenter *le Marchand d'Estampes*, Pierre Benoit débutait dans le roman avec *Kœnigsmark* et préparait *l'Atlantide*. Jean Giraudoux, le premier des écrivains français qui eût été blessé au combat, avait fait comme tout le monde son livre de guerre, *Lectures pour une ombre*, qui obtint trois voix au prix Goncourt en 1917 mais dont on ne parla pas plus que de beaucoup d'autres. Alors, l'année d'après, il publia *Simon le Pathétique*, en attendant d'inscrire en épigraphe d'*Adorable Clio* : « Pardonne-moi, ô guerre, de t'avoir — toutes les fois où je l'ai pu — caressée... ».

Ce mot d'un poète qui s'était bravement battu n'était-il pas le conseil littéraire d'un sage? La littérature de guerre exigeait-elle que Pierre Loti ajoutât à son œuvre des livres qui s'appelaient *la Hyène enragée* et *les Horreurs allemandes?* Ou qu'Edmond Rostand accordât sa lyre à toute circonstance avec un zèle touchant et composât, par exem-

1. Il faut mettre à part les articles de Barrès à l'*Écho de Paris*, par lesquels Barrès a voulu à la fois répondre à sa vocation et accomplir un devoir. Quelque jugement qu'on puisse porter sur leur effet, ils constituaient une sorte de service civil, d'un incontestable mérite.

ple, après le torpillage du *Lusitania*, un poème qui commençait ainsi :

Bernstorff, pour aller à la Maison-Blanche
S'est mis tout en noir.

Même quand la littérature de guerre était bonne, d'ailleurs, il arrivait qu'elle rayonnât peu. On doit constater que les poèmes de guerre de Claudel, qui sont, eux, de la poésie, n'ont eu un retentissement comparable ni à la première vague de gloire autour de son œuvre, entre 1900 et 1910, ni à sa glorification définitive, depuis une quinzaine d'années. Fernand Vandérem, habile à flairer le vent, notait six mois avant l'armistice : « Les lecteurs commencent à se lasser un peu de la littérature dite de guerre. »

Non qu'il ne réservât l'avenir. Il croyait même, comme René Boylesve deux ans et demi plus tôt, à un renouvellement de la littérature par les vertus guerrières. Il disait des combattants :

Il me semblerait extraordinaire que de cette élite de jeunes surhumains ne sortît pas finalement une littérature à leur image, une littérature originale et neuve, portant le reflet de leur vaillance, de leurs tourments, de leur stoïcisme et, en un mot, de leur vertu.

On voit combien fut tenace l'attente d'une littérature qui sortirait des tranchées, tout armée d'un esprit nouveau. En fait, la nouveauté la plus remarquable, à la date où Vandérem écrivait ces lignes, était *la Jeune Parque*, qui venait de paraître. Les chasseurs au nez le plus fin peuvent se tromper de piste.

Vandérem se trompait aussi, quand il disait dans le même article que le livre de guerre qui devait venir et triompher était le carnet du troupier, la réplique aux souvenirs de Coignet pour la nouvelle grande armée. Il remarquait que tous les carnets de guerre publiés étaient des ouvrages de littérateurs professionnels ou de jeunes gens lettrés. C'était vrai, et ce l'est resté. Le livre de guerre du soldat inconnu n'a pas été imprimé. On l'a enterré sous l'Arc de Triomphe, probablement. La voix des poilus ne s'est jamais exprimée qu'en prenant un écrivain professionnel pour interprète. Ce

furent d'abord René Benjamin et Henri Barbusse, ce va être Roland Dorgelès, pour ne nommer que les plus marquants.

Mais la guerre est finie quand le livre de guerre atteint ainsi sa perfection, à force d'expérience de la vie au front combinée avec toutes les ressources du talent. La censure a collaboré aussi au chef-d'œuvre, en fixant les limites de ce qu'on peut dire sur la bataille encore toute chaude, dans le temps d'entre l'armistice et le traité de paix. *Les Croix de Bois* peuvent partir pour la gloire et remporter un succès qu'aucun autre livre de guerre n'a connu. Sans faux panache mais sans veulerie, à l'image réelle d'une guerre cruelle et longue mais victorieuse, *les Croix de Bois* sont le livre vrai qu'on a désiré si longtemps. Peut-être même la nature sincère de ses poilus recèle-t-elle cette vertu dont on croit que la littérature sera renouvelée. Nul doute que les augures, si attentifs à l'évolution des livres de guerre, ne décèlent cette signification profonde du plus important d'entre eux. L'Académie Goncourt, depuis 1915, n'a couronné que des ouvrages de combattants ; le livre de Dorgelès s'offre à elle comme le fruit que méritait ce long effort.

Seulement, en décembre 1919, *les Croix de Bois* durent se contenter du prix Fémina. L'Académie Goncourt distingua Marcel Proust et ses *Jeunes filles en fleur*. La littérature de guerre cessait de fixer tous les esprits. L'après-guerre littéraire avait commencé.

ANDRÉ ROUSSEAUX

CASTOR ET POLLUX

Ce jour-là, la lumière brillait d'une si pure splendeur que le ciel et la terre, oubliant leur distincte substance, mêlaient devant les hommes leurs plus secrètes pensées.

— C'est tout à fait comme l'autre jour, dit Léda à une de ses amies, tu sais, quand je m'étais allongée dans l'herbe et qu'un cygne, descendant du ciel...

— Mais que t'est-il arrivé ? Tu as l'air tout drôle.

— Tout ce qui m'est arrivé, c'est que l'oiseau en question s'est approché de moi quand je dormais à moitié et il en a profité pour me neiger dessus pendant un bon moment. Ah ! laisse-moi seule. J'ai envie de pleurer (ou plutôt de pondre, songeait Léda).

Quelques instants après elle appelait son amie :

— Regarde ces deux œufs. Sont-ils assez beaux !

— Et maintenant, ma petite, il va falloir les couver.

— Je les garde dans un coffre. On verra bien.

Au bout de quelques semaines, tout l'intérieur du coffre vagissait. Il y avait là quatre enfants, deux garçons et deux filles, encore mal sortis de leur coque.

— Les cygnes font bien les choses, dit l'amie.

— Oh ! il n'y a pas que les cygnes. J'oubliais de te dire qu'un nommé Tyndare s'est aussi approché de moi durant mon sommeil.

— Tu dors trop, dit l'amie, tu ne sauras bientôt plus que faire de tous tes enfants.

Et les femmes se penchant sur les petits, remarquèrent qu'un des garçons, Pollux, et une des filles, Hélène, portaient un peu de duvet collé à leur lèvre inférieure.

— N'y touche pas, dit Léda, autrement, comment veux-tu que je m'y reconnaisse?

En réalité, elle considérait toute sa progéniture avec une égale stupéfaction, comme si elle avait donné le jour à quatre monstres.

Comment fallait-il nourrir ces nouveau-nés? Le sein on la becquée? Du lait ou des aliments pour cygnes? Qu'y avait-il dans ces petites têtes, des idées humaines ou filles des oiseaux? Elle regarde s'il n'y a pas un commencement d'ailes dans leur dos ou sous leur bras.

— Les ailes poussent peut-être plus tard. En attendant, qu'est-ce que je vais faire de tout çà? dit Léda accablée.

— Je me charge des garçons, dit une voix qui venait par la fenêtre ouverte, de derrière une touffe d'herbes.

— Qui parle ainsi?

Un homme se dressa dans le pré.

— Mais qui êtes-vous?

— Mercure.

Léda lui tendit pêle-mêle les quatre enfants.

— Non, les garçons seulement. Je ne prends pas les filles.

Et le dieu aux ailettes emmena Castor et Pollux dans la presqu'île de Pallène qui semblait particulièrement favorable à l'éducation des garçons : les habitants en étaient rudes comme la terre qui partout s'y faisait roc pour résister à la poussée éternelle et aux griffes de la mer.

Castor et Pollux grandirent d'un même élan. Ils semblaient ne former qu'un seul être, vaguement dédoublé par un peu d'air mais si bien amalgamé par l'affection que l'air en perdait toute vertu séparatrice. Leur taille était la même, leur regard et leurs idées leur venaient de deux œufs tout pareils mais ils vivaient dans l'ignorance de leur étrange origine. Pour leur laisser toute confiance dans la vie humaine, leur éducateur ne leur révéla point qu'ils avaient dû briser leur coque pour naître.

Mais un jour, agacé de ce que Pollux venait de le battre à la course, Mercure ne put s'empêcher de lui dire :

— Après tout, il n'y a pas de quoi être si fier. Si tu vas si vite, c'est que tu es le fils d'un oiseau.

— Et de quel oiseau, s'il te plaît, serais-je donc le fils?

— Demande-le à ta mère.

Pollux qui ne tenait plus en place alla trouver Léda sur le champ.

— C'est vrai que mon père était un oiseau? lui dit-il en guise de bonjour.

— Est-ce qu'on pose de telles questions à une mère! Qui a osé insinuer? Je te prie de ne plus jamais aborder ce sujet devant moi.

C'était l'aveu. Rentrant à Pallène, Pollux croisa un cygne et comprit soudain, avec la rapidité de la foudre, que cet oiseau était tout le portrait de son père. Il en éprouva une telle gêne qu'il se mit à courir à toutes jambes jusque chez lui et ne put s'empêcher de fondre en larmes devant son frère.

— Comment peux-tu attacher de l'importance à cette histoire? dit Castor. Mercure me disait que j'étais aussi sorti d'une coque et c'est d'autant plus vexant que je ne serais même pas le fils d'un oiseau mais d'un nommé Tyndare qui n'avait pas encore épousé ma mère quand je suis né. Crois-moi, nos pères se valent. D'un côté il y a les maris, de l'autre, appelle-les cygnes ou amants, est-ce que ce n'est pas la même chose?

Cette histoire d'œufs, au début de leur vie, emplit les Dioscures de méfiance, sinon de dégoût à l'égard des femmes. Devenus de solides et radieux garçons, ils continuèrent à les éviter et optèrent pour l'héroïsme. Cela leur fut d'autant plus facile qu'ils avaient été élevés par un dieu. Ce dieu, il est vrai, donnait quelques inquiétudes aux jumeaux. Ne disparaissait-il pas chaque jour, au coucher du soleil, comme un vulgaire coureur de femmes?

Castor et Pollux, le jour comme la nuit, restaient au service des justes causes. Ils ne pouvaient sortir de chez eux sans une véritable escorte de veuves et d'orphelins dont ils ne se débarrassaient qu'en les distançant à la course.

Tous les malfaiteurs de la région craignaient les jumeaux dont les gestes s'harmonisaient à merveille dans le combat où ils ne formaient plus qu'un seul être à huit membres, le

jeu conjugué de leurs bras et de leurs jambes leur conférant une incroyable agilité. Et cela déconcertait beaucoup les adversaires de ne pas savoir lequel des deux venait de les frapper... Ils avaient aussi une façon très efficace de nager de conserve qui leur permettait par les temps les plus désespérés de porter secours aux navires attaqués par les pirates ou la tempête.

Bien que Mercure les trouvât trop jeunes pour s'en prendre à des monstres, Castor et Pollux ne tardèrent pas à se spécialiser dans la répression du gigantisme, véritable fléau de l'époque.

Il semblait bien que la cruauté des géants leur venait du mal qu'ils avaient à trouver femme à leur taille. Il y avait, en effet, à l'époque, une véritable pénurie de géantes. Celles-ci se suicidaient en grand nombre, leur sexe et la coquetterie y afférente s'accommodant mal de la surface immodérée de leur corps. La plupart de ces immenses femmes souffraient, comme d'une humiliation, de leur manque de charme et de féminité. En surprenait-on une dans quelque tournant de la montagne qu'elle baissait aussitôt les yeux sur ses pieds considérables pour s'en excuser de son mieux puis courait se cacher dans des cavernes d'accès très difficile d'où l'on ne pouvait la tirer que par les extrémités.

Une nuit, Castor et Pollux distinguèrent deux géants et une géante qui déchargeaient un bateau après en avoir assommé l'équipage. Tapis dans un trou du rocher, ils furent surpris de voir que ces êtres, connus pour leur férocité, obéissaient humblement aux ordres d'un individu de petite taille qu'on distinguait mal dans la nuit sans lune et qui les insultait parce que le travail n'avançait pas assez vite.

— Ah ! on a raison de dire bête comme un géant, s'écriait le directeur du pillage qui les traitait à coups de pied et n'était nullement impressionné par l'énorme épine dorsale de ces gaillards semblable à un python gonflé de venin.

Rapides comme des aigles, plutôt que comme des cygnes, Castor et Pollux sautèrent ensemble à la tête du seul géant qui se trouvait à bord et lui crevèrent, d'un même coup, chacun un œil. Le monstre en sursauta si fort qu'il tomba à la mer, débarrassant ainsi les jumeaux de sa présence dans un mouvement d'involontaire altruisme. Mais déjà, les vainqueurs

avaient largué les voiles, à la grande surprise des géants restés à terre et de leur chef. Celui-ci parut presque aussitôt sur le pont du navire : il portait des ailettes aux pieds.

— C'était donc toi le petit homme qui donnait des ordres aux pirates, dit Castor, reconnaissant Mercure.

— Je n'étais petit que par contraste.

— Et tu n'as pas honte de diriger le pillage d'un bateau quand tu prétends être notre directeur de conscience.

— Mes chers amis, dit Mercure, il me faut vous faire un aveu. Si je vous quitte toujours dès le coucher du soleil, c'est que je deviens, bien malgré moi, le roi des voleurs à la chute du jour. Ne m'en veuillez pas, c'est physiologique : au crépuscule, mes yeux se mettent à loucher, ma moralité s'enfuit à tire d'ailes, mes mains sont prises de tremblement et ne trouvent quelque répit que dans la poche du voisin, ce qui ne m'empêche pas de devenir, le lendemain, un parfait redresseur de torts et un éducateur digne des plus honnêtes jumeaux de la terre.

Cependant, le Dioscure perdait son sang par une profonde entaille à la gorge qu'il devait à un des géants. C'était un drôle de sang qui coulait. Il ne semblait pas du tout alarmé d'avoir à se répandre. L'artère donnait son jus précieux sans compter ; il en venait toujours un autre pour le remplacer. Pollux pâlissait à peine, et c'est Castor qui était blême devant la blessure fraternelle.

— Ne t'inquiète pas, Castor, dit Mercure. Pollux est immortel. Son cygne de père cachait Jupiter dans ses plumes.

— Et pourquoi ne pas l'avoir dit depuis longtemps?

— Parce que je tenais à lui donner une éducation convenable.

— Ce qui veut dire que Castor est aussi immortel? dit Pollux dont la blessure se refermait sans laisser de trace.

Mercure garda le silence.

Depuis qu'ils n'ignoraient rien de l'activité nocturne de leur éducateur, Castor et Pollux n'éprouvaient plus aucun plaisir à le revoir. Nous dirions même qu'ils l'évitaient s'ils n'avaient eu d'autres sujets de préoccupation : Hélène, leur sœur jumelle, venait d'être enlevée par Thésée. Et ils avaient beau l'avoir complètement perdue de vue depuis le jour de

leur naissance, ce rapt ne fit qu'exaspérer chez eux des sentiments jusqu'alors endormis. « Quoi de plus beau qu'une sœur, une vraie, une jumelle ! pensaient-ils. Une sœur, mais c'est un frère en mieux ! Comment avons-nous pu vivre sans elle jusqu'ici ? »

Et voulant, coûte que coûte, savoir comment elle était faite, ils jurèrent de lui donner un corps et un visage en la délivrant. Enivrés par l'esprit de famille ou, si l'on préfère, de couvée, ils assassinèrent les gardiens d'Hélène et la ramenèrent en Grèce où ils ne tardèrent pas à s'apercevoir qu'ils étaient vraiment trop bien élevés pour tomber amoureux de leur sœur. Ils finirent même par prendre en grippe cette fille si belle dont ils ne faisaient rien toute la journée. Et ils se prirent à rêver à d'autres femmes plus femmes et moins proches parentes.

Invités en Étolie, à la noce de leurs cousines, ils feignent d'ignorer leurs époux et enlèvent les jeunes femmes en pleine cérémonie nuptiale pour s'unir à elles dans un défilé de la montagne toute proche. Mais les ayants droit ne tardent pas à rattraper les Dioscures et, après un terrible combat, ils reprennent leurs femmes encore brûlantes de l'étreinte de leurs cousins.

Cette fois, c'est Castor qui est grièvement blessé. Et c'est au tour de Pollux de se pencher sur la sanglante tête fraternelle.

— O mon jumeau, que t'arrive-t-il ?

— Ne t'inquiète pas. Je joue seulement la comédie de la mort.

Ce n'est pas une comédie, c'est un drame, songe Pollux en voyant une ombre tenace et inconnue prendre peu à peu possession du visage de son frère.

— Ah ! je commence à croire que nous ne sommes pas sortis du même œuf, dit Castor, expirant.

Et Pollux d'appliquer les lèvres sur les blessures fraternelles, espérant que leur souffle d'éternité suffirait à rendre la vie à son jumeau. Puis, comprenant que Castor s'était définitivement séparé de lui, Pollux résolut de mourir, lui aussi. Dans son grand amour pour son frère, il oubliait qu'il était immortel. Et il plongea si profondément son épée dans sa poi-

trine, que la pointe lui en sortait dans le dos. Et il courait dans la campagne, poussant des lamentations non de douleur mais de misère humaine, d'affection décapitée. Et son cœur qui ne laissait pas échapper une seule goutte de sang ne comprenait rien à ce que lui voulait cette épée, de part en part.

Le Dioscure se lamentait si fort que ses cris finirent par trouver l'oreille toujours en éveil de Jupiter sur sa montagne. Et l'Olympien en descendit dans un nuage silencieux, l'heure n'étant pas au tonnerre mais aux discrètes attentions de la paternité.

— Je ferai de mon mieux, dit le dieu suprême.

Et Pollux voulut remercier son père mais il était déjà devenu aux côtés de Castor une très lointaine palpitation en plein ciel, quelque chose de très étincelant. Et tous deux, dans le feu de leur affection, se reconnaissaient à la façon des étoiles et se félicitaient de s'être retrouvés.

Et Léda, qui s'était jusqu'alors désintéressée des astres autant que de ses propres enfants, sortait chaque nuit de chez elle pour contempler deux étoiles qui semblaient toutes neuves et qui l'étaient et se détachaient dans la confusion du ciel, bien plus belles et significatives que toutes les autres ensemble.

JULES SUPERVIELLE

L'AMÉRIQUE IBÉRIQUE ET LA GUERRE DE HITLER

Les pays ne manquent pas, qui ont des raisons spéciales pour se féliciter de ce que les puissances démocratiques d'Europe aient opposé à la volonté conquérante d'Hitler une résistance énergique.

Si la soi-disant doctrine du « lebensraum » était incorporée au droit international, aucun pays n'aurait autant à le regretter que ceux qu'on a l'habitude d'englober dans la dénomination d'*Amérique Latine* [1]. Ils sont tous encore très loin, en effet, d'avoir atteint une densité de population qui leur permette d'invoquer cette « doctrine » à leur profit. Tous, au contraire, pourraient en être les victimes. Ils possèdent, en général, des étendues de territoire très supérieures aux besoins de la population qui les habite. La République Argentine compte une population qui n'atteint pas treize millions d'habitants et, au moins en théorie, elle pourrait en faire vivre cinq ou six fois plus. Dans quelques-uns de ces pays, comme le Brésil et le Vénézuéla, il y a des régions de forêts vierges improductives en raison même de leur fécondité, si l'expresion n'est pas trop paradoxale.

1. Dans son livre « Amérique Ibérique », qu'a préfacé M. André Siegfried et qui contient quelques-unes des pages les plus pénétrantes écrites en France sur les pays américains d'origine hispano-portugaise, M. J. de Lauwe expose les raisons concluantes pour lesquelles les dénominations « Amérique latine » et « Amérique du Sud » devaient être proscrites comme inadéquates. La première induit en erreur au sujet de la véritable composition ethnique des noyaux colonisateurs qui continuent de prédominer parmi la population blanche; la seconde, comporte un non-sens géographique lorsqu'elle inclut le Mexique, pays situé dans la partie septentrionale du continent. L'expression « Amérique Ibérique » indique d'une façon plus exacte les différences de race et de culture entre les anciennes colonies espagnoles et portugaises et le reste du continent, c'est-à-dire l'Amérique anglo-saxonne.

Au Brésil, en Argentine et dans certains autres pays de l'Amérique au Sud, il existe des noyaux de population allemande relativement importants. Le jour venu, ces circonstances permettraient de faire valoir conjointement les principes racistes et la « doctrine » du « lebensraum ». L'expérience européenne démontre, en effet, que là où il y a une minorité allemande, si petite qu'elle soit, le danger nait de voir le Reich revendiquer le territoire qui lui a offert l'hospitalité.

Théoriquement, dans les pays de l'Amérique Ibérique, il ne devrait y avoir que des ennemis du national-socialisme et la guerre que les Alliés livrent au Troisième Reich devrait y susciter une sympathie et un enthousiasme unanimes. L'immense masse populaire et les esprits les plus éclairés de ces pays sont, bien entendu, de tout cœur avec les alliés et contre l'hitlérisme, qui répugne profondément au sentiment démocratique des peuples d'Amérique.

Et pourtant ces sentiments, dans nombre de ces pays, ne peuvent pas, pour le moment, s'exprimer autrement qu'en paroles. Il faut tenir compte de la situation politique existant actuellement dans chacune des Républiques qui font partie de ce vaste bloc humain. Il en est plusieurs qui sont gouvernées actuellement par des hommes, des groupes ou des classes qui — tout en invoquant constamment la démocratie et même en pratiquant quelques-uns de ses rites — sont loin d'être sincèrement dévouées à l'idéal démocratique.

Tels groupes auxquels nous songeons sont numériquement très réduits, mais influents ; la plupart d'entre eux voyaient dans M. Hitler (en toute bonne foi, peut-être) le grand porte-étendard de la croisade contre la révolution sociale. Placés devant la nécessité d'opter, leurs sympathies allaient sans hésiter vers le mouvement dont la raison d'exister semblait être jusqu'à ces dernières semaines la lutte implacable contre le communisme.

Lorsque certaines dames de la société sud-américaine (*certaines* ne signifie point *toutes* — qu'on ne s'y trompe pas) revenaient à Paris après un voyage en Allemagne, elles faisaient l'éloge de la discipline et de l'ordre qui régnaient à Berlin ; à quoi on pouvait leur répondre qu'il y avait encore plus d'ordre à Moscou et d'un genre encore plus sépulcral.

Toujours est-il qu'on admirait dans ces cercles l'organisation de caserne implantée en Allemagne par le national-socialisme.

La condamnation formulée dans ses encycliques par le pape Pie XI contre ces deux grandes hérésies modernes que sont pour l'église catholique l'hitlérisme et le bolchevisme, comme tous les jugements formulés depuis plusieurs mois par l'*Osservatore Romano*, affirmant l'identité essentielle des deux mouvements, ont peut-être rempli de perplexité certains esprits des classes bien pensantes. Mais il n'en reste pas moins que, pour une partie de la bourgeoisie sud-américaine, M. Hitler continuait de représenter — contre toute raison — une sorte de déité tutélaire de la propriété.

Mais on a changé tout cela. Depuis quelques semaines, c'est-à-dire depuis que le paladin du pacte antikomintern a signé avec le grand chef du Komintern cet accord de Moscou qui est une sorte de nouveau pacte du docteur Faust avec le diable, les choses ont pris un tout autre aspect. Dans certains pays ibéro-américains, les effets de cette idylle ont été considérables. Certaines situations politiques locales, certaines usurpations de pouvoir sont apparues du coup comme intolérables.

Intolérables, mais ayant une existence de fait, contre laquelle, pour pouvoir manifester librement et totalement leur sympathies à l'égard des démocraties, beaucoup d'Américains du Sud semblent inclinés à protester.

Nous ne serions pas surpris si ce terrible fait de la guerre hâtait bien des événements. Le concubinage hitléro-soviétique place, en effet, certains gouvernements qui se sont signalés officiellement par leur extrémisme de droite ou de gauche dans une situation délicate.

Par ailleurs, on doit reconnaître que dans les pays de l'Amérique Ibérique, certaines classes dirigeantes n'ont pas vu ou n'ont pas voulu voir jusqu'à maintenant avec assez de clarté, le danger que représentait l'infiltration germanique [1].

Cette partie de la planète a commencé à intéresser les Allemands, au temps de Humboldt, d'un point de vue purement scientifique. Les anciennes civilisations pré-colombiennes

1. Le livre récent « The Coming Struggle for Latin America », de M. Carleton Beales, peut être lu avec profit par ceux qui désirent se faire une idée de l'infiltration hitlérienne en Amérique ibérique.

attirèrent vers nos côtes des légions d'archéologues ; notre flore, notre faune, notre géologie attirèrent des divisions entières de naturalistes allemands. Les anthropologistes, les botanistes, les entomologistes allemands, et jusqu'au fondateur de l'École de la Sagesse de Darmstadt, ont tenu à nous rendre visite.

Mais dans le même temps, d'autres Allemands ont découvert qu'il n'y avait pas seulement en Amérique des papillons géants, des fleurs étranges, des oiseaux au plumage éclatant, un « folk-lore », des langues primitives et des temples incaïques mais aussi des gisements pétrolifères, des céréales, des métaux, de la laine, du coton, des cuirs, une quantité énorme de beurre et un nombre très limité de canons. Ils découvrirent, surtout, qu'il y a là-bas ce qui obsède l'Allemand plus que tout : de la terre, d'immenses étendues de terre fertile.

Les courants d'émigration ont conduit vers plusieurs de ces pays — principalement le Brésil et l'Argentine — des colonies allemandes plus ou moins considérables. D'autres pays où cette émigration germanique est numériquement moins importante, comme le Chili ou la Bolivie, semblent avoir été de tous temps si éblouis par l'école militaire allemande, que leurs instituts militaires sont calqués, à une échelle réduite, sur l'armée du Reich. Le capitaine Roehm, de triste mémoire, avait été longtemps instructeur de l'armée bolivienne. Le dernier président de ce pays, le général German Busch (dont la mort violente, survenue précisément une semaine avant qu'éclatât la guerre européenne, continue d'être pour nous entourée de mystère) était, pour la race et la formation, un produit allemand typique.

Naturellement, c'est dans ces pays que le problème pourrait arriver à se poser — nous exprimons ici un point de vue personnel — avec le plus de gravité. C'est là qu'il se poserait d'abord s'il survenait l'impossible, c'est-à-dire si l'Allemagne gagnait la guerre.

Dans le sud du Brésil, plus précisément dans l'état de Santa-Catalina, de même que dans celui de Sao-Paulo, la population allemande est arrivée à constituer des noyaux purement germaniques, de petits États dans l'État, qui joueraient très volontiers demain le rôle de Sudètes américains.

Bien qu'en proportion numériquement moindre, l'Argentine a vu également se constituer des noyaux germaniques dans certaines régions.

Le cas de la Patagonie a attiré tout récemment l'attention. Comme on le sait, certains éléments nationaux-socialistes établis en Argentine se sont vus inculpés de manœuvres tendant à mettre en discussion la légitimité des titres de l'état argentin sur ce territoire. Les autorités argentines s'émurent. Les tribunaux, en définitive, déclarèrent qu'il n'y avait pas de preuves suffisantes pour maintenir l'accusation. Mais tout n'était pas fictif dans l'affaire puisque l'ambassadeur argentin à Berlin dut formuler une protestation devant le Gouvernement du Reich.

Les milieux dirigeants des États-Unis ont toujours vu avec beaucoup plus de lucidité que la plupart de ceux de l'Amérique ibérique le danger hitlérien. La conférence de Lima, réunie l'an passé, a mis ce fait en évidence. Bien que cela ne fût pas dit d'une façon officielle, l'idée qui amenait à Lima M. Cordell Hull était d'armer par une aide économique les autres pays du continent, afin de les aider à se protéger contre toute agression éventuelle. Cette idée, lancée par les journaux, ne reçut pas un accueil unanime. Les délégués de certains pays, comme le Mexique ou Cuba, l'auraient adoptée complètement, tels autres trouvèrent que le plan esquissé pouvait être interprêté de ce côté de l'Atlantique comme une provocation, notamment en ce qui concernait l'établissement de bases navales, et qu'il était préférable de formuler une simple déclaration de principes, exprimant la solidarité de tous les pays, ce qui fut fait.

Peu de temps après se produisit l'affaire de Patagonie. Elle peut avoir amené certains Argentins à se demander si leur Gouvernement ne s'était pas montré trop optimiste quand il considérait comme utopique le péril germanique en Amérique méridionale. En général, les gouvernants argentins, qui ont toujours été d'avis de n'établir aucune sorte de relations avec le Kremlin, ont, par contre, montré une certaine bienveillance pour le Troisième Reich. Récemment encore, l'Argentine a conclu avec l'Allemagne un traité commercial à base de troc dont les avantages étaient loin de sembler évi-

dents. Car, malgré l'impérieuse nécessité où elle est d'exporter céréales, coton ou viande, l'Argentine ne peut oublier qu'elle a besoin de devises non bloquées et, plus encore, qu'elle a intérêt à maintenir les échanges les plus actifs avec ses grands clients traditionnels, les pays qui lui ont donné une structure économique et industrielle, qui ne poursuivent pas une politique d'asservissement matériel et spirituel... et qui paient encore en argent. Le moins qu'on puisse dire de cet accord, c'est qu'il n'était pas urgent.

A la Conférence panaméricaine qui vient de se réunir à Panama, les vingt et une républiques américaines, en même temps qu'elles affirmaient à nouveau leur solidarité, se sont déclarées collectivement neutres dans la « guerre de Hitler ». Mieux, elles ont approuvé unanimement un vœu tendant à élargir dans des proportions énormes la zone des eaux territoriales, la portant de trois à cinquante milles sur le littoral chilien, à cent sur le littoral argentin et à un minimum de trois cents sur le reste du continent, la bande de mer « neutralisée » devant être encore plus large sur les points du littoral qui sont plus en retrait sur l'Océan.

Ce projet, qui correspondrait aux idées du Gouvernement nord-américain et aurait été présenté par la délégation cubaine, tend à construire une sorte de muraille de Chine autour du continent américain (le Canada excepté, naturellement). Mais, la mer se prête bien mal à de telles constructions.

Par une coïncidence fâcheuse, en même temps que la presse européenne publiait le texte de ce vœu, nous étions édifiés sur la façon dont l'Allemagne de Hitler entendait respecter cette neutralité si solennellement proclamée à Panama. De même que l'Allemagne de Guillaume II, elle entend violer les principes de la neutralité chaque fois que cela lui conviendra.

Cette fois, un peu plus d'un mois après le début des hostilités, nous pouvons recueillir plusieurs faits significatifs : un navire marchand allemand armé et arborant le pavillon belge (d'après d'autres versions il s'agirait du croiseur de poche *Amiral Scheer*) a torpillé et coulé dans les parages de la côte brésilienne le cargo britannique *Clément* ; l'Amirauté chilienne reconnaît que, le 5 octobre, on a vu un sous-marin allemand dans le port de Valparaiso, où se trouve réfugié le

paquebot allemand *Dresden* [1] ; les autorités mexicaines s'inquiètent devant les fortes raisons qu'on a de croire que le paquebot allemand *Colombus*, réfugié à la Vera-Cruz, ravitaille des sous-marins... Tout cela, dès les premiers jours de la guerre maritime dirigée par l'amiral Raeder, digne successeur de von Tirpitz.

Mais le *Colombus* et le *Dresden* ne sont pas seuls réfugiés dans les ports américains. D'après une déclaration de M. Corden Hull il n'y avait pas moins de quatre-vingt navires allemands qui se trouvaient dans cette situation depuis la déclaration de guerre. D'après une information de New-York, deux d'entre-eux, le *Havelland* qui était réfugié à Puntarenas (Costa-Rica) et le *Borkum* qui se trouvait à Montevideo, ont pris le large, trompant la vigilance des autorités, sans doute pour se consacrer à la guerre de course. Le *Cap Norte*, qui se trouvait à Pernambouc et qui, le 17 septembre en avait fait autant, a été capturé par la flo'te alliée dans l'Atlantique Sud.

Tous les pays ibéro-américains sont-ils en état de surveiller efficacement l'activité de ces navires « inactifs » ? Il est certain que non. Il existe une grande disproportion entre l'énorme littoral maritime de pays comme le Brésil, l'Argentine ou le Chili et les forces aériennes et navales dont ils pourraient disposer pour exercer une surveillance parfaite de leurs côtes et de leurs eaux territoriales. Même en comptant sur le concours entier des États-Unis, ils seraient impuissants à empêcher les manœuvres des corsaires et des sous-marins dans une zone aussi étendue que celle prévue par le « Safety belt ».

Une autre preuve de la façon dont l'Allemagne entend respecter la neutralité de ces pays est donnée par le cas des avions de la Lufthansa qui étaient employés au service postal transatlantique et qui, lorsque la guerre éclata, se trouvaient à leur base de Buenos-Aires. Les autorités argentines observèrent que ces avions, sous prétexte d'effectuer des vols d'essais, faisaient de fréquentes sorties qui se prolongeaient pendant plusieurs heures. On put s'assurer que le but de leurs vols était d'observer les évolutions des navires de guerre britanniques *Ajax* et *Exeter*, qui naviguaient dans les eaux

1. Une dépêche d'agence, en date du 22 octobre, annonce que le *Dresden* avait quitté Valparaiso en déclarant qu'il rentrait en Europe, *via* Magellan, mais qu'il a été rencontré, le 4 octobre, alors qu'il se dirigeait vers le Nord.

de l'Atlantique. Il est fort probable qu'ils ont essayé d'étendre leur « observation » à la base navale britannique des îles Falkland.

A notre avis, le vœu relatif à l'extension des limites des eaux territoriales est destiné, en raison de ses inconvénients et de ses difficultés pratiques, à rester platonique. D'autre part, en élargissant dans de telles proportions leur bande d'eaux territoriales, les pays de l'Amérique Ibérique atteindraient un résultat contraire à celui qu'ils poursuivent, ils augmenteraient leur vulnérabilité en étendant ainsi le théâtre d'incidents possibles et de conflits plus que probables.

Qui peut affirmer en ce moment que dans la nouvelle guerre des cas analogues à celui du *Présidente Mitre*[1] ne se produiraient pas? Ou, plus exactement, qui peut croire que, si la guerre se prolongeait, ils ne se produiraient pas? Et s'ils se produisaient dans des zones maritimes éloignées des côtes mais cependant comprises dans cette « large ceinture de sécurité » — ou d'insécurité — n'est-il pas évident que la gravité de l'incident serait encore plus grande? En ce qui concerne la juridiction maritime, il vaudrait donc mieux laisser les choses telles qu'elles sont dans le Droit International, à condition, bien entendu, d'exercer, dans la mesure du possible, une sévère surveillance sur l'activité des corsaires et des sous-marins.

« Dans la mesure du possible » car, considéré isolément, aucun pays de l'Amérique Ibérique ne possède de forces navales, terrestres ou aériennes susceptibles d'influer sur le dénouement de la guerre. Mais ces pays peuvent prêter une aide considérable à l'un ou à l'autre des adversaires comme fournisseurs de matières premières et de produits alimentaires. Le président Hoover a qualifié l'Argentine de « corbeille à pain du monde » mais, en vérité, tout le Continent est un immense garde-manger.

Il semble logique que, même quand ces pays sont guidés par des considérations strictement commerciales (ce qui, il faut le reconnaître, n'est pas dans leur tempérament national), ils penchent résolument pour les puissances grâce auxquelles

1. Le bateau argentin *Presidente Mitre* fut coulé par les Allemands pendant la Guerre de 1914-1918.

il subsiste encore des éléments sains dans l'organisme économique européen et non pour un pays qui, comme le Führer l'a proclamé devant le Reichstag, « n'a rien à perdre ». On ne saurait mieux dire. On sait qu'aujourd'hui la monnaie allemande est garantie par la parole du Führer.

Pendant la dernière guerre, plusieurs pays ibéro-américains ont rompu les relations avec le Deuxième Reich. Ainsi, par exemple, le Brésil et l'Uruguay. L'Argentine, où le torpillage du *Présidente Mitre* produisit une vague d'indignation populaire, les aurait rompues également, comme l'exigeait une grande partie de l'opinion publique et les meilleurs de ses intellectuels si, pendant les dernières années de la guerre, le Gouvernement n'avait pas été présidé par un homme qui avait, semble-t-il, un faible pour l'Allemagne impériale.

Jusqu'ici, les pays ibéro-américains ont observé les règles de la neutralité, correctement, dans un esprit large et humanitaire. Plusieurs d'entre eux, il est vrai, ont prêté asile aux navires marchands allemands qui étaient dans leurs ports ou qui s'y réfugièrent lorsque la guerre éclata. Mais le Brésil, d'après une information du Foreign Office, aurait reconnu le nouveau Gouvernement polonais constitué en France et l'on a créé dans ce pays un comité d'aide à ce peuple héroïque. Des informations de presse que nous ne pouvons confirmer attribuent à l'Uruguay et à l'Argentine l'intention de ne pas reconnaître la « liquidation » de la Pologne.

D'après des informations publiées à Paris, les autorités argentines ont placé sous la garde de la police les avions de la Lufthansa. Les gouvernements du Mexique et du Chili ont décidé de resserrer la surveillance des navires allemands réfugiés. On a suspecté récemment l'île chilienne de Mas Afuera de constituer un centre de ravitaillement pour les sous-marins allemands. La légation chilienne à Paris vient de le démentir catégoriquement. Une question se pose pourtant : pourra-t-on éviter que des incidents comme ceux que nous venons de relater se reproduisent? C'est ce dont on peut douter si on considère l'abîme qui existe entre le sentiment de l'hospitalité que gardent les pays de race ibérique et celui qu'en a l'inchangeable, l'éternelle, l'incorrigible Allemagne.

Les pays ibéro-américains voudraient pouvoir conserver

l'attitude de purs spectateurs devant la tragédie de l'Europe. Ils voudraient se sauver de l'incendie par un procédé classique, c'est-à-dire en faisant appel à l'eau... On verra si c'est possible.

Outre la sympathie spontanée des masses populaires pour la cause qu'incarnent les alliés, les abus et les violations de souveraineté que l'Allemagne ne manqnera pas de commettre aideront beaucoup, pendant les mois à venir, à fixer l'attitude des peuples et des gouvernements. De toute façon, l'impulsion, dans un sens ou dans l'autre, s'exercera vraisemblablement du nord au sud. Dans l'article que *La Nacion* de Buenos-Aires a publié au lendemain de la déclaration de guerre, en flétrissant Adolphe Hitler comme le seul auteur responsable du cataclysme qui secoue le monde, ce journal invitait les nations d'Amérique à former un bloc compact sous l'égide de la grande démocratie du Nord. A Buenos-Aires a été constitué un comité « Pro Francia » qui réunit l'élite du pays.

Petit à petit, les peuples ibéro-américains, qui n'ont pas surgi dans l'Histoire en vertu d'une génération spontanée mais qui ont gagné leur place au soleil dans une lutte épique de plusieurs années contre la tyrannie, comprendront mieux encore la signification du drame actuel, dont en réalité leur propre destin dépend. Ils ressentent surtout pour le moment de l'angoisse. Peut-être l'heure viendra-t-elle où ils éprouveront également les réactions instinctives de la défense. L'histoire récente de l'Europe leur montre quel serait leur destin si la vieille civilisation ne triomphait pas de la nouvelle barbarie. Les théoriciens du national-socialisme — ou du national-bolchevisme — apprécieraient, sans aucun doute, une floraison de croix gammées sous les cieux dans lesquels brille la Croix du Sud...

Mais l'entreprise est devenue beaucoup plus difficile depuis que Hitler s'est associé à Staline. Contre le communisme, qui est une doctrine de désespoir, le Continent de l'Espérance se dressera toujours avec la dernière énergie.

ENRIQUE MENDEZ CALZADA

BOLCHEVISME ET COMMUNISME

Bolchevisme et communisme sont les deux horribles frères jumeaux qu'a mis au monde la Russie soviétique; mais il ne faut pas les confondre. Le bolchevisme est spécifiquement russe. Le communisme a un badigeon français. Peut-être, après tout, le bolchevisme est-il moins répugnant que le communisme car, étant plus brutal, il est plus franc.

Aussi bien, n'y a-t-il rien de mystérieux, d'idéologique ni même de révolutionnaire dans le bolchevisme : c'est un bon système de satrapie à l'usage d'un peuple à demi-barbare, conçu par un dictateur modelé sur les types de dictateurs orientaux. Lénine, mettons-nous bien cela dans la tête, était l'antithèse absolue des révolutionnaires phraseurs, empêtrés de formules et de théories. C'était un maniaque du réalisme.

Il n'était pas au pouvoir depuis quatre jours qu'il apprenait que le congrès soviétique des députés ouvriers et soldats, sur la proposition de Kameneff, avait voté l'abolition de la peine de mort aux armées. C'était, en effet, une des rengaines socialo-communistes. Aussitôt, il entra en fureur.

— Pure folie! cria-t-il. Comment peut-on faire une révolution sans fusillades? Qu'est-ce que signifie la simple prison, en période de guerre civile, alors que chaque parti espère l'emporter? Foin de la sensiblerie pacifiste!

Il était à la fois pour la peine de mort et pour le lynchage sommaire. Le tout est de conserver les apparences, quand on veut faire assommer quelqu'un. Par exemple, lorsqu'il voulut se débarrasser de Doukhonine, général de l'armée rouge façonnée par Kerensky, il le destitua d'abord puis il adressa par radio au comité des soldats et marins du front, cet appel :

« *Soldats ! La cause de la paix est entre vos mains. Vous ne permettrez pas aux généraux contre-révolutionnaires de faire échouer cette grande cause. Vous les entourerez d'une garde pour éviter des lynchages indignes d'une armée révolutionnaire et pour empêcher ces généraux d'échapper au jugement qui les attend...* »

Les soldats du front savent ce que parler veut dire. Quand ils reçoivent ce radio, ils se précipitent vers le wagon où se tenait leur vieux général, ils le traînent sur la plate-forme et l'assomment, séance tenante...

Par-dessus tout, il avait horreur des formules. Lorsqu'en février 1918 on discute le traité de Brest-Litovsk, qui enlève à la Russie les États baltes, la Pologne, l'Ukraine et d'autres provinces, les négociateurs soviétiques essayent d'y opposer la formule de paix russe : *Paix sans annexion ni contribution.* Mais il faut voir comment Lénine les fouaille :

— Assez de phraséologie révolutionnaire ! crie-t-il à Trotsky et autres salivaires. Vous êtes pires que des poules. Une poule n'a pas le courage de franchir le cercle qu'on a tracé autour d'elle à la craie mais elle peut dire pour son excuse que ce n'est pas elle qui a tracé ce cercle, tandis que vous vous entourez du cercle magique d'une formule fabriquée par vous-même et vous vous hypnotisez à la regarder au lieu de voir la réalité en face.

La réalité, c'est que la Russie était battue et que la révolution s'effondrerait si on continuait la guerre. Or, il fallait sauver la révolution et peu importait qu'on lachât pour cela des territoires. Plus tard, on verrait...

Avait-il même, à défaut de principes, une idée conductrice ? Ce n'est pas sûr. Hormis celle-ci qui était bien ancrée dans son crâne, c'est qu'il fallait prendre le pouvoir par tous les moyens et le garder par tous les moyens.

La grandeur de Lénine, a écrit Radek, *réside en ceci qu'aucune théorie formulée la veille ne l'empêche de voir la réalité d'aujourd'hui et qu'il peut courageusement écarter tout ce qu'il a avancé le jour précédent, si cela doit nuire aux besoins de l'heure.* »

En somme, un parfait dictateur. Les mots « droit », « liberté », « justice » sont pour lui totalement vides de sens. Il ne connaît et ne comprend que la force, avec ses attributs ordinaires qui sont la volonté et l'autorité. M. Pierre Chasles, dans l'étude lumineuse qu'il nous donna sur la *Vie de Lénine*, il y a quelques années, a indiqué très justement que l'individu ne comptait pas pour Lénine. Seule existait la masse. Et, comme la masse russe ne se menait qu'à coups de knout, il la menait selon le régime qu'elle connaissait et qu'elle comprenait. Il était le digne continuateur d'Ivan le Terrible qui tua l'un de ses fils d'un coup d'épieu. Sa seule vraie haine et sa seule vraie crainte était la civilisation occidentale, parce que la civilisation occidentale était la négation du knout.

Et ce qui est vrai de Lénine est non moins vrai de Staline. De Lénine, Staline a hérité deux choses : la haine de la civilisation occidentale, contre laquelle butte le bolchevisme oriental, et la résolution de ne servir que les intérêts du bolchevisme. Cet homme, qui parle peu et qui, quand il parle, ne dit généralement pas ce qu'il pense, a un jour dit tout de même ce qu'il pensait. « *La politique de l'U.R.S.S.*, a-t-il déclaré au 17e Congrès de l'Internationale, *ne sera jamais orientée que vers les intérêts de l'U.R.S.S.* ». Et, comme ce jour-là — 6 janvier 1934 — il disait la vérité, personne naturellement ne l'a cru.

Au demeurant, un parfait satrape. Mais un satrape opérant de préférence à *l'orientale*, sans laisser trace ni du café ni du lacet. Quand il a recours au poignard, c'est qu'il ne peut faire autrement. Tout compte fait, il compte plus de disparus sous son règne que d'exécutés — ce qui ne veut pas dire que les disparus n'aient pas été exécutés.

Cependant, il faut bien en revenir toujours à ceci : c'est que le régime stalinien, comme le régime léninien, n'est possible que dans un pays comme la Russie, où la barbarie est encore en friche, où le mysticisme est demeuré primitif, où

la masse ignorante obéit à des mots et où les mots eux-mêmes n'ont pas la signification qu'ils ont dans le reste du globe.

Je me souviendrai toujours du récit que M. Elihu Root me fit de son voyage en Russie, en 1917. M. Elihu Root, grand juriste et célèbre homme d'état américain, avait été envoyé par le président Wilson à Petrograd pour lui faire un rapport sur la révolution bolchevik. Il arriva dans l'ancienne capitale des tsars, la veille même de la chute du tsarisme, et voulut juger par lui-même de l'aspect de la rue, le jour de l'inauguration du nouveau régime. Accompagné d'un seul attaché de l'ambassade, qui parlait parfaitement le russe, il trouve sur les quais de la Néva un petit rassemblement d'hommes qui discutaient.

— Eh bien ! mes amis, dit-il en s'approchant, vous êtes contents, n'est-ce pas ? Vous voilà en République...

— *Niet, niet,* lui répond un des parloteurs du groupe en secouant la tête.

— Comment, non ? Mais là, au coin, il y a une affiche annonçant la proclamation de la République.

— *Niet, niet,* fait imperturbablement le même sceptique. Car, là, sur le pont, il y a toujours un agent de police...

De toute évidence, pour ces gens, il n'y avait pas de République là où il y avait encore des agents de police.

— Seul, un bolchevik russe, concluait le bon Elihu Root, était capable de faire une pareille réponse. Un Peau-Rouge de l'Arizona ne la ferait pas.

• •

Un Français ou un Latin la ferait encore bien moins. Et c'est ce qui explique qu'en se transplantant en France, le bolchevisme, devenu communisme, a subi dans son accoutrement quelques modifications nécessitées par le climat et l'état intellectuel plus avancé de la race.

Pour le communisme, le but à atteindre est simple et tient en quatre mots : *faire sauter la machine.* C'est l'expression même qui figure dans la première consigne donnée, en 1920, par le Congrès du Komintern au groupe parlementaire communiste français qui vient de se fonder : « *L'armée du prolétariat*

a besoin de points d'appui. Un de ces points d'appui, c'est la tribune du Parlement bourgeois. Le parti communiste n'entre pas dans cette institution pour y accomplir un travail organique mais pour aider, au Parlement, les masses à FAIRE SAUTER LA MACHINE *de l'État et le Parlement lui-même.* » D'ailleurs, pour faire sauter la machine, tout député communiste doit se pénétrer de cette idée « *qu'il est un agitateur du parti qui a été envoyé dans le camp ennemi pour y exécuter les ordres du parti. Le député communiste n'est pas responsable devant la masse inorganisée des électeurs mais devant son parti communiste.* »

On trouve tout dans ce texte qui est le résumé parfait du décalogue communiste : on y trouve un fond de scélératesse incroyable ; on y trouve une garniture de cynisme éhonté ; on y trouve un assortiment de conseils tactiques et le moule est celui de la servilité totale et abjecte. Mais, on y trouve aussi une certaine rouerie qui tient compte du tempérament français, de la tradition française, des possibles réactions françaises. « Allez-y doucement, dit-on, en somme, aux députés communistes, mentez, dupez, trompez. L'essentiel est de pénétrer dans le camp ennemi pour pouvoir le mieux trahir. »

Et, pendant quinze ans, le communisme en France s'insinua et se faufila.

Il s'insinua et se faufila dans les administrations, dans l'armée, dans les arsenaux, dans les colonies, à l'école et jusque dans les laboratoires. Rendons lui cette justice qu'il travailla de son mieux à *faire sauter la machine* sur tous les points : marine, défense nationale, police, industrie, unité de l'empire. En 1935, il y travaillait encore et voici comment M. Maurice Thorez, dans un discours prononcé à la Chambre des députés et enregistré par le *Journal officiel de la République française*, envisageait la défense nationale du pays :

— Si la guerre éclatait, nous saurions intervenir et utiliser de toutes nos forces la crise économique et politique créée par la guerre pour agiter les couches populaires les plus profondes et précipiter la chute de la domination capitaliste. (15 mars 1935.)

Mais, en 1936, il y a brusque retour de manivelle. Du jour au lendemain, le mot d'ordre change : les super-défaitistes

se muent en super-jacobins ; les organisateurs de panique deviennent des surveillants de fermeté ; les insulteurs d'officiers se drapent dans le drapeau tricolore ; le même Thorez qui, la veille, voulait agiter les couches populaires les plus profondes ne parle plus que de les galvaniser : « Hitler nous menace, s'écrie-t-il, mais la peur est étrangère à notre peuple ! » Et le plus typique, peut-être, était un certain universitaire du nom de Péri, qui était pris, chaque jour, d'une sorte de fureur sacrée à la pensée que M. Chamberlain, M. Daladier et M. Bonnet pourraient capituler devant Hitler... Ah ! les pleutres ! Ils ne savaient donc pas qu'avec un peu de fermeté la menace du fascisme hitlérien rentrerait sous terre... Et il menaçait les « munichois », les « capitulards », les trembleurs des foudres du peuple...

Que s'était-il donc passé ? Il s'était passé que le décalogue de 1920 du Komintern avait joué : « Tu dois exécuter les ordres du parti. Tu n'es pas responsable devant tes électeurs. Tu n'es responsable que devant le parti. » Or, le parti commandait qu'on marchât à fond contre Hitler pour le rendre plus accessible à la volonté de Staline. Le parti commandait que la France fût prête à se jeter sur l'Allemagne, si l'Allemagne ne se jetait pas dans les bras de la Russie. Alors, on agitait le drapeau et on chantait la *Marseillaise*. Alors, on votait les crédits de la défense nationale. Alors, on accusait les ministres de tiédeur en attendant de les accuser de trahison.

Mais arrive enfin la journée historique du 24 août 1939. Staline a maté et courbé Hitler. Celui-ci fait sa soumission, jette aux orties le pacte anti-komintern, met sa main loyale dans la main sans tache de Staline, offre en signe d'amitié toute la chair polonaise que réclame Moscou et obtient en échange de pouvoir déchaîner la guerre sur l'Europe. Cette journée-là est suivie de l'autre journée historique du 17 septembre, où Staline se paye et paye Hitler ; où il se rue, avec 104 divisions, sur la Pologne pantelante et qui résiste encore ; où il prend livraison de la chair promise. Journée qui fait déferler une vague de dégoût sur l'univers entier : les estomacs les plus solides sont soulevés par un haut-le-cœur. Mais les communistes n'ont pas d'estomac : ils n'ont qu'une échine. Ils ne sont pas pétris de la matière humaine ordinaire, ayant des

impulsions et des réflexes : ce ne sont que des pantins qui tournent à droite et à gauche : « Tu dois exécuter les ordres du parti. Tu n'es responsable qu'aux ordres du parti. » Au 24 août comme au 17 septembre, l'ordre joue et le pantin obéit à la ficelle. C'est la paix que sert Staline. C'est la cause des peuples libres pour laquelle travaille Staline. Il faut écouter Staline. Il faut suivre Staline. Il a paru, il a parlé, cela suffit. Jamais, même aux périodes les plus reculées de l'histoire des peuples serfs, on n'a enregistré servilité plus abjecte. « Administrés à cette dose, le cynisme et l'hypocrisie, a écrit un socialiste, sont physiquement intolérables et l'estomac les rejette comme un aliment altéré. » Administré à cette dose, le service de l'étranger et de l'ennemi est légalement intolérable et la justice française est bien obligée de s'en occuper.

Une instruction ouverte par l'autorité militaire a amené l'arrestation de la plupart des députés communistes : il s'agit surtout des figurants car les chefs ont pris le large. Marty est depuis beau temps installé en Russie ; Ramette et Florimond Bonte se cachent ; le « vice-président » Duclos a disparu ; quant à Thorez, le Rouget de l'Isle de la troupe, le héraut d'armes qui criait à Hitler que la peur est étrangère au peuple de France, il a montré qu'elle ne lui était pas étrangère à lui. Et il a purement et simplement déserté.

En même temps, sur l'ordre de l'autorité gouvernementale, tous les maires des municipalités communistes étaient révoqués et des administrateurs étaient nommés en leurs lieu et place. C'est ici, peut-être, que les découvertes les plus intéressantes se sont produites : partout le pillage, le chapardage, le truquage de la comptabilité, le vol du contribuable. En prenant leurs fonctions, les élus communistes locaux commençaient par s'allouer 48 000 francs d'indemnité annuelle comme maire, 30 000 francs comme adjoints. Beaucoup, dans la banlieue, faisaient mettre de somptueuses voitures automobiles à leur disposition et les moindres fonctionnaires avaient droit au remboursement de leurs factures d'essence. Ajoutez à cela le chômage, transformé en caisse noire par les municipalités communistes : à Argenteuil, on a constaté que les chômeurs inscrits sur les registres étaient totalement inconnus dans la ville, mais des amis touchaient pour eux. Au demeurant,

les élus communistes se sont révélés comme d'excellents détrousseurs budgétaires. En cela, ils dépassaient quelque peu les instructions du Komintern qui recommandait de *faire sauter la machine* : eux, s'entraînaient en *faisant sauter la caisse.*

● ●

Nous avons dit, au début de ces lignes, que le bolchevisme ne portait en lui aucun mystère et nous avons laissé entendre que le communisme, tel qu'il s'était développé en France, en présentait un.

Le mystère n'est pas que le communisme, qui n'est ni une doctrine ni une idéologie mais une sorte de parade foraine faisant appel aux instincts les plus grossiers de la foule, ait pu s'acclimater et croître sur le sol français : les peuples les plus sains, les plus intelligents, les plus imprégnés de culture, les plus attachés à la tradition peuvent avoir certains de leurs éléments soudainement infectés par un mal étranger. Cela arrive surtout si l'hygiène morale et politique d'un pays laisse à désirer, si le Gouvernement n'accomplit pas son devoir constant de prophylaxie.

Le mystère n'est pas non plus que des classes voisines de la classe ouvrière, plus exposée que toute autre à ce genre d'empoisonnement, aient pu s'y laisser prendre et que les socialistes, par exemple, aient pactisé avec les communistes.

Mais, là où il n'y a pas de justification, c'est que des hommes qui, eux, n'étaient pas des socialistes, qui même parfois se tenaient éloignés de la politique, qui s'étaient penchés sur l'enseignement de la philosophie, de l'histoire, de la science, aient pu se laisser attirer par les hideux appâts du communisme. Quand on songe que des savants et non des moindres, des reclus de laboratoires, des fervents de ce qu'on nomme les sciences exactes se soient laissé prendre par les inexactitudes cyniques d'une bande de bateleurs, on est saisi d'effroi et l'on est tenté de prendre le deuil de cette science française, la plus clairvoyante et la plus bienfaisante qu'ait connue l'humanité. A quel vertige ont-ils cédé ? Quelle séduction la pourriture a-t-elle pu exercer sur leur âme ?

Et le mystère est que d'aucuns continuent et ne se rendent pas encore compte. Après le 24 août, comme après le 17 septembre, l'épilogue s'est poursuivi. Ceux à qui l'on avait menti mentaient à leur tour aux autres ou se mentaient à eux-mêmes. Moins honnêtes que les socialistes qui, eux, tout de suite, ont rompu avec les criminels et dénoncé le crime, on a vu de soi-disant nationalistes chercher des excuses au crime et ménager les criminels. L'un d'eux n'a-t-il pas été jusqu'à soutenir que les cent quatre divisions russes jetées sur la Pologne n'avaient nullement contribué à sa défaite et à la libération des armées allemandes? Que dire et que penser des capitalistes bourgeois qui donnent leur argent pour faire paraître des gazettes où l'on noie d'autres bourgeois et d'autres Français dans un pareil abîme de mensonges et de sottises?

Oui, le mystère du communisme restera dans les complicités qu'il a rencontrées en France en des milieux qui n'étaient pas extrémistes. On a dit que ces complicités ne furent pas toutes gratuites. Pour l'honneur de l'intelligence française, pour l'honneur du bon sens français, ce serait presque à souhaiter. Les corrompus font souvent moins de mal à la réputation de leur pays que les imbéciles.

STÉPHANE LAUZANNE

LA GUERRE EN EUROPE

LA DEUXIÈME PHASE DU CONFLIT

La deuxième phase de la guerre européenne, considérée du point de vue strictement politique, a commencé le 6 octobre, lorsque M. Hitler a déclenché, par son discours devant le Reichstag, cette « offensive de paix » qui était annoncée avant même que la Pologne fût entièrement occupée, offensive qu'on savait d'avance vouée à un dur échec. Tout le calcul du chancelier allemand était fondé sur l'espoir insensé qu'une fois la Pologne « liquidée », selon l'expression affreuse dont on ne s'est que trop servi à l'étranger, même dans des discours officiels, la France et l'Angleterre admettraient le fait accompli et se résoudraient à conclure la paix vaille que vaille, assurant à l'Allemagne le bénéfice de son coup de force et à la Russie les avantages territoriaux qu'elle a su prendre comme prix de sa trahison de la cause des peuples libres. Ce calcul s'est révélé aussi faux à l'épreuve des événements que celui que fit le Führer, sur les conseils pressants de M. von Ribbentrop, en concluant son pacte immoral avec M. Staline et en ordonnant l'attaque contre la Pologne dans la conviction que l'Angleterre et la France n'interviendraient pas par les armes. En politique, toute faute grave entraîne inévitablement à commettre d'autres fautes. M. Hitler est désormais prisonnier de celles qu'il a commises en méconnaissant les forces morales qui, en dépit de toutes les idéologies révolutionnaires et de tous les régimes totalitaires, commandent encore l'évolution de la société des États civilisés.

Le discours prononcé le 6 octobre par le chancelier allemand devant le Reichstag en vue d'amorcer une vaste manœuvre de paix avait ceci de particulier qu'il ne comportait aucune proposition pouvant être retenue pour une discussion utile. Des attaques brutales contre la Pologne vaincue ; de vieux thèmes dont l'usure est évidente pour les esprits les moins avertis et par le développement desquels M. Hitler s'obstine à vouloir justifier aux yeux de « son » peuple une politique de violence systématique à laquelle il ne saurait y avoir d'excuse ; des efforts désespérés pour essayer de rejeter sur d'autres des responsabilités qui incombent au seul Reich national-socialiste, mais point de propositions pouvant servir de ligne de départ pour une véritable négociation, voilà ce qui constituait le fond de l'exposé du Führer. Celui-ci s'est borné, en fait, à clamer son ardent désir de voir mettre fin aux hostilités dès l'instant où ses ambitions étaient satisfaites à l'Est par le dépècement de la Pologne. Il estimait, en somme, que la guerre à l'Ouest était devenue sans objet puisque l'État polonais, auquel la France et l'Angleterre voulaient venir en aide, était effacé de la carte politique de l'Europe. Sa thèse était que la solution du problème polonais restait de la seule compétence de l'Allemagne et de l'Union soviétique, sans aucune intervention directe ou indirecte des autres puissances dans le débat, ce qui revenait à dénier d'avance à la conférence internationale dont il préconisait la réunion le droit de discuter la question capitale qui a provoqué la guerre. Les « propositions » de paix du chancelier allemand tendaient à faire consacrer solennellement par une conférence la violence faite au peuple polonais, de manière à assurer en toute certitude à l'agresseur le bénéfice de son crime contre le droit et la civilisation. Le Fürher ne s'en tint pas là, au surplus : ces mêmes puissances desquelles il sollicitait la paix, il les invitait à se réunir en posant en principe, comme entrée de jeu, que l'Allemagne devrait obtenir des colonies correspondant « aux intérêts et à la grandeur du

Reich ». Il ne manquait pas d'indiquer que, si l'on refusait de faire la paix qu'il offrait, l'Angleterre et la France devraient être tenues pour responsables de la continuation de la guerre.

M. Daladier d'abord et M. Chamberlain ensuite ont répondu au discours de M. Hitler en écartant toute négociation sur la base du fait accompli de la destruction de l'État polonais et en refusant de traiter avec le Gouvernement allemand actuel, dont les manquements répétés à la parole donnée ne permettent point de croire aux nouveaux engagements qu'il serait amené à prendre. Dans un langage sobre, avec une logique implacable, le chef du Gouvernement de la République rappela, le 10 octobre, que la France et la Grande-Bretagne ne sont pas entrées en guerre pour soutenir une sorte de croisade idéologique, ni par esprit de conquête, mais qu'elles ont été obligées de combattre parce que l'Allemagne voulait imposer sa domination sur l'Europe. « Je sais bien, a dit M. Daladier, qu'on vous parle aujourd'hui de paix, de la paix allemande, d'une paix qui ne ferait que consacrer les conquêtes de la ruse ou de la violence et n'empêcherait nullement d'en préparer de nouvelles. A quoi se résume, en effet, le dernier discours du Reichstag? A ceci : « J'ai anéanti la » Pologne, je suis satisfait ; arrêtons le combat ; tenons une con- » férence pour consacrer mes conquêtes et organiser la paix. » Le malheur, c'est que nous avons déjà entendu ce langage. Après l'annexion de l'Autriche, l'Allemagne a dit au monde : « J'ai pris l'Autriche ; je ne demande plus rien ». Quelques mois après, elle réclamait les Sudètes et son chef nous disait à Munich que, « cette revendication satisfaite, il ne demanderait plus rien ». Quelques mois après, l'Allemagne s'emparait de la Tchécoslovaquie tout entière. Alors, devant le Reichstag, on disait au monde : « L'Allemagne ne demande plus rien ». Après l'écrasement de la Pologne, c'est la même assurance que l'on donne aujourd'hui ». Le président du Conseil ajoutait : « Nous avons pris les armes contre l'agression, nous ne les reposerons que lorsque nous aurons des garanties certaines de sécurité, d'une sécurité qui ne soit pas mise en question tous les six mois. »

M. Chamberlain ne fut pas moins catégorique dans le dis-

cours qu'il prononça le 12 octobre à la Chambre des Communes. Reprenant le thème développé l'avant-veille par M. Daladier, il affirma qu'il serait impossible à la Grande-Bretagne, sans forfaire à l'honneur, d'accepter des bases de règlement consacrant une agression. La paix, selon lui, doit être une paix réelle et solide, et non pas une trêve angoissée entre deux agressions. Même si les propositions de M. Hitler avaient été mieux définies et avaient contenu des suggestions dans le sens du redressement des torts causés à d'autres pays, il faudrait se demander par quels moyens pratiques le Gouvernement allemand se proposerait de convaincre le monde que l'agression cessera et que les engagements seront désormais tenus. D'où cette conclusion du premier ministre britannique : « L'expérience a montré qu'il était impossible d'avoir confiance dans le Gouvernement allemand actuel. En conséquence, il faut des actes. et pas seulement des paroles, pour que nous et le peuple de France, notre brave et fidèle allié, soyons fondés à mettre fin à une guerre que nous entendons poursuivre de toutes nos forces. »

Les réponses de M. Daladier et de M. Chamberlain à M. Hitler eurent un profond retentissement dans le monde entier. Le président du Conseil français et le premier ministre britannique avaient tenu le langage clair et ferme que réclamait la conscience de toutes les nations ayant encore le sens de l'honneur et de la liberté. L'espoir entretenu jusque là par une propagande sans scrupule au cœur du peuple allemand s'évanouissait et l'Allemagne se trouvait brusquement placée devant la dure réalité que ses maîtres avaient voulu lui cacher : se dégager elle-même de la tyrannie d'un gouvernement nazi dans la parole duquel le monde ne peut plus avoir confiance ou se résoudre à soutenir une guerre de longue durée. M. Hitler et son équipe dirigeante ont voulu tenter alors une suprême manœuvre en exerçant une forte pression sur ces mêmes neutres dont les sous-marins allemands, depuis plusieurs semaines, coulent systématiquement les navires marchands et les amener à prendre une initiative en faveur d'une rapide paix de compromis. Là encore la diplomatie hitlérienne a fermé elle-même les voies pouvant conduire à la fin des hostilités. Quel est l'homme d'État neutre

qui, en Europe ou hors d'Europe, n'hésiterait pas à la pensée de recommander une paix qui consacrerait et le dépècement de la Pologne, et le crime contre la civilisation qu'a commis M. Hitler en exposant, par sa collusion avec M. Staline, une grande partie du Continent au risque effroyable d'une totale bolchevisation? Si l'Italie pouvait être tentée de jouer un rôle d'arbitre, avec l'espoir de trouver pour elle-même des avantages importants dans un règlement improvisé, l'avance bolcheviste vers les Balkans n'en serait pas moins de nature à l'inquiéter et elle saurait difficilement rester indifférente au fait que l'axe Berlin-Moscou a été substitué à l'axe Rome-Berlin sans même que M. Mussolini ait été consulté à propos de cette répudiation brutale du pacte antikomintern. Le Pape, qui fit de si généreux efforts pour empêcher le conflit germano-polonais, peut-il encore exercer son influence dans le sens d'une médiation maintenant que l'Allemagne hitlérienne s'est faite délibérément la complice de ce bolchevisme qui fait peser la plus tragique menace sur toute la Chrétienté? Le président Roosevelt, lui non plus, ne semble guère pouvoir intervenir en partant du fait accompli dans l'Est européen, alors que les États-Unis n'ont pas voulu reconnaître la conquête allemande de la Tchécoslovaquie mais se sont empressés par contre, de reconnaître spontanément le nouveau Gouvernement polonais formé en France. Il est vrai que certaines petites nations neutres désirent ardemment que les hostilités prennent fin dans leur voisinage immédiat mais elles savent, par le sort que l'Allemagne a réservé à l'Autriche, à la Tchécoslovaquie et à la Pologne et par la « protection » que la Russie soviétique impose à l'Estonie, à la Lettonie et à la Lituanie à quelle servitude les vouerait une victoire partagée du nazisme et du bolchevisme en Europe. Aussi tous les sondages effectués de différents côtés au sujet de prétendus plans de paix comportant la reconstitution d'une Pologne réduite mais asservie politiquement et économiquement au Reich et l'octroi d'une certaine autonomie à la Bohême et à la Moravie ne donnèrent-ils aucun résultat appréciable. Il apparaissait clairement que toute cette agitation factice en faveur d'une solution de compromis n'avait d'autre objet, en réalité, que de sauver le gouvernement de M. Hitler des conséquences du trouble profond

des esprits provoqué en Allemagne par une longue série de reniements et de parjures auxquels on ne connaît pas de précédents dans l'Histoire.

Du point de vue politique, le fait dominant, après un mois et demi de guerre, est l'énorme accroissement de puissance que la Russie soviétique a rçu, sans avoir eu à combattre, de l'humiliante subordination du Reich hitlérien au pouvoir bolcheviste. L'Allemagne a dû se battre seule en Pologne et, jusqu'ici, elle se débat seule sur mer et sur le front occidental contre le bloc franco-britannique mais l'Union soviétique mène rudement le jeu diplomatique, recueille les bénéfices de l'effort militaire allemand, s'installe et dicte ses volontés dans des régions qui paraissaient promises à l'impérialisme hitlérien et d'où Moscou peut menacer désormais directement la puissance germanique. Non seulement la Russie communiste a mis brutalement fin au « Drang nach Osten » en barrant la route à toute ruée allemande vers le sud-est de l'Europe, vers la Mer Noire et vers les Balkans mais elle s'est établie d'autorité dans les régions de la Baltique que le germanisme considérait traditionnellement comme une zone d'influence indispensable à sa sécurité et à son épanouissement. Ce que la France et l'Angleterre, par respect des droits d'autrui, n'avaient pas voulu sacrifier à l'impérialisme russe, lors des négociations anglo-franco-soviétiques — l'indépendance et le droit de libre décision des trois États baltes — M. Hitler et M. von Ribbentrop en ont fait, sans le moindre scrupule et aux dépens de l'intérêt allemand le plus évident, l'abandon à M. Staline et à M. Molotov.

A peine signé l'accord germano-russe relatif au partage de la Pologne, les ministres des Affaires étrangères d'Estonie, de Lettonie et de Lituanie furent convoqués successivement au Kremlin pour y signer des traités d'assistance mutuelle entre les minuscules Républiques baltes et l'immense Russie soviétique. En contre-partie d'une assistance militaire aux États baltes, dans le cas d'une agression contre ceux-ci, la puissance bolcheviste a obtenu le droit de disposer librement en Estonie du port de Baltiski et des îles Oesel et Dago, comme

bases navales et aéronautiques, et d'y entretenir les forces nécessaires pour assurer la sécurité de ces bases. En Lettonie, des bases russes analogues sont créées dans les mêmes conditions dans les ports de Libau et Windau et c'est la Russie qui est chargée d'assurer la défense du golfe de Riga. Le traité d'assistance russo-lituanien, bien qu'il stipule au profit de la Lituanie la rétrocession à celle-ci du territoire de Vilno, a une portée non moins grave car il prévoit la prise à bail, avec droit d'y entretenir en permanence des forces terrestres et aériennes, de certains points du territoire lituanien et il convient de la défense en commun des frontières de la Lituanie. Ces traités d'assistance mutuelle équivalent, dans la réalité des choses, à une main-mise de l'Union soviétique sur les États baltes. Toutes les positions que la Russie s'assure par là sont nettement dirigées contre l'Allemagne, laquelle se voit contrainte de renoncer à la maîtrise dans la mer Baltique au profit de la puissance slave. M. Hitler ne s'y trompe pas, au surplus, et dans son esprit cet abandon est définitif puisqu'il a ordonné le « rapatriement » au sein du Reich des minorités allemandes établies depuis six siècles dans les Pays baltes. Ce transfert de populations allemandes, dans des conditions particulièrement odieuses, est un des aspects les plus révoltants de la politique hitlérienne.

La « protection » russe établie sur l'Estonie, la Lettonie, et la Lituanie, avec le risque tragique pour ces trois petits pays de la contagion bolcheviste, il restait au Gouvernement de Moscou, pour s'assurer l'entière maîtrise de la mer Baltique, à imposer un règlement analogue à la Finlande. Mais là, l'impérialisme soviétique se heurta tout de suite à une énergique résistance. La Finlande appartient ethniquement, politiquement et économiquement au groupe des États scandinaves. Sa position géographique lui permet de se défendre efficacement contre une agression. Son peuple est animé d'une ferme volonté d'indépendance et il a su mériter des sympathies actives en Europe et même en Amérique. Dès que Moscou eut formulé ses exigences, la Finlande prit des mesures militaires qui ne laissaient aucun doute sur sa résolution de s'opposer par la force à tout acte de violence. La solidarité scandinave s'affirma nettement en sa faveur car il tombait sous le

sens que toute menace à la Finlande constituait également une menace à la Suède dont la sécurité serait mise en péril si, par exemple, les iles Aland devaient devenir, elles aussi, des bases russes commandant l'accès au golfe de Botnie. Le président Roosevelt sortit de sa réserve pour faire à Moscou une pressante démarche auprès de M. Kalinine, président de l'Union soviétique. Et le roi Gustave V de Suède réunit d'urgence à Stockholm, le 18 octobre, une conférence avec le roi de Danemark, le roi de Norvège et le président de la République finlandaise pour examiner la situation nouvelle que créaient les exigences russes à l'égard du peuple finlandais. Moscou parut comprendre qu'il n'était point politique de sa part de traiter la Finlande avec la même rigueur que les petits États baltes, et s'abstint de donner à ses demandes au Gouvernement d'Helsinki le caractère d'un ultimatum.

Quelle que doive être l'issue des négociations entre Moscou et Helsinki, il n'en restera pas moins que la prépondérance russe dans les Pays baltes et dans la Baltique et la poussée soviétique vers les Pays scandinaves constituent dans l'ensemble un fait nouveau d'une importance capitale pour l'évolution de la politique européenne. Ce qui frappe le plus, c'est que l'Allemagne a été tenue à l'écart des pourparlers entre Moscou et les États baltes, c'est qu'elle a dû garder le silence en présence de la tension russo-finlandaise et de la réaction des pays scandinaves. Tout se passe comme si elle renonçait, contrainte et forcée, à son rôle traditionnel dans le nord de l'Europe, comme elle a déjà renoncé à ses rêves d'expansion vers l'Est et le Sud-Est du Continent. Par la somme de ses abandons à la Russie bolcheviste, l'Allemagne hitlérienne s'est déjà réduite — sur son front « Est » — à la position de puissance vaincue et sa défaite définitive semble déjà marquée par la suspension des négociations russo-turques et par la signature des accords conclus par la Turquie avec la France et l'Angleterre, qui interdisent au Reich hitlérien tout espoir de succès politique dans les Balkans, dans la Méditerranée et dans le Proche-Orient.

ROLAND DE MARÈS

PARIS... d'hier et d'aujourdhui

FORTERESSES PARISIENNES DE JADIS

LE TEMPLE

Dans notre vieille cité, il faut toujours partir des origines. Le Paris romain des deux premiers siècles s'étend, paisible et sans défense, sur l'île et les deux rives de la Seine. Viennent les invasions et les Parisiens se retirent dans la Cité qu'un rempart mue en place forte : les têtes des deux ponts sont fortifiées (nous avons vu naître ainsi nos châtelets*) et la résidence des empereurs romains puis des rois des trois races (notre* Palais*) s'entoure de murs et devient le réduit central de la défense. C'est grâce à cet appareil que les Normands, au IXe siècle, furent repoussés.*

Les Capétiens ramènent la paix; la ville reprend pied sur les deux rives, noyant parmi les constructions les châtelets des ponts. Il faut alors renouveler la défense de Paris, toujours menacé par la guerre : ainsi, lors de la campagne que finit la victoire de Bouvines, les coalisés (Allemands, venant de Flandre; Anglais, venant d'Aquitaine) devaient converger vers Paris. Philippe-Auguste avait eu raison d'entourer, entre 1190 *et* 1209, *les faubourgs des deux rives d'un solide rempart.*

Il fit mieux. Pour couvrir la place, des ouvrages avancés s'établissent au delà des murs. Au nord de la Seine, il y a le Louvre et les deux enclos fortifiés de Saint-Martin-des-Champs et du Temple. Le Louvre est l'œuvre du roi (1190-1202) *et les deux enclos n'ont été fortifiés que parce qu'il l'a voulu.*

Prenons le Temple. L'ordre fameux des Templiers, fondé à Jéru-

salem, près du Temple de Salomon, vers 1118, *avait, dès* 1140, *sa maison à Paris, au monceau Saint-Gervais, sur la partie ouest de notre caserne Napoléon. Vers la fin du XIIe siècle, il va s'installer au Nord de la ville, en pleins champs (actuel square du Temple).*

Les convenances et les aises des chevaliers y furent sans doute pour beaucoup : l'ordre, riche, actif, banquier des princes et des barons chrétiens, avait besoin d'espace pour ses services. Mais si un bon politique tel que Philippe-Auguste laisse le Temple établir un camp retranché à cinq cents mètres de son mur ; si saint Louis qui, pendant sa première croisade, s'était appliqué à mater son excessive indépendance, le laisse construire au même lieu son énorme « tour », l'un des donjons les plus puissants du royaume (1265), *c'est que ces deux rois ont voulu là une défense avancée, un lieu de refuge.*

Et, en effet, pendant un siècle, le Temple joue un rôle quadruple : il abrite les Templiers et reçoit le trésor et la comptabilité de l'Etat français ; il sert de refuge aux paysans de la région en cas de guerre et, en tout temps, aux rois : en 1306, *Philippe le Bel, menacé par une émeute, s'y abrite. La « tour du Temple » était rue Eugène-Spuller, au coin de la rue Perrée, débordant sur l'emplacement de la mairie du IIIe arrondissement.*

Mais le Temple, propriétaire de nos IIe et IIIe arrondissements presqu'entiers, lotit ses terrains où s'établissent les commerçants et les artisans qu'il attire. Quand les Templiers sont supprimés par Philippe le Bel et Clément V (1312), *le mouvement est à peine commencé mais, sous Charles V, la ville a si bien poussé que, depuis les anciens murs jusqu'au delà du Temple, tout est bâti ; l'enceinte établie entre* 1356 *et* 1358 *doit enfermer l'enclos fortifié, dont le rôle militaire finit ainsi. Ce n'est pas si mal, pour une forteresse, que d'avoir servi cent ans.*

Dès lors l'histoire du Temple, passé aux chevaliers de Saint-Jean-de-Jérusalem (aujourd'hui « de Malte »), change de caractère. L'enclos (à peu près entre nos rues du Temple, de Bretagne, de Picardie et Dupetit-Thouars ; six hectares) perd peu à peu ses tours mais garde son donjon et son église romane, ronde à l'imitation du Saint-Sépulcre. F. Mansart puis Oppenort travaillent à l'élégant palais des chefs de l'ordre, les grands-prieurs, tous grands seigneurs : Vendôme y donne des soupers fameux, le prince de Conti y reçoit Jean-Jacques Rousseau et Mozart (cette dernière réception fait le sujet d'un tableau célèbre d'Olivier : « Le thé à l'anglaise chez le prince de Conti »).

Dans l'enclos, privilégié, les artisans sont exempts des sévères règles corporatives (c'est là qu'est né l' « article de Paris », fait de rien) et les débiteurs insolvables sont à l'abri de la prison. Avec les chevaliers et les locataires particuliers, ils donnent à ce petit bourg une population de quatre mille âmes.

L'ordre supprimé par la Révolution, la tour devient prison et reçoit Louis XVI et les siens du 13 *août* 1792 *jusqu'en* 1795, *puis Sydney Smith, Toussaint-Louverture, Cadoudal, Pichegru. Napoléon, qui veut abolir ces mauvais souvenirs, démolit le donjon et l'église* (1808-1810). *Le palais devient ministère des Cultes* (1812) *et, en* 1814, *quartier général des Alliés.*

La Restauration y installe les Bénédictines de l'Adoration du Saint-Sacrement et, dans leur jardin, qui l'avait vue prisonnière, la duchesse d'Angoulême, fille de Louis XVI, plante un saule pleureur qui a vécu jusqu'à ces dernières années. La deuxième République expulse les religieuses pour tout démolir et bâtir un lavoir, des bains et un marché de friperie qui fut célèbre et a laissé des traces dans le commerce du quartier. Le second Empire dessine le square que nous voyons. La troisième République y plante la statue de Béranger.

Voilà comment d'une forteresse est né un quartier de Paris.

PIERRE D'ESPEZEL

Les communications relatives à la rédaction doivent être adressées à M. Marcel THIÉBAUT, Rédacteur en Chef de la Revue de Paris, 114, *avenue des Champs-Elysées. — Paris (VIIIe).*

L'Administrateur-Gérant : MARCEL THIÉBAUT.